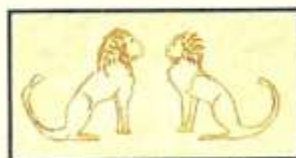


La Mémoire Vivante

Récits de l'Âge d'Or Sépharade



édité par
Sarah Arditti Ascher



Les Éditions Du Lys

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention de la Fondation communautaire juive de Montréal.

Données de catalogage avant publication (Canada)

La mémoire vivante- Souvenirs de l'âge d'or sépharade
Deuxième édition, 2001

ISBN 2-9225051-3-8

1. Personnes âgées juives - Québec (Province) - Montréal - Biographies. 2. Séfarades - Québec (Province) - Montréal - Biographies. 3. Écrits de personnes âgées. 4. Centre communautaire juif (Montréal, Québec). 5. Département bel âge. I. Arditti Ascher, Sarah.

HQ1060.5.M45 2000

305.26'092'271428

C00-940750-2

@ Les Éditions Du Lys, une division de HTTT inc.
5170 Hingston, Montréal, Québec H3X 3R4 Canada

Infographie : Daniel Martel

Tous droits réservés

Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Québec, 2000
Dépôt légal - Bibliothèque nationale du Canada, 2000

ISBN 2-9225051-3-8

Page couverture :
Portrait de Madame Benmoha, de Casablanca

Au Bel Âge du Centre communautaire juif

PRÉFACE

*"Souviens-toi des jours antiques, médite sur les annales de chaque siècle.
Interroge ton père il te l'apprendra, tes vieillards, ils te le conteront."
(Deutéronome 32-7)*

De tout temps, le Bel Âge a su fasciner le monde des petits-enfants. Les grands-parents racontent mieux. Ils savent présenter leur expérience de la vie avec douceur et amour, telle une berceuse que l'on aime entendre encore et encore.

Les communautés sépharades qui ont connu le déracinement et l'immigration au cours des deux dernières générations, ont subi de nombreuses mutations linguistiques et culturelles. Les souvenirs de leur vécu s'adressent aussi bien aux grands qu'aux petits. Le cordon ombilical des attaches culturelles qui les relie au monde d'antan, met à jour un contexte dont on a souvent oublié les éléments constitutifs. Le lecteur est invité à extraire le nectar de la leçon de la vie dans ce bouquet de récits qui lui est offert. Il pourra apprécier l'expression d'amour et de dévouement qui se dégage des lignes de nos aînés.

Les membres du Bel Âge du Centre communautaire juif brossent avec sensibilité des tableaux de scènes pittoresques, propres à des époques et à des lieux appartenant désormais au passé. À travers leurs souvenirs d'enfance, par les portraits de personnages qu'ils ont connus jadis, ils décrivent les mœurs d'un monde quasiment inexistant dans le contexte actuel. Ils évoquent en même temps avec maestria leur adaptation à un climat et à des lieux radicalement différents de ceux de leur pays d'origine.

Qu'il me soit permis de rendre hommage aux écrivains du Bel Âge, tout particulièrement à Madame Sarah Arditti Ascher, qui a su compiler avec grand talent ce recueil de récits.

David Bensoussan

AVANT-PROPOS

Partager un souvenir c'est livrer un peu de soi. Nous avons confié à ces pages des parcelles de notre vie, nous y avons ouvert les portes de notre mémoire, vivante parce que nous la portons en nous et qu'en la transmettant à travers la mémoire de nos enfants et de ceux qui nous écoutent et qui nous lisent, elle le demeure.

C'est avec un grand plaisir que j'ai entrepris ce recueil de témoignages vécus par les membres du Bel Âge. Il s'en dégage un respect inconditionnel envers nos aînés, envers la famille, le père, envers la mère pour son rôle irremplaçable au foyer et au sein de la société, ainsi que le respect des fondements de nos principes religieux.

Je remercie chaleureusement tous ceux qui ont bien voulu partager avec vous, avec nous, avec nos enfants, des souvenirs chers. Je tiens aussi à remercier tous ceux qui ont prêté leur précieux concours à ce projet, en particulier David Bensoussan pour sa confiance et son encouragement et Léon Benarrosch pour ses conseils et pour avoir bien voulu jeter un regard éclairé sur les textes. Je remercie spécialement mon époux, Élie Ascher, pour sa patience devant mes longues heures passées à la préparation de ce recueil.

La Rédactrice
Sarah Arditti Ascher
La mémoire vivante
Récits de l'Âge d'or sépharade

Table des Matières

Préface	5
Avant-propos	6
Table des matières	8
Le pays de notre enfance	
Une amie d'enfance - Sarah Arditti Ascher	12
Les champignons du désert - Sarah Arditti Ascher	9
Mon enfance au Maroc - Flory Ibguy	17
Le fil d'Ariane du souvenir - Sarah Arditti Ascher	20
Il était une fois...l'Égypte - Sarah Arditti Ascher	29
Le Mellah de mon enfance - Fiby Bensoussan	32
L'école	
Abus de pouvoir - Flory Ibguy	35
Fêtes et coutumes	
Pourim - Fiby Bensoussan	38
Pâque de mon enfance - Fiby Bensoussan	40
Pessah à Fès - Fortune Papagouras	42
Mimouna - Fiby Bensoussan	44
Le mariage juif au Maroc - Rachel Hamon	46
Pèlerinage à Aït Bayod - Fiby Bensoussan	49
L'huile d'argan - Fiby Bensoussan	51
Le café de mes parents - Sarah Arditti Ascher	53
Soir d'été - Fiby Bensoussan	55
Portraits	
L'aïeule - Fiby Bensoussan	56
Ma sœur Heftsy - Messody Cohen	57
La Bérakha - Fortune Papagouras	60
Ma grand-mère Messody - Messody Cohen	61
Le secret du coffre-fort - Sarah Arditti Ascher	63
Exodes	
España España - Lucie Esudry	67
Les plantes de ma mère - Iris Peretz	71
Le naufrage - Fortune Papagouras	74
Tristes souvenirs de ma jeunesse - Fernande Weissbluth	76
Une soirée de Séder mémorable - Sarah Arditti Ascher	78
Moïse et sa sortie d'Égypte - Moché Arditti	80
Départ en bateau - Renée Shama	82

Expériences

L'appartement - Lucie Esudry	84
Le mensonge - Jean-Paul Esudry	86
Émeute à Fès - Fortune Papagouras	88
Nuit de blackout - Sarah Arditti Ascher	89

Humour

Le couscous miracle - Flory Ibguy	91
Visite à Settat - Lévy Cohen	93
Humour, quand tu me tiens - Clémence Bendelac Lévy	94
Nunca te detengas - Sarah Arditti Ascher	95
Les mannequins se suivent et... - Sarah Arditti Ascher	97

Retour au pays

Chalom Salam - Ruth Bensimon	99
Voir Naples et mourir, Revoir... - Clémence Bendelac Lévy	100
Kokhav Yair	102

Images du pays

Amitié Judéo-chrétienne - Clémence Bendelac Lévy	104
L'été indien - Fiby Bensoussan	105

Poèmes

Les lettres - Fiby Bensoussan	106
Tes cheveux volaient - Clémence Bendelac Lévy	107
Mon citronnier - Clémence Bendelac Lévy	108
Marrakech - Fiby Bensoussan	109
Tests - Clémence Bendelac Lévy	110
Moulay Yacoub - Clémence Bendelac Lévy	111
Est-ce que je peux venir chez toi ? - Clémence Bendelac Lévy	112
Poème en "ade" - Clémence Bendelac Lévy	113
L'âge d'Or	131

Une amie d'enfance

Du temps où j'étais écolière nous habitons Alexandrie, petite ville coquette, perle égyptienne sur la côte de la Méditerranée. Mon père y avait connu un vieux médecin grec très distingué, fort érudit, avec qui il s'était lié d'amitié. Les deux hommes avaient pris l'habitude de se rencontrer pour converser longuement. Papa, polyglotte, parlait le grec comme sa langue maternelle, et le vieux monsieur retrouvait mon père avec plaisir. Il lui avait, un jour, confié sa peine. Ayant perdu récemment une épouse beaucoup plus jeune que lui, il vivait maintenant avec sa fille unique. Or, très malade, il savait ses jours comptés. L'idée qu'elle se trouverait bientôt seule au monde le rendait très malheureux. Ce qu'il redoutait arriva.

J'étais alors une petite fille à l'âge heureux de l'insouciance et mon père n'avait aucune raison de me mettre au courant des problèmes de ses amis. Mais il m'avait parlé un jour de la jeune orpheline.

C'était au début des grandes vacances et déjà les longs après-midi gorgés de soleil me pesaient. Alors que les grands recherchaient la torpeur de la sieste derrière des volets clos, me refusant à céder au sommeil de précieux moments de lumière, je cherchais des activités nouvelles dans ma soif de découvertes. Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir faire aujourd'hui ?

Mes devoirs de vacances ? Ils pouvaient attendre.

Ranger ma chambre ? C'était déjà fait.

Lire ? Je venais de terminer un livre.

Il fallait que je trouve une occupation car je m'ennuyais. Je pensai à la personne dont mon père m'avait parlé. Et si j'allais la voir ? Peut-être serait-elle heureuse d'un peu de compagnie.

Sans plus attendre : "Maman, je vais aller chez la fille du docteur".

Ma mère eut l'air très contente de ma décision et je n'en fus que plus pressée de sortir. Je glissai au dehors dans la lumière radieuse et, courant presque, j'arrivai à la rue que je cherchais. Elle était bordée de magnifiques flamboyants dans leur robe d'été. Ces arbres à fleurs rouges avaient répandu sur le sol une parure écarlate qui mettait la rue en fête. Je me dirigeai vers la dernière maison et après m'être assurée auprès du baouab (le portier) que c'était bien là, je m'engageai dans l'escalier. Prenant d'abord les marches deux à deux, je ralentissais au fur et à mesure que je m'approchais du troisième. J'arrivai quand même le cœur battant. A ma droite, à travers une porte entrouverte, on devinait une terrasse inondée de soleil où du linge d'une blancheur éclatante séchait ; à ma gauche, une porte fermée à travers laquelle me parvenaient les notes d'un piano. Sur sa plaque de cuivre des rayons de soleil jouaient. Je m'en approchai à petits pas et lus : Dr... C'était bien là. Prenant mon courage à deux mains, je sonnai. La musique s'arrêta.

"Qui est là ?

Je viens de la part de monsieur A... Je suis sa fille".

La porte s'entrouvrit, retenue par une chaîne. Dans la pénombre je crus voir une enfant. Rassurée à ma vue, elle retira la chaîne. Elle attendait, debout devant moi, la porte grande ouverte. Nous nous regardâmes.

Je n'avais pas dix ans. Elle n'avait pas d'âge. Je revois encore ses grands yeux noirs sous l'arc très fin de ses sourcils, les deux cercles rougis de ses joues dans la blancheur mate de son visage. Très noirs, ses cheveux très épais se nouaient en un

chignon très lourd. Elle me regardait et elle souriait. Elle souriait, mais ses yeux restaient inquiets. Hésitante, je la regardais aussi. Dans sa robe de petite fille sage, au col et aux poignets brodés, une épaule penchait. Ses mains magnifiques à la peau diaphane rivalisaient de blancheur avec la broderie. Elle s'écarta doucement. Derrière elle, la pièce luisait de propreté. Sur les meubles en acajou poli, des napperons soigneusement amidonnés mettaient des notes claires. Dans un coin, une énorme fougère tendait vers moi de longues plumes vertes. J'entrai. Elle ferma la porte. Et je vis son dos rond. Chose étrange, je n'en fus pas choquée et, après ce premier moment, je crois que je ne l'ai plus vu.

Cette acceptation sans réserve de l'infortune physique d'un être, c'est à mes parents que je la dois. Je leur suis reconnaissante aussi de n'avoir pas jugé bon de me prévenir. Depuis notre plus tendre enfance ils nous avaient donné, à mes frères et moi, l'exemple du respect des autres. Pour eux, la valeur d'une personne ne se mesurait pas à son apparence extérieure, mais au respect des fondements de morale qui régissaient leur propre vie. En ce temps, heureusement révolu, les enfants affligés à la naissance d'un défaut physique grave ou d'une déficience mentale apparente, étaient souvent cachés à la vue de tous. Cette jeune fille avait-elle été élevée dans l'isolement entre un père et une mère qui l'avaient aimée et qui l'avaient écartée du monde pour la protéger ? Je me le suis demandé depuis, mais je ne l'ai jamais su. En dehors du portier qui lui faisait ses courses, personne ne semblait se soucier de son existence. Avec le recul des ans, je saisis combien elle était accomplie et à quel point sa solitude était tragique.

En ce jour radieux de mon enfance, je fus enchantée de la voir. Auréolé de cheveux noirs, son visage ressemblait à de la porcelaine blanche, fragile et transparente. Encadré de nattes blondes, mon visage doré était celui d'une fillette active, amie du soleil. J'avais huit ou neuf ans. Elle en avait peut-être dix-huit, vingt, vingt-cinq, il m'est impossible même aujourd'hui de le dire. Nous ne pouvions être moins semblables.

Ce fut la première de nombreuses visites. Très vite un courant de sympathie s'était établi entre nous. Elle avait découvert ma passion pour la lecture. Quand j'arrivais, une pile de magazines m'attendait sur une table et je les feuilletais un à un avec intérêt. Ou bien c'était un vieil almanach aux feuilles jaunies dans lequel je faisais mille découvertes. Elle avait la clé de toutes les énigmes, connaissait par cœur toutes les histoires. Nous admirions des dames aux tailles cambrées, lisions des recettes de gâteaux compliquées, suivions les détails d'un point de crochet. Si je m'absorbais dans la lecture d'un livre, elle prenait un ouvrage et le silence régnait... jusqu'au passage du marchand de sucre. Tous les jours, il nous attirait à la fenêtre. Le tintement de grelots accrochés en grappe au bout d'une perche accompagnait son appel. Une grosse torsade couleur d'arc-en-ciel s'enroulait sur la tige en une spirale mouvante. Lui, avec des accents de poète, chantait l'une après l'autre de nouvelles louanges pour son sucre filé, d'une voix de muezzin appelant ses fidèles à la prière. Portes et fenêtres s'ouvraient. Aux unes apparaissaient des tout-petits dans les bras de leur maman, aux autres les grands, impatients de courir au-devant des délices promis. Des deux côtés de la rue, les maisons réveillées déversaient vers le vendeur ambulancier une bousculade joyeuse d'enfants.

Imprimant au long bâton un roulement sonore, il étirait d'une main rapide un morceau d'arc-en-ciel qu'une menotte non moins vive enlevait en échange d'une piécette. Et comme des oiseaux emportant une miette dans leur nid, les enfants, croquant déjà une pointe de leur sucre, s'envolaient chez eux pour le partage.

Les portes des maisons se refermaient, les volets ouverts s'entrebâillaient, le son des grelots s'éloignait et le calme revenait dans la rue.

Pour nous, c'était le moment d'aller dans la cuisine. De cuisine, il n'y avait qu'un évier, et sous la fenêtre, un réchaud en cuivre reluisant posé sur un comptoir qui cachait quelques casseroles. Mais c'était ma pièce favorite. Des caisses y étaient alignées le long des murs à côté d'almanachs empilés par ordre chronologique, de liasses de journaux, de travaux de dames, de boîtes pleines de toutes sortes de merveilles.

Et alors que j'explorais partout sous son regard amusé, découvrais des trésors dans les coffres qui s'ouvraient, posais mille questions, elle préparait une sorte de beignets à l'eau et à la farine. Nous les mangions chauds, saupoudrés de sucre et son sourire faisait de ce dessert frugal, toujours le même, un vrai régal. Elle me parlait alors de son père dont les livres savants lui tenaient compagnie, de sa mère dont elle se souvenait si bien, avec beaucoup de tendresse. Elle décrivait le grand appartement du dessous où ils avaient tous vécu, racontait l'histoire des objets qu'elle avait conservés, partageait avec moi un tas de souvenirs heureux. Elle mettait quelquefois un disque sur un appareil que je remontais à l'aide d'une manivelle et dont la grande corolle me fascinait. Elle avait mille et un moyens de me distraire, ne me retenait jamais quand je partais, ne demandait jamais quand je reviendrais.

Combien de temps dura notre amitié ? Je ne sais. Nous avons un jour changé de quartier. Quand j'ai pu retourner la voir, je ne l'ai pas retrouvée. L'appartement au troisième était vide, sa porte grande ouverte. Dans notre cuisine redevenue chambre de lessive; une femme accroupie au milieu de bassins savonneux y frottait du linge sale. Sa tête semblait recouverte de la même mousse grise que celle qui débordait de ses baquets. D'une main dure aux doigts usés, elle écarta une mèche de son visage luisant et leva les yeux. Je m'enfuis !

Je n'ai jamais su ce que mon amie était devenue. J'ai longtemps conservé les journaux vieillots qu'elle m'avait donnés. Je ne me souviens plus de son nom, mais je n'ai oublié ni son regard, ni son visage blanc aux joues rougies, ni la douceur de son sourire. Ils me reviennent encore aujourd'hui, après toutes ces années, comme ceux du clown qui cache derrière son masque joyeux la tristesse poignante de sa solitude.

Sarah Arditti Ascher

Les champignons du désert

Je venais de passer avec succès, ainsi que plusieurs de mes camarades, les épreuves qui, à onze ans, permettaient de changer l'uniforme marron de louvette (ou jeannette) pour celui, marine, d'éclaireuse. J'avais été à un cheveu de perdre ce privilège. Quelques jours avant le dernier examen, la troupe dont je faisais partie se dirigeait vers la maison de notre cheftaine où devait avoir lieu, à titre spécial, notre réunion hebdomadaire. Nous marchions au pas, en rang, deux à deux, chantant des airs de notre répertoire. Nous avons fini par l'épuiser. Ma compagne, s'est mise à fredonner un air alors en vogue. Je me suis mise à l'accompagner.

Parla mi d'amore, Mariu
Tutta la mia vita sei tu.
Gli occhi tuoi belli brillano,
Come le stelle scintillano.
Dimmi che illusione, non è
Dimmi che sei tutta per me...

Parle-moi d'amour, Mariou
Tu es toute ma vie.
Tes beaux yeux brillent
Comme les étoiles scintillent
Dis-moi que ce n'est pas illusion
Dis-moi que tu es toute à moi.

Sacrilège ! Où était l'esprit sain dans un corps sain, devise sacro-sainte des éclaireuses ? Notre cheftaine, accourue précipitamment à nos côtés nous fit taire, horrifiée, et sans l'intervention de notre chef de patrouille, nous répétions innocemment des mots dont nous ne connaissions pas le sens, elle nous aurait punies. Heureusement, elle ne savait pas que nous parlions italien !

Au cours de la réunion, elle annonce que pour célébrer notre nouveau statut de guides, notre première excursion aurait lieu aux dunes de Victoria. Je n'y étais encore jamais allée. Je me faisais fête d'aller dans le désert, dans une oasis où il y aurait sans doute une source, des palmiers dattiers, une tribu de bédouins, et même des méharis. Je ferais peut-être une promenade sur le dos d'une de ces bêtes. J'avais toujours été intriguée par leur regard lointain et admiré le balancement de leur corps alors qu'elles avancent de leur démarche indolente mais assurée. Je m'étais demandée comment les méharistes peuvent tenir, perchés tout là-haut sur la bosse et accompagner son mouvement ondulant sans tomber. Ils semblent faire un avec leur monture qui avance pas à pas, sans hâte. Inutile de courir, semble-t-elle dire, nous finissons toujours par arriver. Regarde autour de toi, admire cette immensité. Je donnais libre cours à mon imagination.

Au jour choisi, nous prenons le tram dès huit heures du matin à la gare de Ramleh. Avec notre cheftaine et les chefs de patrouille nous étions à peu près une trentaine. L'aventure commençait.

Après un trajet qui m'a semblé bien long nous descendons au terminus de la ligne, à la station Victoria. Nous traversons une petite banlieue tranquille aux rares

maisonnettes entourées de jardinets. Les palmiers se font de plus en plus rares au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la gare. Nous avançons allègrement. Le sable commence à remplir nos souliers, signe que nous approchons de l'orée du désert. Un fellah, paysan, tirant un âne chargé de régimes de dattes nous croise. Il n'y a plus âme qui vive. Nous sommes loin de tout. Le soleil est déjà haut dans le ciel. Nous marchons toujours. Où sont ces dunes ?

Voilà que nos pieds s'enfoncent de plus en plus dans le sable et que, montagnes de poudre d'or, les dunes apparaissent, telles que je les avais imaginées. J'avais vu des films dont l'action se passait dans le désert mais rien ne ressemble à la découverte de ce sable doré brillant sous le soleil matinal, sa surface sillonnée de motifs harmonieux que le vent dessine de ses mille pinceaux et modifie sans cesse au gré de son caprice. Toujours changeantes, toujours les mêmes, aucune trace de pas ne les interrompt. Le ciel bleu s'étend au-dessus de nos têtes et les dunes, telles des vagues en suspens, glissent jusqu'à l'horizon. Au milieu de cris et de rires, nous nous empressons d'escalader la plus proche pour glisser, tête première, jusqu'à sa base. Encore et encore, sous le regard indulgent de nos guides, nous glissons dans ce sable liquide qui fuit sous nos corps et qui referme tout de suite les sillons de notre descente. Il est merveilleusement soyeux et tiède.

Un coup de sifflet nous signale la fin de cet intermède. Nous avons du sable partout, dans nos cheveux, dans notre cou, dans nos poches. Nous nous secouons de notre mieux riant de plus belle puis, remettant nos souliers que nous avons enlevés, ramassant nos affaires, nous cherchons un endroit où dresser notre camp pour la journée. L'ombre de quelques palmiers solitaires et celle de deux parasols aidant, nous nous asseyons en cercle et faisons ce que font toutes les éclairées du monde. Nous apprenons à faire des nœuds, pratiquons l'alphabet morse en nous postant à distance et en envoyant des messages avec nos bras, nous racontons nos bonnes actions de la semaine, prenons part à mille et mille jeux.

L'appétit bien aiguisé, nous accueillons avec plaisir le signal du repas. Sandwiches, friandises, fruits, ne tardent pas à disparaître ainsi que l'eau dont chacune avait apporté une bouteille. Le soleil est éblouissant. Il fait très chaud. Il nous faut encore de l'eau. Or nous sommes loin des maisons et il n'y a pas d'oasis en vue, pas de bédouins, pas de dromadaires, pas même sous forme de mirage. Il faut retourner vers les maisonnettes que nous avons dépassées plus tôt. Chef de patrouille en tête, six d'entre nous en file derrière elle, nous prenons le chemin des dunes, marchant sur la crête pour mieux nous orienter.

Surprise ! Un énorme champignon aux couleurs vives a poussé là où ce matin il n'y avait que du sable. Il y en a un deuxième, beaucoup plus loin. Que font-ils là ? Abriteraient-ils des bébés dromadaires ? Nous sommes trop grandes pour croire à la cigogne ! Alors ?

Curieuses, nous allons vers le plus proche. Une voix douce nous surprend :

"Je suis là. Je ne vois que vos pieds. Ne soulevez pas de sable, vous me l'enverriez dans les yeux ".

Nous nous baissions, le champignon abrite du soleil une tête, une tête bien vivante qui parle. C'est celle d'une femme plantée jusqu'au cou dans la dune. Horreur ! Est-elle au supplice comme le sont des malheureux dans les contes des mille et une nuits ? L'a-t-on enterrée vivante ? Que fait-elle sous ce parapluie ouvert, car c'en est un, fiché

dans le sable ? Du coup, notre B.A, bonne action de la journée, s'en trouve toute tracée, nous allons la délivrer.

Je crois que nous avons été déçues d'apprendre qu'elle suivait un traitement contre l'arthrite ou, je ne m'en souviens plus très bien, les rhumatismes. "Je viens souvent me planter jusqu'au cou dans le sable chaud et sec", nous dit-elle. Elle n'en était pas prisonnière. Seule ce jour-là, elle avait d'habitude la compagnie d'une autre femme qui suivait le même traitement. Le parapluie au loin abritait un homme, dit-elle. Chacun sa dune !

J'imagine déjà des dizaines de champignons de toutes couleurs parsemés sur le sable et tout un concert de voix s'envolant dans le vent jusqu'à la nuit tombante. Il vient alors chasser ces intrus et effacer leurs traces. De ses mille pinceaux il pare les dunes de ses arabesques éphémères. Je reviens sur terre quand j'entends dire : "Ne vous faites pas de souci pour moi, j'ai même de l'eau pour étancher ma soif"

De l'eau ! Au revoir, madame, nous devons en chercher. On nous attend. Elle nous indique la direction de la maison la plus proche et nous reprenons notre marche. Je tiens ma bouteille sous un bras et j'entends soudain un bruit de verre brisé. Eh oui, les objets en plastique ne faisaient pas encore partie de la vie courante. Une de mes compagnes, balançant la sienne à bout de bras, vient de faire voler ma bouteille en éclats. Tant pis, une bouteille de moins à remplir ! Nous mettons prudemment dans un sac les morceaux de verre avant qu'ils ne disparaissent dans le sable et allons vers la maison toute blanche que nous voyons plus loin. Une sensation soudaine de chaleur le long de ma jambe me fait baisser les yeux. Je réalise avec horreur qu'une rigole de sang coule à flots d'une entaille profonde, grande comme une bouche ouverte. Elle laisse une trace rouge vite avalée dans chacune de mes empreintes. Je n'avais rien senti quand un morceau de verre, acéré comme une lame, m'avait entaillé la chair.

C'est un choc pour nous toutes car nous ne sommes pas habituées à la vue de tant de sang. La chef de patrouille noue mon foulard de guide flambant neuf sur la plaie, m'installe sur le siège improvisé de deux paires de bras croisés qui changent tous les quelques pas, la marche dans le sable est pénible avec un fardeau, et nous arrivons enfin à la maisonnette. Je crâne mais la plaie commence à me faire mal et je suis inquiète. Nous frappons à la porte. Une femme nous ouvre. Elle pousse un cri à la vue de ma jambe ensanglantée.

"Bonjour madame. Nous avons besoin de panser cette plaie. Pouvez-vous nous donner de l'alcool ?

Je suis désolée. Je n'en ai pas.

Du coton, des bandages ?

Désolée, je n'en ai pas non plus".

Il fallait trouver une solution. Notre chef lui demande de faire bouillir de l'eau, heureusement elle en avait, et un linge blanc bien propre. La dame va chercher une taie d'oreiller. Elle la déchire en bandes et les met à bouillir. Puis elle fend avec des ciseaux la housse d'un oreiller et en retire du coton bien blanc qu'elle plonge dans l'eau bouillante. C'est avec ces moyens de fortune que ma plaie est nettoyée et bandée, notre trousse de premiers soins étant restée au camp. Nous remplissons nos bouteilles et retournons rejoindre la troupe qui s'appêtait à envoyer une patrouille à notre recherche. Comme ma plaie ne saigne plus, la cheftaine décide de ne pas avancer la levée du camp. Je m'assieds, étale ma jambe et attends le signal du départ.

Je ne sais pas comment j'ai pu marcher jusqu'à la gare. Nous prenons le tram pour un retour qui me semble interminable et nous arrivons enfin à la gare de Ramleh Là, les éclaireuses s'en vont et la cheftaine me demande : " Tu vas bien ? Oui. Tu peux rentrer seule? Oui ". Sans se préoccuper de savoir comment je vais rentrer, avec la plus grande inconscience, elle s'en va. Je reste toute seule. Cela a failli avoir pour moi des conséquences très graves.

Je devais prendre un tramway pour le quartier où j'habitais. J'en avais l'habitude. En temps normal il n'y aurait eu aucun problème. Mais la blessure me fait mal je et je crains qu'elle ne se remette à saigner. Je boite jusqu'à la station, de l'autre côté de la place. Je prends mon billet et je monte. Il n'est pas question que j'étale ma jambe car dans ma hâte je suis montée dans le compartiment des hommes. Celui des femmes est à une extrémité du tramway. Les femmes arabes, enveloppées de la melaïa traditionnelle, grand drap noir qui les enveloppe de la tête aux pieds, le visage caché par un voile qui ne laisse à découvert que leurs yeux ourlés de kohl, de noir, sont ainsi dans un petit harem mobile. Gênée par les regards curieux sur mon bandage tâché, je décide de les rejoindre. Au premier arrêt, je descends et me dirige vers l'arrière. Le distributeur de billets, me croyant arrivée à destination, donne un coup de sifflet. Le tramway se remet en marche. Je n'ai plus d'argent pour un autre billet et je ne peux pas rentrer à pied. Alors, sans réfléchir, je fais ce que des dizaines d'hommes et de jeunes garçons font tous les jours mais que jamais une femme, à plus forte raison une fille, n'oserait faire. J'agrippe la barre du compartiment des dames qui me passe sous le nez et je mets un pied sur le marchepied. La secousse me fait tomber dessus, assise. J'ai le réflexe de remonter immédiatement mon autre pied sans lâcher la barre. Tous les passagers sont en émoi, ils crient au conducteur d'arrêter. Des femmes me tirent et me font une place à côté d'elles en me grondant de mon imprudence avec force gestes et exclamations colorées. Le conducteur lâche son poste et vient invoquer Allah à grands gestes et le remercie de m'avoir épargnée. Je n'en mène pas large devant les regards réprobateurs et me retiens d'éclater en larmes, réalisant à quel danger je m'étais exposée.

Oui, je venais de commettre un acte irréfléchi. Il m'avait été dicté par la peur de me retrouver dans la rue à la nuit tombante, avec un long chemin à parcourir avant d'arriver chez moi. Il était impensable que, toute seule, je prenne une 'arabeïa hantour, une calèche, encore moins un taxi. Je me serais exposée à un autre genre de danger. N'ayant aucun moyen de contacter mes parents, qu'aurais-je pu faire d'autre ? Maman me voit arriver, boitant, la jambe bandée de chiffons. Terriblement inquiète, elle me laisse à peine le temps de la mettre au courant de ce qui s'est passé avant de me prendre chez notre médecin de famille qui désinfecte la blessure et me bande le mollet : " Tu as eu de la chance, me dit-il, le muscle n'a pas été touché ".

Il me fait un vaccin contre je ne sais trop quoi, le tétanos peut-être, et il soigne pendant plusieurs jours l'infection qui s'est quand même déclarée. La blessure a mis beaucoup de temps pour guérir, laissant une cicatrice tenace, mais Dieu merci, je n'ai perdu ni la jambe ni la vie. La cheftaine a eu droit à une remontrance sévère de la part de mon père. J'espère qu'elle s'est conduite par la suite de manière plus responsable.

C'est à mes petites-filles que je dois d'avoir écrit cet incident. Intriguées par la trace encore visible de la cicatrice, elles ont voulu en connaître la cause. Je ne sais pas ce qui les a le plus impressionnées de ce récit, mais quand leur mère est arrivée

Jessica a couru à moi pour me dire : " Nonica, raconte à Mamina l'histoire des champignons du désert."

Combien de fois ne nous est-il pas donné d'échapper à un danger, suite aux conséquences d'un acte irréfléchi ? Nous pensons à une présence invisible. Nous parlons de chance, d'ange gardien. Quelle que soit cette présence, je crois qu'elle était à mes côtés ce jour-là et qu'elle m'a protégée.

Je ne suis pas retournée aux dunes de Victoria mais je suis devenue méhariste d'un jour plusieurs années plus tard, au pied des pyramides de Ghizeh.

Sarah Arditti Ascher

Mon enfance au Maroc

Nous habitons dans une petite ville tranquille du Maroc, près de la côte, dans un quartier où il y avait une grande mosquée et des écoles arabes. Notre maison était un rez-de-chaussée sans étage. Maman, restée veuve très jeune, y a élevé neuf filles. Tout y était d'une propreté méticuleuse. Nos portes étaient toujours grandes ouvertes, nous vivions sans aucune crainte. Tout le monde nous respectait. Maman recevait tous ceux qui venaient demander un verre de thé, un morceau de pain, Juifs ou Arabes. Nous n'étions pas riches mais elle partageait avec tous ceux qui avaient moins que nous.

" Madame Sara, peux-tu me donner à manger ? À boire ? " Elle les faisait entrer, les servait.

La maison était au coin d'une rue par laquelle on passait pour arriver au domaine d'un Caïd, on appelait ainsi les grands et puissants propriétaires arabes, au Maroc. Il avait deux femmes dont une métisse, et six enfants. Chaque femme avait sa maison avec ses dépendances, ses servantes, ses esclaves. Elles ne sortaient jamais. Elles pouvaient regarder les visiteuses arabes, jamais les étrangères ni les hommes, à travers les moucharabiehs.

Le Caïd, nous voyant si polies, si propres, en bon termes avec tous les Arabes du quartier, nous a permis d'entrer au palais, dans la maison des femmes. Nous nous sommes vite fait aimer non seulement des enfants mais aussi des servantes et des esclaves. Chaque enfant avait son esclave personnelle qui était à sa disposition, nuit et jour. Mes sœurs étaient mariées ou travaillaient. Une seule venait quelquefois avec moi. J'étais de l'âge des jeunes enfants et c'est surtout moi qui allais jouer avec eux.

Suivant la coutume orientale, les murs et les planchers étaient recouverts de riches tentures et de tapis. Il n'y avait pas de meubles, mais des guéridons bas, des tables basses rondes en superbe marqueterie ou en cuivre repoussé, des matelas et des coussins posés sur les tapis. Quand les serviteurs apportaient la nourriture, ils posaient les plateaux sur les tables basses. On s'asseyait tout autour sur les coussins, et on mangeait d'une main, sans couteau ni fourchette. Les esclaves apportaient ensuite des bols d'eau et des serviettes et on lavait la main avec laquelle on avait mangé.

Les esclaves étaient la propriété du maître, comme des objets. Il avait des esclaves blancs, hommes, femmes et enfants qu'on lui donnait en cadeau ou qu'il achetait, et il avait des esclaves noirs. Ceux-ci étaient tout au bas de l'échelle. Gare s'ils déplaisaient à leur maître ou à leur maîtresse ! Ils étaient cruellement punis, battus jusqu'au sang. Mon cœur saigne quand je pense à la manière dont ils étaient traités. Ils faisaient les plus gros travaux : le nettoyage de l'argenterie, des cuivres, le tissage de la laine, le gros ménage, la lessive, et en plus ils faisaient la cuisine pour tous. Une esclave avait la charge du thé, une autre, celle du café. Chacun ou chaque groupe avait sa tâche et sa place dans la maison et dans les cuisines, rôtir les viandes, préparer les légumes, faire les pâtisseries, qui l'occupait du matin jusqu'à la nuit. Il y avait tant de ménage à faire dans cet énorme domaine, tant de personnes à nourrir !

Les esclaves faisaient trois sortes de pain : du pain blanc pour le maître et ceux de son rang, pour sa femme et ses enfants blancs. Ils faisaient du pain brun pour la femme métisse et ses enfants, pour les serviteurs et les servantes, et du pain noir pour les esclaves, blancs et noirs. Ceux-ci cuisinaient une quantité incroyable de nourriture et

l'apportaient sur d'énormes plateaux en cuivre ou en argent. Ils servaient les maîtres, les maîtresses et leurs enfants d'abord. Quand ceux-ci avaient fini, dans leurs appartements séparés, les plateaux passaient aux serviteurs. Les esclaves avaient droit aux derniers reliefs, c'est-à-dire aux sauces et aux os. S'il arrivait à l'une d'elles de déplaire à sa maîtresse ou à un des enfants, la chef des esclaves, une esclave elle-même, la battait sans pitié avec une lanière en cuir. Nous en éprouvions beaucoup de peine sans pouvoir rien dire et nous rentrions chez nous pour cacher nos larmes.

Nous étions enfants, mais nous n'avons jamais touché à leur nourriture, viandes ou légumes, à cause de la cacheroute. Ils nous aimaient tous pour ça parce qu'ils disaient que nous n'avions pas vendu notre religion. Nous mangions leur pain, nous savions qu'il n'avait pas de gras, leurs gâteaux, leurs crêpes et leurs mouffletas, quand ils les servaient à l'heure du thé. Les esclaves aussi nous aimaient beaucoup. Elles voyaient notre peine quand on les punissait ; nous étions gentilles avec elles.

Quand les chameaux venaient, chargés de montagnes de produits de la ferme : lait et beurre, céréales, pommes de terre, fruits, toutes sortes de choses, les esclaves cachaient au passage sous les cages des escaliers des légumes, des fèves, des sacs de farine, du riz, du sucre, du thé, du miel, et tout ce qu'ils pouvaient détourner avant d'envoyer les marchandises à la cuisine. Il y en avait tellement que ça ne se voyait pas. Il fallait bien qu'ils mangent pour pouvoir travailler !

Ils savaient que ma mère partageait avec tous les pauvres du quartier. Ils lançaient de petits cailloux sur nos vitres, nous venions en cachette et ils nous donnaient de tout pour elle. Quand ils égorgeaient des agneaux pour leurs fêtes, ils nous donnaient des poules et des coqs vivants. Voilà votre part, nous disaient-ils. A cette époque, le sucre était introuvable, on manquait de tout. Mais grâce aux esclaves qui partageaient avec nous, nous ne manquions de rien. Ma mère nous envoyait chercher les pauvres l'un après l'autre et partageait aussi avec eux. Toutes les personnes du palais nous considéraient, mes sœurs et moi, comme faisant partie de leur famille. Je garde un merveilleux souvenir de cette époque.

Mon père est mort alors que j'étais toute petite. Quand je suis devenue adolescente - suivant la coutume de l'époque - mon oncle m'a cherché un mari. Il a invité chez lui un jeune homme de Casablanca. Celui-ci est venu quelques jours avant Pâque, pour me voir. Je lui ai plu. Il est retourné passer la fête chez lui, mais le soir de la Mimouna, il est venu demander ma main à mon oncle, puis il est reparti.

Nous nous sommes mariés quarante-cinq jours plus tard, après le 'Omer. En ce temps-là, les filles ne pouvaient qu'obéir et leur mariage était arrangé par leur parents. Je ne le connaissais pas, il ne me connaissait pas. J'ai eu la chance d'être très heureuse avec lui et de l'aimer aussi. Il me disait : je vais t'apprendre à danser, je vais te faire voyager. Tu auras tout ce que tu désires. Il n'a jamais voulu que je travaille, m'a choyée jusqu'à son dernier jour. Je l'ai malheureusement perdu trop tôt.

Il voulait que nous nous installions chez lui après notre mariage, mais ma mère a demandé que nous restions quelques mois chez elle pour que j'apprenne à tenir un ménage. J'étais la plus jeune, je ne savais rien faire. Les femmes du Caïd m'ont fait de merveilleux cadeaux pour mon trousseau, des draps brodés, un tas de choses. Elles avaient fait tisser ma couverture de lit à la main, avec des pelotes de pure laine. Elles se préoccupaient de savoir si mon mari me rendait heureuse. Lui est devenu jaloux. Il ne voulait pas que j'aille dans la grande maison, car il ne pouvait pas y aller avec moi. Je

montais sur notre terrasse pour qu'elles me voient - cachées derrière les rideaux - et se rassurent à mon sujet.

Nous sommes restés chez ma mère pendant trois ans, jusqu'à la naissance de mon fils aîné. Quand les femmes du Caïd ont su que j'allais partir à Casablanca, elles se sont mises à pleurer. Lui m'a appelée et m'a posé un tas de questions pour savoir si mon mari me traitait bien, s'il me rendait heureuse et si je voulais partir loin de ma famille et loin d'eux qui étaient aussi comme ma famille.

" Arrêtez de pleurer, elle est heureuse. Elle doit partir avec son mari, " leur a-t-il dit.

Ils n'ont jamais cessé de demander de mes nouvelles. Avec le temps, ils ont perdu tous leurs biens et sont tous morts l'un après l'autre. Seules deux filles vivent encore avec un petit-fils qui est un adulte, aujourd'hui. On va lui rendre visite quand on va en voyage au Maroc. Il nous dit que sa maison est la nôtre et que nous serons toujours les bienvenus.

Cela se passait dans les années quarante. Nous vivions en sécurité, entourés d'Arabes. Ils passaient devant notre maison pour aller à l'école ou à la mosquée. Notre porte était toujours ouverte. Nous avons toujours été très bien traités. Je garde un excellent souvenir de ces belles années au Maroc.

Flory Ibguy

Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Le fil d'Ariane

Qu'est-ce que le souvenir ? Qu'est-ce que la nostalgie ?

C'est retourner en arrière d'un coup vers un point choisi de notre vie et aller à partir de ce point par un chemin capricieux en avant, à droite, à gauche, dans les directions les plus inattendues. Il arrive qu'on hésite à une croisée de chemins, car l'événement qui revient en mémoire n'est pas isolé dans un moment précis dans le temps. Il est le résultat de nombreux autres événements anodins ou importants qui l'ont précédé ou suivi. Heureusement, on finit par retrouver sa route. Évoquer un souvenir, c'est retrouver des périodes entières de notre vie passée, tissées, enchevêtrées dans un labyrinthe aux mille issues, que le fil d'Ariane de notre mémoire retrace. Peu importe que ce fil garde quelque nœud rebelle, on lui demande seulement de ne pas se briser. Perdre la mémoire, c'est voir s'envoler le fil de la trame de notre vie jusqu'à ce qu'il n'en reste rien que la chaîne, une chaîne vierge, vide, nue, jusqu'à ce que du fil d'Ariane de notre mémoire parti en lambeaux, il n'en reste même plus les nœuds. C'est ne plus être.

Quand j'ai quitté Alexandrie, la ville de mon enfance, je ne me doutais pas que j'en garderais autant de souvenirs, je ne pensais pas que j'en aurais de la nostalgie. J'y avais grandi, y avais étudié, j'y ai connu l'homme avec qui j'ai choisi de partager ma vie, y ai donné naissance à deux de mes enfants. La présence de plusieurs communautés étrangères prospères et cultivées, donnait à la ville une atmosphère européenne. Elles vivaient en harmonie, chacune pratiquant sa religion dans ses propres lieux de culte, chacune parlant sa langue et ayant ses propres écoles. Les relations avec la population locale, hospitalière, étaient cordiales. On y menait une vie agréable sous un climat clément.

J'y étais venue toute petite avec mes parents, de Smyrne où je suis née. Ils y avaient vécu pendant le déclin de l'empire ottoman. Ils avaient subi, comme toute la population, les effets de l'abolition du sultanat, ceux de la guerre de 14-18, et les conséquences des remous politiques qui avaient abouti à trois années d'affrontements sanglants entre Turcs et Grecs, ceux-ci voulant continuer à occuper la région, ceux-là finissant par les en chasser. Cette guerre pour l'indépendance, qui avait à sa tête Kémal Atatürk, avait laissé Smyrne dévastée parmi tant d'autres villes de la région. Incendiée et détruite aux trois quarts, elle a vu s'exiler une grande partie de sa population. Moustapha Kémal renomme la ville : Izmir, et proclame la République en 1923.

Mon grand-père maternel, Français, n'a pas voulu aller dans une France qui se relevait à peine des effets de la guerre de 1914, il est parti pour le Brésil au milieu des années 20. Beaucoup ont choisi des pays du bassin méditerranéen et du Moyen-Orient. Mon père, qui n'avait pas voulu s'exiler dans "un pays de sauvages où on ne parlait pas français", a choisi l'Égypte, alors sous Protectorat anglais. Beaucoup de communautés étrangères y étaient déjà solidement établies. On y parlait plusieurs langues, parmi lesquelles le français, qui était la langue de prestige. C'est ainsi que mes parents, quelques années après l'instauration du nouveau régime en Turquie, se sont installés à Alexandrie avec leurs trois jeunes enfants. Ils ne se doutaient guère qu'ils vivraient, après deux décennies dans la terre des pharaons, leur propre sortie d'Égypte.

Alexandrie est une belle ville baignée par la Méditerranée. Sa côte est une suite ininterrompue de petites baies aux plages magnifiques et son port est le premier du

pays. Ses quartiers sont ombragés d'arbres au feuillage luxuriant et ses jardins fleuris embaument. Son peuple est hospitalier et accueillant. De par sa situation stratégique en Méditerranée, elle est devenue dès le début de la Deuxième Guerre Mondiale, une base importante des forces britanniques, soucieuses de protéger la voie du canal de Suez. Des bateaux de guerre mouillaient dans le port. Des troupes en débarquaient prenant la direction des bases et des camps militaires qui avaient poussé, nombreux, dans le pays.

En plein centre, dominant de beaux quartiers résidentiels et l'une des avenues les plus élégantes de la ville, la rue Fouad, il y avait une petite colline appelée Kom El Dik. Les forces britanniques y avaient installé une caserne ainsi que leur centrale téléphonique pour le Moyen Orient. (Après la nationalisation du canal de Suez, en 1956, et le départ des Anglais, la caserne de Kom El Dik est devenue une prison pour les ressortissants étrangers, avant leur expulsion du pays.) Alexandrie, à quelques heures à peine d'El Alamein, était devenue une cible de choix pour les avions ennemis. Ceux-ci venaient effectuer des raids les nuits de pleine lune.

Au premier hurlement des sirènes accompagné du tir antiaérien, nous dégringolions à toute vitesse nos trois étages pour nous diriger vers l'abri le plus proche. Il était aménagé dans un édifice situé à plus de deux cents mètres, à la rue Nébi Daniel. Nous tournions le coin de notre rue, dépassions le Grand Temple Éliahou Hanabi, l'immeuble de la Communauté Juive et la résidence du Grand Rabbín Prado, le centre social de la Maccabi et quelques boutiques. Précédés ou suivis de gens du quartier qui se hâtaient comme nous, portant dans les bras ou tirant par la main des enfants mal réveillés, nous arrivions enfin à l'abri, série de logements au niveau de la rue. Nous y entrions par des couloirs aux murs étayés de sacs de sable et aux plafonds renforcés par des madriers. Heureusement, ceux-ci n'ont jamais eu à prouver qu'ils étaient de force à supporter le poids de l'édifice. Nous en ramenions quelques puces ravies de fuir la chaleur étouffante qui y régnait. Après deux ou trois de ces promenades au clair de lune, nous avons décidé de rester chez nous.

En attendant leur départ pour le front, au plus fort de la guerre en Europe, les militaires profitaient de leurs jours de permission pour se promener dans la ville. Hindous, Sud-africains, Australiens, Neo-zélandais, Britanniques, ils étaient tous là, par paires ou en petits groupes, dans les rues, sur les plages, dans les boîtes de nuit, dans les nombreux cafés et restaurants le long de la corniche. Les military police, agents de police des forces militaires, étaient partout. Ils circulaient par paires ; ils entraient dans les établissements publics, arme ou matraque à la ceinture, colosses impressionnants qui avaient vite fait d'interrompre une discussion animée ou d'embarquer quelque soldat ivre dans leur Jeep. Ils veillaient aussi à prêter main forte en cas de besoin, les offres complaisantes ne manquant pas qui promettaient quelque bonne adresse à un militaire trop crédule ou qui lui préparaient quelque traquenard.

C'était le début des années quarante. On manquait de beaucoup de produits. Le pain devenait plus son que farine. Le marché noir était florissant. Les magasins des forces armées, la NAAFI, fournissaient aux militaires tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Des hommes entreprenants étaient vite devenus des intermédiaires sans scrupules. Des articles devenus introuvables, Made in England, importés d'Angleterre, parmi lesquels cigarettes, parfums et boissons alcooliques des meilleures marques, finissaient entre leurs mains. Ils les revendaient discrètement au prix fort.

C'était une époque en or pour des imitations frauduleuses de produits "importés." Il ne fallait pas avoir une foi aveugle dans l'authenticité d'une belle bouteille de whisky écossais vendue sous le manteau. Elle n'avait souvent d'original que ses étiquettes. À cette époque difficile, sa récupération n'avait pas pour souci la protection de l'environnement. Je dois dire que les Égyptiens ont toujours été maîtres dans l'art du recyclage. Ils l'avaient inventé avant que ce dernier mot ne trouve sa place dans le dictionnaire. Je me souviens du cri de roba becchia, de l'italien : vecchia, vieilles choses ou chiffons, le son v n'existant pas dans l'alphabet arabe. Des fripiers poussant leurs charrettes, échangeaient pour quelques pièces tout ce dont on ne voulait plus. Ingénieux et habiles, ils transformaient et tiraient parti de tout ce qui leur tombait sous la main. Mais de là à fabriquer du whisky écossais !

La vie suivait son cours. Nous sortions beaucoup pendant les années de guerre malgré le danger des bombardements. Nous ne rations pas un film, anglais ou américain. Je n'ai pas manqué d'aller au cinéma, avec mon amie d'enfance Mathilde, tous les samedis pendant des années. Membres de la Maccabi, club sportif et social de la jeunesse juive, nous faisons de la natation, du basket-ball, du volley-ball, du ping pong et prenions part à des tournois avec des équipes d'autres clubs. Nous fréquentions une association à but non lucratif, la Hatéhiah, Renaissance, fondée et dirigée par le jeune frère de mon père, mon oncle Isaac. Bénévoles comme lui, mon oncle et ses amis organisaient toutes sortes d'activités sociales et sportives qui attiraient les jeunes. C'est là que j'ai appris à jouer au ping-pong.

Quelques années plus tard, à la suite du conflit israélo-arabe de 48, des centaines de Juifs, parmi lesquels mon oncle, furent arrêtés, souvent au milieu de la nuit, pour être emmenés, menottes aux poignets et mis sur un bateau ou jetés en prison. Mon oncle et ses amis avaient été internés dans un camp en plein désert où ils avaient rejoint ceux qui avaient été catalogués à tort ou à raison comme sionistes. La Hatéhiah avait fermé ses portes depuis 1942, mais ses dirigeants n'avaient pas été oubliés par les autorités. Mon oncle fut relâché au bout de quatorze mois et fut le dernier de notre famille à quitter le pays.

Malgré tout la vie continuait. Nous allions souvent à des soirées dansantes et organisions des parties chez l'un ou l'autre de nos camarades, toujours dûment chaperonnés par les parents. Une attaque aérienne nous a surpris un soir au beau milieu d'une valse. Au premier hurlement des sirènes d'alarme, toutes lumières éteintes, nous avons soulevé les épais rideaux qui recouvraient les portes des balcons. Les faisceaux lumineux des réflecteurs sillonnaient le ciel à la recherche d'avions ennemis. Les batteries antiaériennes multipliaient leurs tirs. Nous entendions le sifflement des obus qui explosaient dans la direction du port et celui des bombes que les avions lâchaient. La maison tremblait. Nous nous sommes empressés de rentrer après le raid.

À Alexandrie, l'été, c'était la plage, guerre ou paix. Plages de sable blond aux centaines de parasols que l'on délaissait pour se dorer au soleil, plages aux grandes vagues où on faisait de la périssoire, aujourd'hui du surfing. La mer était partout d'une température idéale pour la baignade. En allant de la gare de Ramleh vers l'est, il y avait Chatby dont le sable se couvrait parfois d'algues apportées par une mer agitée, puis en continuant vers l'Est le long de la côte, bordées par la corniche, les plages se succédaient, plus magnifiques les unes que les autres.

Le centre de la ville faisait face au port de l'Est, grande baie limitée à gauche par une péninsule et fermée par deux jetées. La péninsule avait été autrefois l'emplacement de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Au bout de la jetée ouest se dressait le Fort Quait Bay avec le musée de la Marine. J'ai le vague souvenir d'une visite à ce musée où le squelette d'un énorme animal marin se dressait. Un peu plus loin, l'Aquarium. Sur cette pointe, il y avait autrefois le célèbre phare d'Alexandrie, une des sept merveilles du monde. Aujourd'hui, c'est le site d'excavations archéologiques qui ont mis à jour – entre autres - toute une nécropole datant de l'époque romaine.

De l'autre côté de la péninsule, recommençaient les plages parmi lesquelles celle d'Anfouchy et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Les plages d'Alexandrie avaient chacune ses fidèles. Pendant la guerre les militaires avaient vite fait de découvrir celles de l'est, bordés par la magnifique corniche de la ville. Elles étaient les plus fréquentées. Ils s'y promenaient avec leur appareil photo. Un déclic et ils emportaient avec eux la photo d'une pin up inconnue. " You look like my girl friend " disaient-ils, la nostalgie dans le regard. Nous n'étions pas dupes, d'autant plus qu'ils photographiaient plus d'une jolie blonde ou d'une capiteuse brune. Ces pauvres diables revenaient de combats dans le désert ou sur le front européen. Ils allaient peut-être y retourner. L'idée qu'on les attendait était comme une assurance qu'ils s'en tireraient. Vous ressemblez à ma petite amie. Amusées, nous prenions la pose et, clic ! flattées de penser que notre photo voisinerait avec celle d'une Betty Grable.

D'aussi loin que je me souviens, la plage la plus courue des jeunes était Stanley bay. C'était une baie magnifique entourée de quartiers résidentiels, située à une vingtaine de minutes du centre, en tramway. Adossées à la corniche, trois étages de cabines qu'on louait à longueur d'année formaient trois arcs de cercles parallèles descendant vers la mer. Des toits en toile que l'on roulait ou déroulait suivant la trajectoire du soleil, transformaient la véranda en salle à manger ou salle de visites. On se mettait sur un transat pour admirer la mer, lire, ou bavarder. Les filles et les garçons allaient et venaient, faisant parade de jeunesse. Il y avait un va-et-vient incessant à toute heure, sur les allées, devant les cabines, et sur les trois étages de larges marches qui descendaient vers le sable. A son coucher, le soleil offrait le plus beau des spectacles en embrasant la mer et le ciel et en se reflétant dans les yeux admiratifs de tous. Tout s'arrêtait pendant cet enchantement quotidien dont on ne se lassait jamais. La plongée du disque flamboyant dans les flots donnait le signal du départ. On ramassait tout et on quittait la plage avant la nuit.

Sidi Bishr, une des dernières plages de l'Est avant la baie privée du roi, Montazah, et un de ses magnifiques palais, avait des chalets rustiques et un restaurant au bord de l'eau dont la spécialité était le poisson grillé. Son sable blond finissait par un talus que longeait le trottoir de l'avenue. Son attraction spéciale était le trou du diable. Les lames venant du large balayaient une étendue rocheuse avançant loin dans la mer. Par mer calme, on pouvait s'aventurer sur des récifs et s'approcher avec précaution du bord d'un puits naturel creusé dans le roc. Du fond, de je ne sais quel abîme sous-marin, les flots écumants montaient à l'assaut des parois en tourbillonnant avec furie et se retiraient avec rage pour mieux reprendre leur élan et recommencer, inlassablement. Le bruit était assourdissant. La puissance effrayante de la mer au fond de cet abîme démentait le calme de la surface.

Une plage que les amoureux de nature sauvage et les amateurs de pêche recherchaient était le Mex. On se dirigeait vers l'ouest en voiture ou en tramway par un long chemin qui contournait la ville. On savait qu'on en approchait quand on traversait le quartier des tanneries. On voyait les grandes cuves où macéraient les peaux et d'où se propageait au gré du vent une odeur nauséabonde qui prenait à la gorge. Mais quand on arrivait, la vue de la plage magnifique faisait oublier cet inconvénient. Le restaurant était bâti sur pilotis. On "campait" dans des chalets rustiques qui n'avaient pas l'électricité. Peu importait le manque de confort. Le sable de la plage était d'une finesse soyeuse qui se prolongeait sous une mer d'émeraude limpide.

Une plage encore plus belle et plus rustique était celle de Dé Kheila, tout à l'ouest. Derrière les chalets en bois, des figuiers sauvages poussaient – ils avaient donné son nom à la pointe et au palais construit à son extrémité : Ras El Tin , pointe aux figues - qui offraient généreusement des fruits charnus mûris au soleil, à la pulpe rouge sucrée, délicieuse. Nous nous en régaliions.

Anfouchy, avec ses cabines sur pilotis plantés dans la mer, De Kheila, Aghamy, merveilleuses plages de l'ouest, Chatby qui amorçait le chapelet des plages de l'est, sont les plages de mon enfance ! Elles sont associées à la présence de Maman qui, nageuse exceptionnelle, nous y emmenait, mes frères et moi. C'est à Anfouchy qu'elle nous a appris à nager, calebasses creuses, flotteurs naturels, attachées à nos épaules. Les grosses cordes qui délimitaient la piscine prise à même la mer, profonde à cet endroit, nous fournissaient un point d'appui, quand Maman nageait, plongeait, nous donnait l'exemple, présence rassurante à nos côtés.

S'il nous fallait prendre le tramway pour aller à "Anfouchy les Bains", nous préférons souvent la marche pour aller à Chatby. De Moharrem Bey, où nous habitons alors, nous nous engageons dans la rue Ménashe, il me semble que c'était bien son nom, aux résidences entourées de beaux jardins. Des frangipaniers aux belles fleurs odorantes, des flamboyants et des arbres de beaucoup d'autres essences de régions tempérées et même tropicales, ombrageaient notre chemin. Des buissons de jasmin déposaient en pluie le long des grilles leurs petites fleurs au parfum capiteux. Je les ramassais au retour pour en faire des colliers. Nous passions devant une grande propriété appartenant à la communauté juive, entourée d'un haut mur par-dessus lequel dépassaient les branches d'un magnifique mûrier. Quand j'y allais pour assister à des manifestations sportives, je grimpais avec une amie sur le faite du mur pour faire provision de belles mûres au goût délicat. Nous choissions aussi des feuilles dont nous nourrissions des vers à soie. Nous les élevions dans une boîte à chaussures au couvercle percé de trous dans laquelle ils tissaient leurs cocons. Nous l'apportions à l'école pour voir les chrysalides devenir papillons.

Quand notre but était la plage, nous poursuivions notre route. Sur notre gauche, il y avait un parc où poussait un banyan magnifique, gigantesque, aux branches d'une telle envergure que les racines qui en pendaient, finissant par s'ancrer dans le sol, l'encerclaient d'une forêt de colonnes. Il était difficile de résister à l'envie d'y grimper. A notre droite, il y avait le cimetière de Chatby où reposait ma petite sœur, morte peu après notre arrivée en Égypte. Bien que je ne me souvins pas d'elle, j'en ressentais de la tristesse. Maman ne manquait jamais de lancer un regard voilé dans cette direction. Poursuivant notre route, nous arrivions enfin. Nous avons bien mérité notre bain et nous nous élancions, tête première, dans les vagues.

Les autres plages étaient celles de mon adolescence et de ma jeunesse. Chacune me rappelle les camarades, les amies, plus tard l'époux et les enfants, avec qui j'y passais des journées entières. Les conversations sous le parasol résonnent encore à mes oreilles, les livres tournent leurs pages au gré de ma lecture. La brise m'envoie du sable dans les cheveux, les vagues viennent paresseusement me rafraîchir les pieds. La voix de la mer accompagne celle des promeneurs et les bribes de phrases que le vent m'apporte tissent une trame passagère qui accueille au vol leurs cris et leurs rires.

Les plages étaient, elles le sont encore, la destination favorite des Cairotes qui prennent d'assaut tous les hôtels et pensions de la ville d'Alexandrie et de sa banlieue pour fuir le brasier que devient le Caire en été. Pendant la guerre, le port de l'ouest était out of bounds, interdit aux civils. En temps normal, les clubs nautiques qui s'y trouvaient étaient une destination de choix pour tous. Nous y allions faire des promenades en cotre en chantant notre joie de vivre au son d'une mandoline. Nous en croisions des dizaines qui glissaient, voiles au vent, portant toute la jeunesse d'Alexandrie sur les eaux couleur indigo. Le plus demandé était le Nour El Bahr, lumière de la mer, le plus grand, le plus élégant, le plus rapide de la flotte. Après la promenade, nous le laissions amarré à une jetée et nous plongions. Nous le prenions aussi pour des parties de pêche au clair de lune. De grosses lampes tempête illuminaient la mer devant la proue du bateau attirant d'énormes poissons, des miass, dont les écailles scintillaient dans l'eau comme si chacune reflétait une étoile. Nos lignes les ramenaient comme des bijoux vivants. Nos corps aussi scintillaient quand nous plongions la nuit dans une mer qui nous rendait phosphorescents, nous revêtant d'une peau de diamants.

Pendant ce début des années quarante, la guerre faisait rage en Europe. On en voyait, aux nouvelles, les ravages. Le mouvement des troupes s'intensifiait en Égypte. Nous tricotions, des gants, des chandails, des passe-montagnes en grosse laine australienne pour les envoyer aux combattants. C'était l'Âge d'Or de la chanson nostalgique et romantique et aussi du swing et du rock and roll. On ouvrait des salles où on accueillait les soldats qui recherchaient un oubli momentané, un peu de musique. un tour de danse, quelqu'un à qui montrer la photo d'une mère, d'une femme, d'un enfant. Notre communauté, elle aussi, avait ouvert un centre d'accueil pour les soldats de la brigade juive.

C'était ma dernière année de lycée. Une surveillante portant chapeau et toujours gantée de blanc, noblesse oblige, nous accompagnait, mes camarades et moi, élégantes dans nos uniformes en serge bleu marine, l'hiver, en soie écrue, l'été, et toujours portant chapeau. Nous prenions le tramway à Ibrahimieh. Dans le wagon qui nous était réservé, parmi les inspecteurs qui montaient vérifier les billets, il y en avait un qui était le sosie de l'acteur Errol Flynn ; il allait jusqu'à porter la même petite moustache. Je vois encore son regard amusé car, malgré la présence de notre cerbère avec qui il échangeait le bonjour en russe, c'était à qui lui ferait le plus beau sourire. Elle venait nous attendre à la gare de Ramleh le matin et à midi après notre déjeuner, pour nous accompagner au lycée, elle nous y ramenait à midi et après l'école. Nous faisons seules le reste du chemin pour rentrer chez nous.

J'ai passé les examens du bac en compagnie de tous les étudiants des collèges français d'Alexandrie, au sous-sol du collège saint Marc. Il avait été spécialement aménagé pour l'occasion en abri énorme avec force colonnes de soutien et

sacs de sable. Nous étions assurés qu'il n'y avait rien à craindre des bombardements éventuels, ils n'interrompraient pas les examens officiels.

J'obtins mon bac. Je parlais très bien l'anglais. J'ai voulu travailler. Maman ne s'est pas opposée à ma décision. C'était une amie merveilleuse et souvent ma complice. Elle comprenait mon désir de ne pas dépendre de mes parents en ces temps difficiles. Nous avons convenu qu'avant d'en parler à mon père, il fallait que je trouve un emploi qu'il approuve. Mon père était un lecteur avide à la mémoire prodigieuse. Sa bibliothèque, dont les livres reliés de cuir blanc portaient ses initiales en or, contenait les œuvres de tous les classiques contemporains, celles des philosophes aussi bien que celles des romanciers et des historiens. Il était imbattable en histoire et en géographie, pouvait faire des citations de n'importe quelle œuvre littéraire. Dès qu'il rentrait à la maison, il se mettait à lire. Mais son esprit se fermait à l'idée que sa fille pouvait devenir indépendante. Je décidai quand même de me mettre à la recherche d'un travail. L'armée offrait de très bons salaires. Je n'eus aucun mal à me voir offrir un poste. À ma grande déception je devais pour commencer, surveiller, dans un grand hangar, des dizaines de femmes assises devant des machines à coudre. Elles réparaient les dommages subis par les uniformes sur les champs de bataille. Une fois lavés, désinfectés et ne présentant plus aucun danger de contamination, ils étaient remis en état. Il fallait parfois remplacer une manche ou une jambe, restée avec le membre sur le champ de bataille. Repassés, les uniformes étaient renvoyés aux soldats dans les camps. Ce n'était pas le genre de poste auquel je m'attendais. La surveillante responsable me promettait un transfert imminent au bureau. En attendant, je devais inspecter le travail des ouvrières. Portant des gants en caoutchouc, je me mis à vérifier des chaussettes propres. Horrifiée, je trouvai un orteil dans l'une d'elles. Je partis sans demander mon reste.

Apprenant qu'on engageait des téléphonistes parlant anglais à Kom El Dik, je me suis présentée. J'ai eu droit à une entrevue, j'ai répondu à un questionnaire, donné des références. Les candidats devaient être au-dessus de tout soupçon, car rien ne devait transpirer des communications entre officiers. J'ai été engagée. La salle où je travaillais ressemblait aux centrales téléphoniques que l'on pouvait voir dans les films de cette époque. Un mur entier était recouvert de petits boutons électriques qui s'allumaient ou s'éteignaient sans arrêt. À côté de chaque bouton, il y avait un numéro ainsi que deux fiches. Dès qu'un bouton s'allumait, on plantait une fiche au-dessous et on disait : " Kom el Dik, may I help you ? " Puis-je vous aider ? Une voix demandait un numéro. On branchait la deuxième fiche au-dessous du numéro demandé pour établir la communication. Il ne fallait pas faire attendre une seconde les officiers supérieurs qui étaient au bout du fil. Des surveillantes, en uniforme militaire, debout derrière nous, ne détournaient pas une seconde leur attention et aidaient les débutantes à ne pas commettre d'erreurs. Au bout de quelques jours on m'a choisie pour me proposer, une semaine sur deux, l'horaire de nuit. Malgré l'attrait d'une belle augmentation de salaire, me rendre au travail pendant le black-out et rester jusqu'au matin dans une base militaire – mon père ne m'en aurait d'ailleurs jamais accordé la permission - ne me convenait pas du tout. Il faisait noir, la nuit, malgré le ciel étoilé. Il n'y avait plus de lumières aux vitrines des magasins ni aux fenêtres tendues de rideaux opaques. Les phares des voitures étaient teintés de bleu. Si le faisceau d'une lampe de poche illuminait un moment le pas d'un passant, on entendait une voix qui disait " Etfi el nour" , éteins la lumière. On y voyait assez pour se diriger mais je ne pouvais pas m'aventurer seule dans le noir. Maman avait

été très bonne psychologue, elle s'était fiée à mon jugement. J'ai décidé de partir. J'aimais la couture. Je me suis inscrite dans une école de mode - en attendant la fin de la guerre - ainsi qu'au British Institute pour des cours avancés d'anglais.

La guerre était alors parvenue à la frontière de l'Égypte ! À 100 kilomètres à l'ouest d'Alexandrie ! À notre porte ! La bataille faisait rage dans le désert. La situation dans le pays était proche de la panique. Mon amie Marica était partie avec son fiancé pour le Caire. Beaucoup de jeunes et même des familles entières en avaient fait autant. Papa n'a pas voulu les imiter. Si les Allemands triomphaient, ils occuperaient la ville et poursuivraient leur avance meurtrière. Leurs chars d'assaut atteindraient le Caire en quelques heures. Déjà la capitale était en effervescence, les logements manquaient. Père ayant mis son espoir en une force plus puissante, nous sommes restés.

La guerre continuait son œuvre dévastatrice en Europe. Nous n'en savions que ce que nous apprenaient les nouvelles. Papa montait nos trois étages dix fois par jour pour écouter toutes les stations sur ondes courtes qui n'étaient pas brouillées. La censure empêchait ceux des nôtres qui luttèrent sur les fronts d'Europe de nous donner la moindre information. Dans nos lettres, elle rendait illisible le moindre détail sur la situation locale. Papa savait que les Allemands, si nous avions le malheur de les voir arriver, envahiraient tout le pays. L'Europe était en feu. Il n'y avait nulle part où aller. Maman ne savait pas que son regard démentait ses paroles pleines d'espoir. Qu'est-ce qui nous attendait ?

Trois mois plus tôt, le 6 août 1942, le Maréchal Montgomery avait été nommé commandant de la Huitième Armée. Rommel avait lancé sa nouvelle offensive en Égypte dès le 30 août. La bataille entre les troupes germano-italiennes de Rommel et celles de Montgomery faisait rage à nos portes. Le tonnerre des canons venait par moments jusqu'à nous. L'issue de la bataille était incertaine. Les nouvelles se succédaient, contradictoires. Nous avions presque peur de les écouter, craignant le pire. Beaucoup de sympathisants des Allemands se préparaient déjà à les accueillir. Ils ne demandaient pas mieux que de voir l'Égypte libérée du Protectorat anglais, aveugles face au danger nazi. Nous redoutions les débordements populaires qui ne manqueraient pas d'avoir lieu. Les Allemands feraient des Juifs leur cible de choix. La ville était en effervescence et la peur presque palpable. Qu'est-ce qui nous attendait ?

Le jour fatidique du 23 octobre 1942 nous a trouvés debout avant l'aube après une longue nuit sans sommeil. Soudain, à la radio, la nouvelle, le miracle, la victoire retentissante à El Alamein, celle du Maréchal Montgomery. Propagée comme une traînée de poudre, ce fut le retour à la vie, la vie qui était restée suspendue dans l'attente de ce que le sort nous réservait. Tout le monde est sorti dans la rue, on s'interpellait joyeusement, on se félicitait, on était sorti du cauchemar.

Quel soulagement ! Ceux qui étaient partis ont pu revenir. Notre vie a repris son cours sans que nous devenions pour autant sourds aux événements qui se déroulaient dans l'Atlantique, en Europe et ailleurs et dont les répercussions se faisaient sentir à travers le globe. La guerre avait atteint un tournant, mais elle n'était pas finie pour autant. En attendant, pour nous, le danger avait été écarté.

Nous avons quand même vécu notre sortie d'Égypte, nos familles en 50 et en 51, nous en 1952. Heureusement pour nous, elle a précédé l'exode massif non seulement des Juifs - il en reste moins d'une centaine aujourd'hui dans le pays - mais aussi des ressortissants de plusieurs communautés étrangères établies au pays depuis

plusieurs générations. Cet exode a été causé par des conflits politiques à l'époque de la nationalisation du canal de Suez, en octobre 1956.

Aujourd'hui encore, des minorités doivent tout abandonner et quitter leur pays, de gré ou de force. Les leçons de l'histoire n'ont pas porté de fruits et les hommes ne savent pas, ne veulent pas résoudre leurs différends autrement que par la force. Apprendront-ils à le faire un jour ? En serons-nous les témoins ?

Nous devons garder notre mémoire vivante. Nous ne devons pas garder les yeux rivés sur le passé, mais revivre des souvenirs qu'un son, un mot, un événement fortuit rappellent, jette un pont entre notre passé et notre présent, témoignage de la continuité de notre existence. Hier fait partie d'aujourd'hui, il est présent en nous. Ce que nous devenons est la somme de chacune des heures, chacune des expériences que nous vivons et qui s'intègrent à celles que nous avons vécues.

J'espère revoir un jour Alexandrie. Je la trouverai bien changée, je n'en doute pas, mais je saurai néanmoins retrouver sous son nouveau visage celui de la ville où j'ai grandi, la ville de ma jeunesse. J'arrête ici de dérouler mon fil d'Ariane. Je vais peut-être le reprendre un jour et continuer à remonter le chemin de ma mémoire.

Sarah Arditti Ascher

Il était une fois... l'Égypte

Égypte de ma mémoire, Égypte de ma jeunesse, ton visage est-il le même que celui de mon souvenir ? Le Nil est-il toujours aussi majestueux ? Aujourd'hui maté par le barrage d'Assouan il ne marque plus les saisons par ses crues, il ne dépose plus sur les terres qu'il longe son limon de vie. Pourtant ses berges accueillent les mêmes fellahim, paysans, avec leurs gamoussas, ces vaches d'Égypte, les mêmes femmes voilées y viennent remplir des amphores en terre cuite qui n'ont pas changé de forme depuis le temps des Pharaons. Les jours et les mois s'écoulaient maintenant toujours pareils pour le fellah, le paysan. Les champs qu'il cultive sont entrés dans l'ère des engrais chimiques.

Avez-vous déjà voyagé en felouque ? Elle avance sous la douce poussée du vent dans la grande voile, alors que le paysage défile sous nos yeux. On a l'impression d'être porté directement dans les bras du fleuve. Canaux d'irrigation qui dessinent une mosaïque mouillée, champs de blé, champs maraîchers, plantations de coton, de maïs, s'étendent à perte de vue de part et d'autre du fleuve, bordés au loin, par des bouquets d'arbres. Le Nil qui, chaque année pendant ses crues, recouvre le sol de son limon nourricier, est généreux pour le fellah. Sur les berges boueuses, des roseaux ondulent doucement, les pieds dans l'eau. Des enfants, un bâton à la main, abreuvent une gamoussa. Des femmes, aux yeux ourlés de kohl, s'avancent, vêtues d'une longue robe noire, le pan du mouchoir qui recouvre leur tête serré entre leurs dents. Elles remplissent de grandes amphores en terre cuite qu'elles posent, encore accroupies, sur un coussinet rond posé sur leur tête, puis se lèvent d'un coup, le corps droit, sans renverser une seule goutte. Elles remontent la berge d'une démarche ondulante, les bords de leur voile et de leur robe flottant derrière elles, gracieuses, balançant les bras ; parfois on voit briller à leurs poignets et à leurs chevilles des anneaux d'argent.

Nous regardons le paysage, radieux sous le soleil, qui descend vers l'horizon et nous bavardons tranquillement. Les champs défilent sans hâte. Assis à l'ombre d'un palmier, un paysan accroupi, immobile, garde les yeux fermés à notre passage ; un autre répond d'un geste nonchalant au Salam alek, que la paix soit avec toi, du batelier. Celui-ci oriente la barre et la voile obéit sans effort apparent. Le bateau avance en longs zigzags sous la faible impulsion du vent. À droite..., à gauche..., le fond plat de la felouque glisse paresseusement sur le flot lisse. Nous avançons quand même. Dans le calme qui nous entoure, une douce sensation de détente nous envahit. Seul mouvement dans le ciel lumineux, des vols d'oiseaux qui s'élancent, ivres d'espace. Comme un ruban flottant, ils montent et tournent au gré de leur caprice, se posent en flèche et recommencent, infatigables. Mais la journée s'achève et la nature et les êtres vibrent au ralenti.

Nouvellement mariés, nous habitons la capitale, mon époux et moi. Maman était venue d'Alexandrie nous rendre visite. La chaleur torride de l'été cairote décourageait les promenades en ville ou les courses dans les magasins. Nous avons décidé d'aller passer une journée hors de la ville, dans le parc situé aux abords du barrage. Les heures avaient passé vite, à l'ombre des arbres où une brise discrète apportait un souffle de fraîcheur. Nous avions avec nous une petite Égyptienne âgée de dix ans, aux grands yeux noirs et aux courtes mèches brunes. Sa maman avait été pendant des années au service de mes beaux-parents. Une fois mariée, elle était retournée dans son village. Revenue les voir avec sa fille, elle nous avait priés, mon mari et moi, de prendre la petite

chez nous. A cette époque, l'éducation n'était pas obligatoire, et les enfants de la classe pauvre fournissaient une main-d'œuvre bon marché. Ceux des villages commençaient, très jeunes, à travailler dans les champs. Nous avons quand même beaucoup hésité avant d'accepter. La maman savait que sa fille serait entre de bonnes mains, elle était très heureuse de nous la confier. Il avait fallu lui raser le crâne - elle était venue du village infestée de poux - la baigner, la frotter au gant de crin. Comme un papillon sortant de sa chrysalide, j'avais vu apparaître une enfant adorable, vive, espiègle. Elle m'aidait à de menus travaux ménagers, je lui racontais des histoires, lui cousais des robes. J'avais même commencé à lui enseigner l'alphabet. Nous nous étions vite attachés à cette enfant. Nous l'emmenions partout. Elle grandirait chez nous comme une enfant adoptive. Son babillage et ses rires n'avaient pas arrêté de la journée et elle s'était enfin endormie, étendue sur une banquette recouverte de tapis.

Nous avons eu l'intention de rentrer comme nous étions venus, en tramway d'abord, puis en calèche. Mais un batelier éloquent avait juré par Allah que le retour en felouque nous éviterait la chaleur et les désagréments de la foule et que nous arriverions au Caire en moins d'une heure. La perspective d'une promenade pittoresque nous avait séduits. Il s'était bien gardé de nous dire qu'il n'y avait pas un souffle de vent et que nous passerions plusieurs heures à faire de longs zigzags d'une rive à l'autre, sur un Nil très large, à l'eau opaque. De rares felouques nous croisaient. Les hommes au gouvernail échangeaient quelques paroles qui semblaient flotter, immobiles dans l'espace. " Oh ! temps, suspends ton vol, et vous heures propices, suspendez votre cours" Ce souhait du poète était exaucé, ce soir-là, en ce qui nous concernait..

Le soleil disparaissait, emportant avec lui ses braises flamboyantes. Une à une, les couleurs du ciel s'estompaient et laissaient la place aux étoiles. Hommes et bêtes étaient rentrés depuis longtemps, même les oiseaux avaient disparu. Le paysage s'effaçait au-delà des rives plongées dans la nuit. Nous étions seuls sur le fleuve, glissant sur une eau très noire, où seul le sillage de l'embarcation accrochait quelques reflets d'étoiles. Le glissement paresseux de la felouque, le clapotis nonchalant de l'eau contre ses flancs, nous berçaient et nous auraient assoupis si nous n'avions pas été préoccupés par la lenteur désespérante de notre parcours. Un besoin s'était mis à nous tenailler, de plus en plus pressant. Il avait même fini par tirer la petite de son sommeil. Pour les hommes, il n'y avait pas de problème. Nous avons tourné le dos et ils se sont penchés vers le Nil, accueillant et discret. La petite était heureusement toute menue, je l'ai prise à l'autre bout du bateau, je l'ai assise sur le rebord, les jambes dans le vide en la serrant bien fort dans mes bras, et le tour fut joué. Quant à nous, les dames, cette solution ne convenait pas. Eut-elle convenu, il n'était pas question de faire fi de notre pudeur en présence de l'Égyptien, qu'il tournât le dos ou pas.

Le temps passait. Pas une lueur à l'horizon. Nous étions fatigués, inquiets, désespérions d'arriver. Enfin, la silhouette d'un minaret s'est détachée contre un ciel tapissé de myriades d'étoiles. La barque n'avait pas plus tôt touché au débarcadère que nous sautions sur le quai. Arrêtant une calèche de justesse, "Aouam, ya osta, " vite, cocher, une promesse de bakchich aidant, le fouet claquant aux oreilles du cheval nous arrivions enfin chez nous.

Ce long et interminable retour nous avait quand même fait passer des heures inoubliables. Quand j'y pense aujourd'hui je revois les vols d'oiseaux dans

l'embrassement du soleil couchant. J'entends le claquement paisible de la voile, le bruissement mouillé de l'eau. Le calme de la vie sur les berges et l'enchantement serein de la nuit étoilée donnaient à cette promenade un cachet romantique. Ils occupent depuis, une place de choix dans la toile de fond de mes souvenirs.

Égypte de ma mémoire, Égypte de ma jeunesse, tu es devenue pour moi l'Égypte de l'exode. As-tu encore ce visage de mon souvenir ?

Sarah Arditti Ascher

Le Mellah de mon enfance

Je ne sais pas à quand remonte le Mellah de mon enfance, mais il avait grandi sans cesse au cours des ans et, au temps où j'y ai vécu, c'était devenu un état dans l'état. La religion, les superstitions et les innombrables interdits tissaient la toile de fond des actions de chacun. Les rabbins cumulaient les rôles d'enseignants, de juges, d'avocats, en plus de celui de chefs religieux.

Quand les Français sont arrivés, leurs écoles nous ont été ouvertes. Nos jeunes Juives et Juifs eurent alors accès à un nouveau courant de civilisation qui a influencé les traditions et habitudes de toute la communauté. Les parents, eux, ont vécu un changement qui a bouleversé leur vie, faite de dur labeur. Seul leur espoir dans la venue du Messie n'avait pas été ébranlé. Les naissances étaient nombreuses, les familles prolifiques, le Mellah semblant rétrécir au fur et à mesure que les naissances se multipliaient. Les enfants, dit-on, sont la richesse des Juifs, l'espoir de jours meilleurs. Malheureusement, la mort en fauchait son compte...

La porte principale du Mellah, cloutée de cuivre, était en ogive. Elle était surmontée d'une sorte de toit de roseaux avec des ouvertures en losange à travers lesquelles le soleil projetait sur le parterre grossièrement pavé, de curieux dessins abstraits. Plus tard, une toile imperméable grise allait remplacer ce joli toit. L'entrée était gardée par un mokhajni, qui, accroupi sur une peau de mouton dans son abri, sirotait sans arrêt un thé odorant. Des Juifs désœuvrés ne dédaignaient pas, à l'occasion, de jouer aux dames avec lui. Je me souviens de ce garde, Driss, et de son air terrifiant. C'était un géant au visage marqué par la petite vérole. On le disait juste et honnête et on avait recours à lui lors de disputes, de vols ou d'accidents. Il fermait cette porte à minuit, mais l'ouvrait pour les retardataires arrivant après cette heure, moyennant une pièce de monnaie. Ce contrôle semblait avoir pour but d'empêcher les Juifs de quitter leur quartier la nuit, et d'assurer par la même occasion leur sécurité. Mais comme la porte était dotée d'un garde, il était clair que nous n'avions pas à redouter l'entrée d'étrangers aux intentions malveillantes.

En passant sous l'ogive, on entrait dans la rue principale où, de part et d'autre, trônaient les changeurs de monnaies, d'or et d'argent. Il y avait un va-et-vient incessant. Des piétons, des bicyclettes, des charrettes chargées de marchandises, des mulets, des ânes, offraient un spectacle animé et pittoresque. Ceux qui portaient le costume indigène, les esquivait de leur mieux, les pans de leurs djellabas relevés d'une main, le couvre-chef instable retenu de l'autre. La plupart des femmes portaient encore la coiffe et le costume traditionnels. Elles devaient être tout aussi alertes. Beaucoup d'autres avaient commencé à adopter les robes qui leur faisaient une silhouette informe, et portaient en guise de chapeau les cloches de feutre à la mode du jour. Les jeunes garçons, vêtus à l'européenne, portaient culottes courtes et bérets. Il y avait aussi des dandys en djellaba qui paraient, pipe en argent aux lèvres, canne à la main et montre au gousset. Quant aux Arabes, ils portaient des vêtements clairs. Leur tête était recouverte d'un tarbouche rouge éclatant, d'un turban drapé avec art ou encore d'une calotte de fil crocheté.

En semaine, les Juifs ne se souciaient pas d'être particulièrement élégants. Par contre, le samedi et les jours de fête, les hommes sortaient des coffres chemise blanche, gilet orné de soutaches, et la djellaba de laine noire. Les femmes et les enfants

portaient leurs habits de fête. Marrakech était comparée à une petite Jérusalem. Elle comptait beaucoup de rabbins éminents qui officiaient ou enseignaient dans les synagogues et les yeshivot (institutions d'études religieuses) qu'il y avait pratiquement dans chaque rue. Au début du service religieux et au moment où il se terminait, la foule des fidèles, composée d'un très grand nombre d'enfants, se déversait dans les rues. On ne peut pas imaginer le Mellah sans eux. Pas un magasin, pas une boutique n'ouvrait ses portes ces jours-là. Les Arabes qui partageaient notre vie, bonnes et domestiques qui vivaient chez nous, rentraient chez eux le samedi pour leur congé hebdomadaire.

Une autre période de grande animation était celle de la fin du Ramadan, alors que les Arabes venaient faire leurs emplettes au Mellah. Après les salamalects d'usage, on discutait ferme les prix, devant une tasse de thé. Du reste, le marchandage est un art où le meilleur l'emporte, même si ce n'est que de quelques sous. Pour le vendeur et l'acheteur, l'honneur est sauf. Respect à ceux qui savent vendre et acheter ! Le porteur d'eau, coiffé d'un énorme chapeau de paille garni de pompons rouges et verts, passait. Il vendait son eau fraîche dans des timbales de cuivre étincelant.

Laborieuse, la population du Mellah comptait des commerçants, de nombreux artisans qui travaillaient chez eux ou qui avaient leur propre échoppe. Beaucoup sortaient du Mellah en journée, travaillant pour des maisons d'importation ou pour d'autres entreprises, et partageant même des commerces avec des Arabes.

C'est après la première longue rue commerciale que commençait réellement le Mellah. Une arcade ornée d'une mezouza à l'entrée de cette deuxième rue, luisait du contact de tant de mains pieuses. On disait que là-dessous, avait été enterré Rabbi Mordekhai Ben Attar (ou des objets lui ayant appartenu). On assurait que depuis, aucun ennemi n'avait pu franchir ce passage et nuire aux habitants. Dans cette rue, se traitaient les affaires de gros. D'immenses rez-de-chaussée servaient d'entrepôts, tandis que les premiers étages, spacieux et confortables, entourés de l'inévitable balustrade intérieure en bois ou en fer forgé, possédaient eau courante et électricité. Les terrasses sur les toits étaient les lieux de rencontre de prédilection et les familles et les amis s'y réunissaient les soirs d'été. À part celles des riches, les maisons étaient si délabrées qu'on ne pouvait croire qu'elles avaient jamais été nouvelles.

Dans l'immense quartier de la Kessaria, des dizaines de boutiques vendaient entre autres denrées, des épices, des fruits secs, des herbes et de la verroterie. Nous venions faire nos achats dans cette Kessaria qui, quelques années plus tard, allait faire l'objet d'un incendie qui dura une semaine. D'autres rues suivaient dans lesquelles des maisons alternaient avec des boutiques de fournitures scolaires, des ateliers de fileurs de soie haut perchés avec des magasins de chaussures, des boutiques d'articles en cuir avec celles de cristaux importés. On arrivait ensuite à une fontaine qui déversait son triple jet d'eau dans des bassins de pierre. L'eau de Marrakech provient des sources qui naissent dans les montagnes de l'Atlas. Elle est d'une pureté sans pareil.

En continuant, on débouchait sur le marché, où, dans l'air vibrant et surchauffé de l'été, légumes et fruits se couvraient d'une nuée d'abeilles ou de mouches que les marchands chassaient inlassablement à l'aide de larges éventails de paille tressée. Le marchand de zabane, sorte de sucre filé jaune, blanc ou rose, débitait sa marchandise en chantant. Le marchand de bric-à-brac vendait à la criée des meubles mutilés, des bibelots ébréchés, des couverts dépareillés, des vieux vêtements. Des courtiers brandissaient à bout de bras couvertures de laine ou tapis, neufs ou vieux.

Dans la rue des écoles appelée rue du Tajr Ichoua, les maisons étaient meublées avec luxe. Mais à l'entrée de la rue, dans sa boutique, le marchand de charbon montrait un visage triste, comme si tout le noir qui l'entourait avait déteint sur son âme. Une fois ses clients servis, il se replongeait dans les pages d'un livre maculé de suie. Ce travail misérable n'empêchait pas que cet homme fût juste et versé dans le Talmud. Dans les épiceries, les sacs de jute contenaient sucre, thé, céréales. Par ailleurs, il était également possible de se procurer du pétrole et du carbure. Beaucoup de maisons étaient éclairées aux bougies, au carbure ou aux lampes à pétrole.

La poussière des chaussées sommairement pavées desséchait la gorge en été alors que, dans certaines rues, la boue stagnait en permanence l'hiver. Le plus désagréable était le mauvais fonctionnement des égouts. Il fallait attendre l'été pour les réparer. On creusait alors les rues sur toute leur longueur. L'accès chez soi n'était possible qu'en passant sur des planches branlantes posées de part et d'autre du fossé. L'habitude de ce danger avait assoupli nos membres et entraîné notre équilibre. Grands et petits s'enhardissaient à traverser les rues en courant sur ces planches brinquebalantes.

Plus on pénétrait vers l'intérieur du Mellah, plus les odeurs étaient intenses. Des marchands de beignets étaient accroupis devant un foyer qu'un enfant alimentait en bois. La forte odeur de friture se mélangeait à celle qui annonçait les grillades de viandes et de foie. Celles de poissons, d'olives, de carottes, oignons et autres légumes marinés, de câpres en conserve, attiraient par la promesse d'un goût acide. Rue après rue, toutes sortes de boutiques offraient toutes sortes de marchandises. Le pittoresque de la vie si intense du Mellah préservait de l'ennui. Les rues adjacentes que l'on gravissait par de larges marches, étaient bordées d'échoppes de cordonniers, de mirandiers, de chaudronniers et même de raccommodeurs d'ustensiles en terre cuite. C'est dire que l'argent à cette époque était rare et la misère présente.

Ensuite, venait le cimetière, immense, austère. Des petites chambres étaient mises à la disposition de malades venus " faire la semaine ", c'est-à-dire y habiter sept jours et nuits, et prier avec une ferveur qui permettait d'espérer une guérison prochaine. Je soupçonnais ces retraites d'être une sorte de répit, surtout pour les mamans écrasées par leur charge. Elles confiaient leurs enfants à leur famille, et allaient reprendre des forces et s'armer de patience. Il y avait aussi, hélas, de grands malades. Je connaissais ces lieux pour y avoir passé quelques nuits avec une parente malade, de ces nuits noires où les chacals hurlaient au fond du cimetière et où je craignais de voir les morts ressusciter. Malgré ma peur, j'aimais ce noir troué de place en place de lueurs vertes, de lucioles que les Anciens prenaient pour des âmes. De l'autre côté du cimetière, à une courte distance, commençait le grand parc de l'Agdal. Là se trouvaient les écoles, une pour les filles et une pour les garçons.

Les Juifs ont depuis malheureusement quitté le Maroc par milliers. Le Mellah de Marrakech n'est plus aujourd'hui ce qu'il fut. Mais je n'ai qu'à remuer mes souvenirs pour retrouver la nostalgie de ce lieu privilégié de mon enfance.

Fiby Bensoussan

Abus de pouvoir

J'ai toujours été une bonne élève, mais j'ai eu le malheur d'avoir, en classe de seconde, une directrice méchante et vindicative. Comme les professeurs avaient le droit de corriger les enfants, et cela, non seulement au Maroc mais je crois partout ailleurs, celle-ci ne s'en privait pas.

Elle est venue un vendredi dans ma classe avec quantité de paquets de laine et d'aiguilles à tricoter. Elle a mis sur chaque pupitre des écheveaux et une paire d'aiguilles. Arrivée devant moi, il ne lui restait plus d'aiguilles. Je n'ai eu que de la laine. Elle nous a dit : " Vous allez chacune tricoter un chandail pour les soldats. Je vous donne huit jours pour le terminer, vous l'apporterez vendredi prochain."

J'étais trop timide pour lui dire que mes parents ne pouvaient pas me donner de quoi acheter des aiguilles à tricoter. J'étais très malheureuse et ne savais que faire. En sortant de l'école, j'ai rencontré mon professeur de troisième qui m'aimait beaucoup. Elle était en congé de maternité et passait devant l'école. Je lui ai dit mon problème. Elle a sans doute pensé que c'était à la directrice de me procurer, comme aux autres, des aiguilles et m'a dit: " Tu rapporteras la laine sans la tricoter et tu lui diras que c'est parce qu'elle ne t'a pas donné d'aiguilles." J'étais sans malice et n'ai pas pensé que c'était un mauvais conseil.

La semaine suivante, chaque élève a mis un chandail sur son pupitre et moi j'ai mis la laine. Elle a ramassé les tricots, les a posés sur le bureau et m'a appelée.

" Pourquoi n'as-tu pas tricoté un chandail comme toutes les autres? "

" Madame, je n'avais pas d'argent pour acheter des aiguilles. "

Elle portait une bague avec une grosse turquoise. Elle a tourné la pierre vers la paume de sa main et m'a envoyé deux gifles qui m'ont fait tomber par terre. Ensuite, elle s'est mise à me donner des coups de pied. Tout endolorie, je me suis relevée, pleurant à grosses larmes, le visage enflé, les yeux rouges. Mes amies ont pris mon cartable et m'ont accompagnée chez moi. Quand Maman m'a vue, elle a été horrifiée. Elle m'a soignée, m'a donné un cachet et je me suis couchée. Elle m'a dit : "Tu n'iras pas à l'école, demain. "

Quand ma grande sœur est rentrée du travail, et qu'elle a appris ce qui m'était arrivé, elle a été révoltée. Elle a décidé d'aller dès le lendemain se plaindre au directeur.

Le lendemain, nous devons faire une composition. Très bonne élève, je n'ai pas voulu m'absenter. Je suis sortie de la maison sans que Maman me voie et je suis allée en classe, malgré mon visage enflé, égratigné et tout bleu. Ma sœur est arrivée à l'école, a fait comparaître la directrice devant le principal, et l'a menacée de l'accuser au ministère de l'éducation, à Rabat.

"Vous n'avez pas le droit, lui dit-elle, de lever la main sur une enfant pour quelque raison que ce soit. D'autant plus qu'en ce cas, elle n'a rien fait de mal. Vous ne lui avez pas donné d'aiguilles. Elle est malade, elle a de la fièvre, elle est alitée à cause de la manière dont vous l'avez battue. "

"Elle m'a défiée. Elle m'a manqué de respect. Elle aurait pu me demander des aiguilles. "

Moi, en toute innocence, j'avais suivi le conseil de mon professeur de l'année précédente. Si j'avais été à sa place, j'aurais donné quelques sous pour une paire d'aiguilles, j'aurais conseillé d'aller parler à la directrice. Elle la connaissait mieux que

moi. De toute évidence, son conseil n'avait pas été le bon. La directrice a fini par présenter des excuses, mais m'a gardé une rancune qui m'a coûté cher.

Après le départ de ma sœur, la directrice est rentrée dans ma classe et a été surprise de me voir en train de faire la composition. Elle a dit : "Édéry, votre sœur m'a menti !" avant de sortir, le visage blanc de colère. Qu'est-ce qui allait encore m'arriver !

Rien, du moins pas pour quelque temps. Mais elle ne m'avait pas oubliée. A la fin de l'année, la directrice est venue lire les noms des élèves qui passaient en première. J'étais parmi les trois meilleures élèves de la classe. Mais quand mon tour est arrivé, elle a sauté mon nom. Au grand étonnement de toute la classe et à mon grand désespoir, j'étais parmi celles qui allaient redoubler. Je me suis mise à pleurer à grosses larmes devant cet abus de pouvoir. Je suis allée chez le professeur qui m'avait donné un si mauvais conseil pour lui dire ce qui m'arrivait.

"Tu ne redoubleras pas, je te prendrai plutôt dans ma classe et tu feras le programme de la première sous ma direction. " Elle est allée ensuite parler au principal. Il a fait venir la directrice, ils ont discuté longuement tous les trois, et finalement, je suis passée en première.

À la fin de l'année, nous sommes allées chercher nos actes de naissance afin de nous inscrire pour les examens du certificat d'Études. Je l'ai fait, j'ai réussi aux examens. Je ne pensais plus à l'incident des aiguilles et j'étais présente le jour de la remise des certificats, heureuse et fière de l'avoir mérité. Quand mon tour est arrivé, je m'avançai pour le recevoir.

"Non, mademoiselle, me dit la directrice, un grand sourire aux lèvres, vous ne l'aurez pas, votre certificat. Vous êtes punie ! Vous allez redoubler. J'ai dit que vous alliez redoubler la deuxième, vous avez passé malgré moi, vous redoublez la première. Vous n'aurez pas votre certificat cette année. "

Je vois encore dans ses yeux l'expression de satisfaction. Elle se vengeait enfin. Je n'oublierai jamais ce que j'ai éprouvé à ce moment. J'étais tellement saisie que je n'ai pas pu dire un mot.

Le jour de la distribution des prix j'ai eu le prix d'honneur, je l'avais mérité car j'étais une excellente élève. Mais je n'ai pas eu mon certificat. Il m'a été accordé, mais elle l'a retenu voulant m'obliger à doubler l'année.

Je sais que le Maroc n'était pas le seul pays où les professeurs pouvaient se permettre de battre les élèves. Heureusement que les enfants sont traités de nos jours comme des personnes ayant des droits. Je raconte cette injustice pour rappeler aux élèves d'aujourd'hui qui protestent contre des mesures de discipline, contre des règlements, combien nous étions dominés par les professeurs. Ils pouvaient impunément nous battre ou nous faire redoubler. Sous prétexte de corriger et de punir, certains abusaient de leur pouvoir. Ils nous laissaient dehors dans le froid pour peu que nous arrivions en retard, nous frappaient sur les doigts avec une règle en fer, nous battaient, nous humiliaient, nous mettaient des bonnets d'âne. Nos parents étaient souvent illettrés, les filles restaient à la maison à coudre et à broder. L'éducation n'était pas obligatoire, n'était pas jugée importante pour elles. On les mariait jeunes, souvent à peine sorties de l'enfance. Mes deux sœurs et moi, qui avons étudié jusqu'au certificat, l'avons fait parce que nous l'avions voulu. Nos six sœurs - nous étions neuf filles - sont restées à la maison.

Je n'ai jamais eu ce certificat car j'ai refusé de donner à la directrice la satisfaction de me faire perdre une année de ma vie. Mes parents auraient pu le réclamer

au Ministère de l'Éducation, j'avais réussi aux examens, j'y avais droit. Elle l'avait sûrement reçu et gardé dans un tiroir. Mais ils ne parlaient pas français, ils luttèrent pour faire vivre leurs enfants. L'autorité de l'école était indiscutable. Ils n'ont pas su quoi faire.

Au fond, le certificat, c'est juste une feuille de papier que je n'ai pas eue. Je sais que je l'ai mérité. Il est à moi.

Flory Ibguy

Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Pourim

Pourim est la fête la plus gaie et la plus fantaisiste des fêtes juives. Ce jour là les enfants sont libres de déambuler du matin au soir dans un Mellah plus effervescent que jamais avec les quelques sous de la krada reçue des parents, grands-parents, oncles et tantes. Ils se sentent riches et libres d'en disposer comme bon leur semble.

De bonne heure, on a rafraîchi à grande eau puisée à la triple fontaine de Derb el Souk, les rues balayées la veille. Des deux côtés de la rue et sur les étals, chaque marchand a garni sa table avec ses spécialités et au gré de sa fantaisie : rochers de nougat blanc parsemé de cacahuètes, rochers bruns de graines de sésame, d'amandes et de noix, de grands bouquets de sbakya, gâteau façonné comme une dentelle et passé au sirop de miel, makoud à base de semoule, de noix, de raisins secs, le tout parfumé au gingembre, gâteaux de coco rose et blanc, bref tout ce qui flatte l'œil et met l'eau à la bouche. Notre préférence va à David qui a enfilé sur de fines tiges, tel un bouquet de fleurs, ses oiseaux de sucre translucides, rouges verts et jaunes, et qui sifflent. Il crie et chante à tue-tête : " C'est moi qui les fais, c'est moi qui les vends et c'est ma femme qui encaisse l'argent ! "

Tout de blanc vêtu, Moussa, un géant noir qui fait partie du Mellah, brandit tel un drapeau, un gros roseau sur lequel est enroulé le zabane couleur de rêve, élastique et sucré, qui dure et dure sous nos jeunes dents. Puis vient le marché de fruits secs avec, étalés à même le parterre sur des nattes tressées, les dattes mielleuses d'Algérie, dattes vertes et dures de Bouscoura, dattes fripées et mûres soudées entre elles, les noix dans leur coque couleur bronze, les amandes dans leur robe verte, le fruit du palmier appelé Khbata, aux fines tiges brodées de grains blancs et croquants de sa racine appelée zmmar, des cacahuètes jumelles dans leur écales, des raisins secs qui vont du noir au brun en allant jusqu'au caramel. Suivent les fruits frais aux couleurs éclatantes : oranges, mandarines, petites pommes rouges et poires vertes, qui donnent aux trottoirs une allure de fête. Sur la Place des Poissonniers nettoyée et lavée a été dressée la tombola tenue par trois frères que l'on avait surnommés les frères poli rouge poli vert et poli jaune, en se référant à la couleur de leur polo.

Avec quelques centimes, nous avons droit, lors des jeux de hasard, à gagner une bagatelle sous forme de crécelle, d'un jouet en bois, d'une poupée de chiffons fort laide et que nous trouvons adorable, de verres, ou de vases. Dans la rue, le bruit est infernal. Quelques garçons déguisés en Mordekhaï ou en Assuérus et des fillettes en Esther font tourner des crécelles ajoutant à la cacophonie des crieurs. Repus de couleurs et de jeux, nous rentrons. Les mères qui ont jeûné la veille de Pourim, ont passé toute la journée à préparer des gâteaux aux noix, aux amandes et aux graines de sésame, des galettes sucrées, des cakes dont on a battu les œufs à l'aide d'un fouet ou même de deux fourchettes (le mixer n'existait pas alors) des fadouelos (pâte découpée en lanières que l'on roule savamment et que l'on fait frire dans un bain d'huile pour les enrober par la suite de sirop de sucre et les saupoudrer de cannelle).

La tradition veut que chaque maison, si pauvre soit-elle, envoie à la famille, aux voisins et parfois à des fiancés, un plateau de gâteaux décoré par des colifichets, des bijoux, des parfums, des dattes et des bonbons. Ce plateau leur sera retourné garni de gâteaux à peine différents et à base de mêmes ingrédients. L'enfant qui jeûne pour la première fois a droit à un verre de lait chaud dans lequel la mère a laissé

tomber une bague en or. Quand viendra le temps de faire la lecture traditionnelle de la Meguila d'Esther, nous chahuterons en tapant avec des cuillères sur la table au seul nom de Haman !

Le Mellah est constamment en effervescence, les habitants sont vifs, bouillonnants d'énergie et parfois hâbleurs. Le théâtre se déroule du reste dans la rue. La journée de Pourim prend vite fin, bien que l'ennui, ce sournois qui démesure et éternise le temps, soit habituellement inconnu au Mellah.

Fiby Bensoussan

Pâque de mon enfance

Alors que nous étions adolescentes, c'est avec beaucoup de plaisir que mes deux sœurs et moi aidions maman à préparer la maison pour la fête. Un des premiers préparatifs, à l'approche de Pâque, était le cardage de nos matelas. Ma mère se faisait un devoir de les défaire, d'en laver la laine, de la mettre à sécher. Elle la faisait ensuite carder par une aide avant d'appeler le matelassier. Quand l'année était prospère, il venait les refaire avec un coutil neuf, à ramages bleus et blancs. Venait ensuite le travail de la cacheroite. La maison était nettoyée de fond en comble, chaque coin et recoin lavé et astiqué après que le peintre eût passé une couche de peinture sur les murs et parfois aussi sur les portes.

Ma sœur et moi montions "cachériser" le grenier où il n'y avait que des vieilles reliques, des ustensiles au rebut, des berceaux boiteux. Nous y trouvions des choses étonnantes, parmi lesquelles des dames-jeannes, ces bouteilles pansues à moitié recouvertes de paille tressée, et un tas d'objets dans un amoncellement digne d'une boutique de brocanteur. Parmi ces objets, il y avait des bottines en cuir aux petits boutons montant jusqu'aux genoux, et le petit crochet pour le boutonnage. Ma mère les avait délaissées un jour pour des souliers plats et même des babouches. Auparavant, les femmes portaient le foulard brodé et coloré, le haïk, ce somptueux châle espagnol en soie richement brodée ton sur ton, qui faisait de chacune d'elles une reine. Mais elles commençaient à se mettre à la mode européenne, dans ces robes informes garnies d'un col et de manchettes blancs. Elles couvraient leurs cheveux, pour sortir, de ces cloches de feutre qui ne les embellissaient pas.

Nous balayions le grenier et nous descendions nous laver pour nous débarrasser de la poussière. Mon père entre-temps avait apporté des oranges à la peau épaisse que ma mère s'activait à râper pour en faire de la confiture. Ah ! l'odeur suave qui se répandait dans toute la maison ! Il me suffit de l'évoquer pour la sentir aujourd'hui. La vaisselle habituelle était lavée et gardée dans un placard spécial. Nous prenions nos repas dans une petite chambre et n'avions pas le droit de faire entrer le pain ailleurs dans la maison. Une année, le Séder était tombé un samedi soir et la veille, ma mère avait préparé une table basse sur une natte de paille. La douce flamme de la bougie du chabbat éclairait la petite pièce. Mon père, peu habitué à manger ainsi, fait un mouvement brusque et voilà la bougie qui tombe. La natte prend feu. Il me prie aussitôt de ramasser la bougie tandis que ma mère me crie de ne pas la toucher, car c'est chabbat. N'écoutant que ma logique enfantine, je ramasse la bougie et éteins le feu déjà prêt à dévorer la natte.

Ma mère avait congé le samedi, qu'elle consacrait à la synagogue. Nous étions alors chargées, ma sœur et moi, de sortir tout ce qu'elle gardait pour la fête : draps, - parfois elle en préparait de neufs - taies d'oreillers que nous avions brodées à la main, nappe blanche pour le Séder, couverts et vaisselle gardés chaque année pour Pâque.

Pour nous, c'est un plaisir que d'arranger la maison à notre goût afin que tout ait l'air neuf et harmonieux. Plus de pain. Nous mangeons le repas de midi du samedi, la dafina, où n'ont cuit que des pommes de terre, des œufs et un bout de viande. Enfin, c'est le Séder. Tous les enfants sont habillés de neuf. Mon père a revêtu la zokha, un caftan russe de laine brune, sur ses vêtements. Quelle allure !... J'adorais mon père et ne pouvais le lui dire. La pudeur du geste et des mots était de rigueur dans les familles. Il

me suffisait de sentir sa main sur ma tête quand il me bénissait, pour me sentir heureuse et en sécurité.

Nous mettons la table avec ses bougeoirs de cuivre étincelants, son couvert spécial de Pâque, le panier d'osier garni de petites roses odorantes pour le bibhilo. Enfin, après les souhaits de bonne fête, chacun prend sa place. Mon père, appuyé sur des coussins, comme c'est la coutume, entame, de sa belle voix grave, la Haggada qui relate l'exode de nos ancêtres du pays d'Égypte où ils étaient esclaves. Mon grand frère traduit le récit en français, l'hébreu des plus jeunes étant rudimentaire. On fait circuler le panier de roses au-dessus de nos têtes, pour le bibhilo chanté en araméen, et ma mère lance un timide youyou. Le plateau du Séder est découvert sur les denrées symboliques : un os d'agneau, un œuf bouilli que l'aîné devra manger le lendemain, des herbes amères sous forme de céleri et enfin, ce que nous les enfants, attendions, le harosset. Ma mère a préparé le mélange de figues et de dattes hachées, de noix, de raisins secs, le tout écrasé dans du vin doux. Il symbolise le mortier des briques fabriquées par nos ancêtres lors de leur esclavage en Égypte. Ma mère, comme toujours, marmonne entre ses lèvres des prières pour nous préserver du mauvais œil, ce sournois à qui nous reprochions toutes les avanies et les misères du monde.

Je souhaite que ce moment merveilleux dure et dure. Mais tout a une fin, même le Séder. Après le souper, repus et fatigués, nous sommes prêts à nous coucher. Nous savourons le fait que durant huit jours, la fête de Pâque nous donnera d'autres plaisirs, parmi lesquels celui d'étrenner de nouveaux vêtements et de nouveaux souliers.

Pâque, renaissance du printemps, Pâque qui rénove les cœurs, fête sublime que je retrouve chaque année avec joie.

Fiby Bensoussan

Pessah à Fès

Que de bons souvenirs je garde de cette fête et des préparatifs qui la précédaient, de la merveilleuse insouciance de notre jeunesse et de notre enfance !

À Fès, tout de suite après Pourim, on commençait déjà les préparatifs de Pessah. On nettoyait à fond un coin de la maison et on y mettait de grandes tables qu'on recouvrait de draps blancs. On versait dessus, pour le trier, le grain qui allait servir, une fois moulu, à préparer les galettes de Pessah. On les faisait chez nous.

Le service de la cacheroute "cachérisait" le four communautaire. On préparait sa matzah, pain azyne, chez soi. Chaque maison avait son jour pour la cuisson au four. Nous attendions notre tour, mes frères et moi, avec impatience. Nous adorions nous plonger dans cette atmosphère de préparatifs traditionnels qui faisaient du Mellah une ruche bourdonnante et active.

Nous aidions tous ma mère pour le grand nettoyage, faisant en dernier le badigeonnage du sol à la chaux. Une fois sec, le carrelage devenait d'une blancheur éclatante. Ensuite, c'était le tour des achats des fêtes. Je vois encore ces gros paniers qui revenaient du marché, débordant de beaux fruits aux couleurs éclatantes et de légumes tout frais. Je vois encore les grosses fèves, les beaux citrons mûris au soleil, grands comme des oranges, les quatre ou cinq sortes de menthe fraîches cueillies qui dégageaient leur arôme sublime. Il faut dire qu'en avril, c'était déjà le printemps à Fès. J'ai le souvenir de tous les parfums des fleurs qui embaumaient l'air et surtout de celui de la fleur d'oranger.

Ma mère commençait par confectionner le harosset. Ensuite, elle mettait à mijoter les bons plats traditionnels de la fête. Nous mangions des légumes et des fruits toute l'année, mais ces jours-là, ils avaient un goût particulier. Quelle bonne odeur que celle qui se dégageait des marmites spécialement réservées pour la soupe au kasbour, aux feuilles de coriandre fraîches ! Venait enfin le tour des préparatifs du Séder; nous lavions les belles salades romaines, le céleri, préparions tout ce qu'il fallait pour garnir le plateau.

Nous célébrions la fête, entourés de nos parents, de nos amis et de tous nos proches et formions ainsi une grande famille. Nous n'avions pas beaucoup de moyens, notre union était notre grande richesse. Nous étions heureux. La chaleur humaine et la sincérité qui nous entouraient nous réchauffaient le cœur.

Les jours passaient vite. Pour clore la semaine, on célébrait la Mimouna. Maman avait travaillé pendant des journées avec l'aide de ses grandes filles. Je la revois encore, assise par terre sur un petit matelas carré, la grosse terrine devant elle, préparant la moufleta, travaillant sans s'arrêter une seule minute. Elle avait tout caché avant la fête dans un endroit écarté de la maison, spécialement préparé pour recevoir les produits hametz (fermentés). Le soir de la Mimouna demandait de longs préparatifs. La table avait un aspect spécial, comme le voulait la "Ada", la coutume. Il y avait le poisson cru traditionnel, le petit lait, le zabane, le délicieux fondant blanc comme neige. Il y avait des herbes, des confitures, toutes sortes de petits fours ainsi que des pâtisseries plus délicieuses les unes que les autres.

Les visiteurs commençaient à affluer criant "terbho!", que vous gagniez ! Les uns entraient, les autres sortaient, dans un va-et-vient incessant. Les enfants couraient partout. Les invités, c'était la famille, les voisins, les amis, même les gens de la rue. Il y avait une animation et une ambiance uniques.

C'est ainsi que j'ai vécu la Pâque de mon enfance. J'en garde un merveilleux souvenir.

Fortune Papagouras

Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Mimouna

C'est la Mimouna, le soir qui marque la fin de la Pâque juive. Sur la place, devant la porte du nouveau Mellah de Marrakech, les Fatmas se sont installées. Elles ont mis sur des nattes de jonc tressé, des jattes d'eau fraîche où flottent des mottes de beurre, des pots de petit lait à côté de menthes variées, des alvéoles de miel, des fleurs et des boutons de fleurs d'oranger. Elles vendent aussi des fèves vertes car elles savent que nous les piquons dans des bols de farine avec des pièces de vieilles monnaies pour que l'année commence dans la douceur et l'abondance. Le va-et-vient est incessant.

À l'intérieur du Mellah, femmes revêtues de caftans brodés de fils d'or et de soie, hommes coiffés du tarbouche rouge en forme de pot de fleurs renversé garni d'un gland de soie noire, animent joyeusement les rues. Ils vont de maison en maison souhaiter de retentissants Terbhou ou ts'dou, joie et prospérité et goûter la 'Ada traditionnelle, la moufleta, cette crêpe fine garnie de beurre et de miel et recevoir la bénédiction du maître de la maison.

Chez mon amie, au milieu d'une grande table dressée, sa maman a mis un poisson frais sur un lit d'herbe. De riches commerçants arabes associés de son père viennent, accompagnés de domestiques qui portent des plateaux garnis d'offrandes : beurre, miel, lait, pain frais et de magnifiques fleurs. La table croule sous les friandises. Un violoniste et un joueur de 'ud, luth marocain descendant du luth arabe, rythment une musique classique andalouse qui donne à la soirée un air de fête. On se croirait presque à un mariage. Je retourne chez moi. Je vais dormir après la bénédiction de mon père car demain la journée sera longue.

Tôt le matin, Maman nous réveille afin de l'aider à laver la maison et à ranger les ustensiles de Pâque. Après notre toilette, elle nous asperge les pieds d'eau fraîche, symbole de pureté. Riche de quelques piécettes, je me hâte d'aller rejoindre mon amie Esther. En route, un monsieur qui connaissait sûrement ma famille, on se connaissait tous au Mellah, me tend un bouquet de roses rouges, pose sa main sur ma tête et me bénit. Sur le moment, l'enfant n'a pas conscience de l'élégance gratuite de ce geste. Plus tard, en y repensant, je l'ai remercié avec ferveur.

Quand j'arrive chez Esther, sa maman nous remet un panier garni de galettes, de noix, d'oranges et de biscuits. Aujourd'hui, nous irons en pique-nique à la Ménara, immense jardin qui fait partie du plus beau parc de Marrakech, l'Agdal. Son immense bassin me fascinait, me faisait penser à la mer. Je ne la connaissais pas encore, moi qui allais plus tard habiter Mogador.

La matinée s'avance. Le soleil habille de lumière une Marrakech coiffée d'azur. Des familles envahissent les rues, traînant enfants, portant paniers et même tapis et coussins. Premier plaisir, nous payons de quelques piécettes notre place et montons en calèche en compagnie d'un couple et de leurs deux enfants. Les belles couleurs du printemps, le bruit des sabots sur la route, la mine épanouie de tous nous promettent une journée fabuleuse. Nous arrivons à l'Agdal. Sur la place stationnent calèches, autobus et même des automobiles. A l'entrée du parc, un garde coiffé d'un chiche, coiffé ronde en feutre rouge, et ceint d'un sabre, nous reçoit avec un large sourire de bienvenue. Nous nous engageons à pied dans les allées. De part et d'autre, des arbres centenaires font une

voûte de verdure. Des orangers, des citronniers, des oliviers dégagent une odeur suave. Quelques familles ont déjà étalé tapis, matelas et coussins. Le père allume fourneau à charbon - pour griller la viande plus tard - et réchaud à pétrole pour l'eau du thé. La mère a préparé sur un plateau de cuivre étincelant les verres à thé, les menthes variées ainsi que les gâteaux secs. Ils invitent les passants à déguster un verre de thé et à faire la conversation.

Enfermés dans ce vase clos qu'était le Mellah, les Juifs se défoulaient par le rire. L'humour judéo-marocain est malicieux. Il est pratiqué envers soi-même. Se moquer de soi a quelque chose de salutaire. Des injures bien senties, des quiproquos et des proverbes, font rire des générations de jeunes et de vieux. Des balançoires sont accrochées aux arbres et les enfants ravis se font pousser de plus en plus haut. Une bonne femme manchote qu'on appelait Mira Abou, accompagne comme d'habitude des enfants et chante d'une voix puissante des krobyas, ces airs typiques marocains, et de joyeuses ritournelles.

La journée s'étire en divertissements. Un gramophone, tourne-disques à manivelle, débite d'une voix nasillarde des airs de Lucienne Boyer, Rina Ketti et surtout Tino Rossi, très en vogue à cette époque. Plus loin, un orchestre de musiciens juifs et arabes joue des ksidas, interminables mélodies accompagnées de chansons hilares où il est question de la femme grosse et de la femme maigre, de la femme blanche et de la femme noire.

L'odeur des grillades attire grands et petits qui attaquent, l'appétit aiguisé par le grand air, le repas de midi. Il y a des cousins, des parents, des amis de nos familles. Nous sommes invitées à partager leur repas. Nous sommes timides mais nous savons qu'il serait malséant de refuser. On insiste pour nous garder mais nous avons des ailes aux pieds. Nous allons faire le tour du bassin.

Vers quatre heures, le soleil s'éteint d'un coup, le ciel se couvre de nuages menaçants, le tonnerre remue ciel et terre, les éclairs zèbrent le ciel. On réunit rapidement les enfants, on ramasse ses affaires et on court se réfugier dans une grande maison en face du bassin que le gardien ouvre à notre intention. Les ordres ont dû venir de très haut pour que notre journée se passe sans ennui. La pluie se déverse soudain à pleins seaux, furieuse. Les enfants sont enchantés de cet intermède qui donne plus de piquant à cette journée.

La pluie cesse au bout d'une heure et la nuit, qui tombe d'un coup en Afrique du Nord, nous oblige tous à rentrer. On se quitte en souhaitant comme tous les ans et à toutes les fêtes : l'an prochain à Jérusalem.

Nous parcourons en calèche, mon amie et moi, le chemin du retour et rentrons chez nous. Pour moi, le souvenir de cette journée est resté marqué d'une pierre blanche parmi mes souvenirs d'enfance.

Fiby Bensoussan

Le Mariage juif au Maroc

Les us et coutumes propres au mariage au Maroc et plus particulièrement à Fès, au début du siècle ont encore cours aujourd'hui dans certains milieux juifs traditionnels. Certaines familles perpétuent encore de nos jours, ses magnifiques traditions.

Au premier jour de Chavou'ot, nous lisons la Kétouba, acte, contrat de mariage entre D et son peuple et c'est de là qu'a été instauré le contrat de mariage, lu à la synagogue pendant la bénédiction nuptiale. La plus grande mitsva de la vie est le mariage, c'est d'elle que vont découler toutes les autres mitzvot : Brith Mila et Bar Mitzva.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, les parents avaient hâte de marier leurs enfants très jeunes, les filles entre 10 et 12 ans et les garçons entre 14 et 16 ans. Ils pensaient ainsi éviter à leurs jeunes garçons la connaissance d'une autre femme que leur épouse légitime. Le mariage se décidait entre parents sans que les futurs conjoints aient été même consultés. Les alliances se bâtissaient sur des noms et non sur l'amour, considéré comme un détail très secondaire. Les petites mariées ne comprenaient rien aux cérémonies dont elles étaient l'objet. Elles s'en amusaient plutôt. Quant aux futurs époux, qui n'étaient dans la plupart des cas que des gamins, ils étaient loin d'entrevoir la responsabilité qu'on leur faisait prendre. L'amour venait ou ne venait pas et le divorce était fréquent. Cependant, les mœurs ont évolué et l'éducation a changé les idées des grands et des petits, dans ce domaine comme dans bien d'autres.

Revenons aux cérémonies du mariage. Une fois les présentations et les formalités presque réglées, les festivités commençaient.

Le samedi qui précédait la noce, " Sebt Ezzai ", samedi du conseil et des échanges de vue, réunissait chez la mariée les deux familles appelées à s'unir pour qu'elles fissent plus ample connaissance. Le trousseau de la future épouse était alors exposé. Fort coûteux autrefois, il comprenait obligatoirement, outre les effets d'habillement, la grande robe (Kessoua el kbira) toute chamarrée d'or, les bijoux, les tapis, matelas et couvertures, sans oublier le petit matelas, de rigueur dans tout trousseau, destiné pour les époques d'impureté, prescription religieuse à laquelle toutes les jeunes femmes devaient se soumettre.

Le lundi, au cours d'un banquet offert par les parents de la mariée, le fiancé, amené en grande pompe, prenait place au milieu des rabbins et s'engageait devant eux à contracter mariage. C'était le jour du serment. Dans l'après-midi du même jour, une réception réservée aux femmes avait lieu chez le futur époux. Il était d'usage d'y amener une vache couverte de soieries, destinée à être abattue devant tout le monde dans le patio de la maison, au son des youyous sans fin. Il faut rappeler que les festivités se passaient dans le Mellah et toutes les femmes du quartier se faisaient un plaisir de venir aider aux préparatifs de la fête.

Le mardi, se déroulait chez la future mariée la fameuse cérémonie du Henné, au cours de laquelle des femmes appliquaient cette mixture sur les pieds et les mains de la fiancée. Cette cérémonie, de beaucoup la plus courue de la noce, réunissait toutes les dames amies des futurs conjoints, et se poursuivait jusqu'à la tombée de la nuit, au milieu de grandes réjouissances.

Le transport du trousseau chez le futur époux avait lieu dans la même nuit. Les jeunes amis du futur époux se chargeaient avec joie de cette mission, précédés de musiciens et de femmes qui lançaient des youyous frénétiques. Ils portaient eux-mêmes les paquets contenant les robes, châles, linge, coussins brodés, tandis que les objets lourds et volumineux étaient confiés à des porteurs professionnels. Tout ce monde arrivait dans l'allégresse chez le futur marié, réveillant sur son passage tous les habitants qui apparaissaient à leurs portes et fenêtres.

Puis, discrètement, on préparait la mariée pour aller au Mikvé, bain rituel, accompagnée de parentes proches, uniquement des femmes, bien sûr. La tradition voulait qu'elles se lavent aussi et chacune d'elles devait laver la mariée. Des gâteaux et des friandises étaient servis ainsi que des boissons et l'on ramenait la mariée chez elle.

Le lendemain, mercredi, était la journée de la cérémonie religieuse : celle de la bénédiction nuptiale. La mariée, parée de la grande robe de velours brodée d'or, prenait place sur un trône, Talamon, préparé à son intention. Sur sa tête, un foulard de soie aux longues franges retombant le long de ses joues était harmonieusement fixé aux cheveux par de nombreux bijoux. Sur son front, on posait un diadème, El Khmar, d'où partaient de fausses tresses émaillées de pierreries, fausses ou vraies. Lorsque la famille de la mariée ne possédait pas suffisamment de bijoux, il était coutume d'en emprunter chez les voisins, détail qui, en aucun cas, ne prêtait à la critique. La cérémonie religieuse terminée, la mariée était alors promenée dans la maison; chaque parente, amie ou voisine devait lui offrir une gorgée de lait, qu'elle buvait en croquant un peu de sucre. Le soir, c'était le grand dîner, le plus important de la noce, auquel étaient toujours conviés les rabbins et les principaux notables de la ville. Ce dîner se prolongeait fort tard dans la nuit, au son de la musique andalouse. Puis, les mariés se retiraient discrètement, gagnant la chambre qui leur était réservée.

De bonne heure, le jeudi matin, la famille est à nouveau réunie et attend impatientement le moment où la mère du marié pénètre dans la chambre nuptiale. Elle en sort, quelques instants après, tenant en main un fin linge blanc qui atteste que le mariage a été consommé. Ce linge est montré à toute la famille présente au milieu de youyous joyeux.

La journée du jeudi est réservée aux réjouissances. Elle est surtout la journée des cadeaux. Tous ceux qui ont assisté aux différentes cérémonies de la fête se font un devoir d'en apporter aux nouveaux époux. On les expose sur une grande table et il est de bon ton pour chacun de s'en approcher et de les admirer. Dans le patio, pendant ce temps, les musiciens continuent à jouer et le parfum du bois de santal et celui de l'eau de fleur d'oranger emplissent la maison.

Le samedi, la cérémonie religieuse à la synagogue termine la noce. C'est le " Sebt el Hbab ", le samedi des parents, ainsi appelé parce qu'il réunit uniquement les membres de la famille. Cette réunion plus intime a pour but de faire prendre à la mariée contact avec sa belle famille. Le déjeuner terminé, la jeune épouse doit offrir des gâteaux d'abord à ses beaux-parents en appelant son beau-père " Señor " et sa belle-mère " Señora ", titres qu'elle leur donnera désormais. C'est ensuite le tour des frères et sœurs aînés de son mari qui reçoivent respectivement les noms de " 'Azizi " (très cher) et " Lalla" (princesse). N'oublions pas de dire qu'un déjeuner commencé à midi se terminait à la tombée de la nuit et qu'un dîner se poursuivait jusqu'à l'aube. Pour distraire l'invité, on conviait des amis communs et les voisins les plus intimes. Entre les nombreux plats, on

buvait longuement à la santé des assistants, mahia, alcool de figues ou de dattes. Boire son verre jusqu'à la dernière goutte étant une marque d'estime à l'égard de celui qu'on veut honorer, gare à celui qui ne vidait pas son verre. Le refus de boire, sans raison, se voyait puni par quelque sanction amusante, notamment par le jet du contenu sur la tête du récalcitrant. Tous ces détails n'offusquaient personne et ne faisaient qu'ajouter à la gaieté des convives.

La vie dans les Mellahs, dans les périodes paisibles, était loin d'être désagréable. Les Juifs étaient relégués dans ces quartiers à cause du mépris qu'on leur portait et dans le but de les écarter des agglomérations arabes. Mais cela répondait à leur désir secret de vivre tranquillement dans un quartier qui fermait ses portes le soir, ce qui les préservait de tout contact fâcheux. Il peut sembler étrange, malgré les épidémies qui sévissaient fréquemment dans ces Mellahs, qu'une vie organisée ait pu y exister.

Les Juifs sépharades aspiraient à la perfection individuelle, à la paix intérieure, au bonheur. Leur morale était pleine de prudence et de sagesse pratique. Ils ont conservé leurs coutumes et leur pensée propre, farouchement fidèles à leur héritage et fiers de leur glorieux passé. Ces us et coutumes du mariage dans la ville de Fès au début du XXe siècle faisaient partie intégrante de leur vie courante et reflétaient des rites anciens dont beaucoup étaient d'origine espagnole. Les Juifs marocains les pratiquent de manière presque instinctive, portant à certains une sorte de culte.

Je termine par ces mots d'Abraham Heschel tirés de son livre "Les bâtisseurs du temps" : " Pour le juif pieux, la loi juive est une mélodie sacrée. Le divin chante dans les actes nobles ".

Rachel Hamon

Pèlerinage à Aït Bayod

C'est décidé, nous irons en pèlerinage sur la tombe de Rabbi Nessim Ben Nessim. Toute la semaine, les préparatifs sont allés bon train. On a empilé dans le camion literie et vaisselle. Nous allons durant huit jours prier sur la tombe du Saint, faire un long pique-nique et aussi provision d'air pur. La route à prendre n'est pas encore asphaltée et nous sommes secoués "d'importance". Cela ne dérange personne, surtout les enfants qui débitent avec enthousiasme leur répertoire de chansons scoutes. Ces vacances débutent dans la joie.

Nous arrivons enfin. Les chambres où nous allons loger ont le sol en terre battue. Nous le recouvrons de nattes et de vieux tapis et nous arrangeons des lits bas à la mode arabe. La chambre du Saint est déjà bondée. La fumée que dégage la flamme des cierges, les pleurs et les supplications des groupes éplorés créent une ambiance d'hystérie qui nous gagne malgré nous. La boîte aux lettres du Saint est ouverte et chacun y va de ses suppliques. La foi fait palpiter les cœurs et beaucoup sortiront de là calmes et sereins.

Après les prières, nous dévalons la montagne pour aller au bord de l'oued passer la journée à l'ombre des arbres. Les Arabes ont reçu l'ordre de leur cheikh de respecter et d'aider les pèlerins durant leur séjour. Aussi sont-ils venus avec leurs ânes que nous avons chargés de literie et de victuailles. Les bêtes déboulent sans perdre leur équilibre, alors que nous avons du mal à retenir le nôtre pour les suivre. Arrivés au bord du lac, les enfants pataugent dans l'eau de l'arc-en-ciel. Les hommes activent les feux de charbon pour les grillades et les brochettes. En attendant, c'est l'inévitable pose du thé. On a apporté des menthes variées pour le parfumer et même des boutons de fleurs d'oranger. Certains des hommes sont déjà légèrement éméchés à force de petits verres de mahia. Le temps est au plus beau. Au loin, des jeunes escaladent le flanc de la montagne qui a l'air d'un mur immense et abrupt. D'autres, la mine épanouie prennent leur première leçon d'équitation à dos d'âne et refusent même de manger, se défoulant en poussant des cris de Sioux. Après le déjeuner, repus et gavés, c'est la sieste pour tous.

Le grand air aidant, tout le monde se réveille frais et dispos. Les hommes se racontent des histoires hilarantes et chassent leurs soucis dans des éclats de rires bienfaisants. Les femmes font preuve de réserve. Tabous, éducation stricte, modestie, les empêchent de faire preuve de leur savoir ; elles se sont éloignées, installées sous les arbres et chantent des airs mélancoliques. La doyenne a retourné un plateau de cuivre et, du dos d'une cuiller, rythme un air andalou classique : lihabibi nrsan salem, à mon aimé, j'envoie un salut. Les voix s'élèvent pures et justes. Elles sont belles et modestes nos femmes, ainsi les aiment leurs maris. Mais le temps va vite et dans quelques années, elles vont s'émanciper, travailler et devenir de plus en plus indépendantes. Piyoutims et chants en vogue se succèdent, car dans presque toutes les familles il y a un paytan, un arrangeur de mots ou même un vrai poète, ainsi qu'en témoigne le livre de chiré yédidot.

Le disque rouge du soleil décline et il faut remonter, grimper la côte abrupte. À la prière de minha, les hommes ont pris un air inspiré; les yeux au ciel, ils conversent avec D. C'est la foi parfaite, l'amour brûlant pour le Créateur. La nuit tombe et un ciel de velours clouté d'or nappé le monde d'une douce lumière dorée. On se couche tôt pour se réveiller au chant des coqs du village. La journée va ressembler à celle

d'hier qui ressemblera à celle de demain. Je soupçonnais ces huit jours de prières et d'air pur organisées afin de faire sortir les Juifs des Mellahs et de les faire vivre quelques jours au grand air, car parents et grands-parents, pour la plupart artisans, exerçaient souvent leurs métiers chez eux.

Le retour nous ramène au train-train quotidien coupé par les mariages, naissances, fêtes religieuses ainsi que par d'autres journées de plein air que nous passons entourés de nos enfants – notre seule richesse en ce monde où rien ne dure – et de nos amis. Je garde un beau souvenir de ces promenades en famille.

Fiby Bensoussan

L'huile d'argan

Ma belle-sœur fut toujours courageuse et travailleuse. Mariée et mère d'une nombreuse famille, elle avait créé une petite industrie : elle produisait de l'huile d'argan pour Pessah, dont aucune maison à Mogador, aussi modeste fut-elle, ne pouvait se passer. Une salade de poivrons grillés et coupés en lamelles, arrosée d'huile d'argan, de jus de citron, saupoudrée de sel et additionnée d'un éclat d'ail frais devenait un vrai régal. D'autres familles faisaient même leur cuisine de cette huile un peu lourde, mais si parfumée. Donc, après la fête de Pourim, ma belle-sœur, souple et agile, montait à la terrasse, une immense terrasse d'où l'on voyait à l'ouest l'océan que le soleil faisait miroiter de myriades d'étincelles. Elle choisissait un jour pendant lequel le vent, qui soufflait fort d'habitude – Mogador étant sur le chemin des alizés - avait pris congé. Bien que l'air calme et doux fut plus propice à la rêverie qu'au travail, elle se mettait à l'œuvre. Elle entreprenait avec détermination de vider et de nettoyer la chambre où elle lavait d'habitude le linge de la famille. Elle était tellement méticuleuse qu'elle n'en confiait la tâche à personne.

Un ouvrier venait ensuite passer deux couches de chaux sur les murs, le plafond et le plancher. Du coup, cette chambre banale devenait un petit sanctuaire de lumière. Les jarres qui allaient servir à recueillir l'huile étaient lavées et on en chaulait l'extérieur. Pendant ce temps, son mari, diligent, achetait aux Arabes qui venaient du bled, des sacs de jute pleins de noix d'arganier et les entreposait dans un coin de la chambre, près des meules qui allaient servir à en écraser les amandes.

Les fatmas au fil des ans, venaient réclamer comme une faveur de travailler pour la fabrication de l'huile d'argan. Elles se soumettaient aux exigences de la maîtresse des lieux, qui leur faisait longuement laver au savon les mains et les bras jusqu'aux coudes, puis leur distribuait des carrés de toile blanche pour qu'elles recouvrent leur chevelure. Le travail commençait. À l'aide de gros cailloux ou de pilons, elles cassaient les noix et en extrayaient les amandes qu'elles empilaient dans des couffins d'osier neufs. Il fallait deux jours aux six ouvrières pour venir à bout des sacs de noix. Ma belle-sœur leur distribuait des verres de thé parfumé à la menthe et les encourageait d'un sourire ou d'un mot gentil. Suivait ensuite le travail des meules que les fatmas tournaient pour écraser les amandes tout en accompagnant le chuintement des meules de chansons dans lesquelles les mêmes mots revenaient comme un refrain.

La pâte huileuse recueillie, ma belle-sœur la mettait dans des linges d'étamine (hayati) qu'elle fixait autour de l'ouverture des jarres. Une huile pure de première pression qui parfumait toute la maison s'égoûtait bientôt à l'intérieur. Son mari venait ensuite remplir des bouteilles dûment lavées avec un goupillon, et les fermait avec un bouchon de liège. Le travail n'était interrompu que par les repas que l'on descendait prendre à la cuisine.

L'huile était distribuée à Mogador, et même jusqu'à Agadir. Dans la ville, d'autres familles fabriquaient, qui de la Matsa Chmoura, qui des gâteaux et même des saucisses cacher pour Pâque. Ces souvenirs me rappellent le plaisir avec lequel, quand nous étions enfants à Marrakech, nous nous rendions au four aider à la fabrication des

galettes pour avoir droit à la fin du travail qui durait parfois jusqu'à minuit, à une gâterie. Avec le reste de la pâte, on faisait une sorte poche qui gonflait à la cuisson comme un ballon et qu'on appelait bonefakh. On la remplissait ensuite de bonbons.

Que de souvenirs éveillent en moi l'époque de mon enfance dans Marrakech habillée de lumière et coiffée d'azur. Plus tard, à Mogador, mariée et mère de famille, j'appréciais, malgré l'alizé omniprésent, cette petite ville bleue et blanche où l'on avait l'impression de vivre au ralenti, et où l'on savourait chaque événement comme un cadeau du ciel.

Fiby Bensoussan

Le café de mes parents

Le grand spécialiste du café, chez nous, c'était Papa. Je crois qu'à sa manière, il était l'équivalent du "nez" pour les parfums ou du "palais" pour les vins.

C'était toute une aventure pour moi que de l'accompagner quand il allait chez un importateur dont le magasin, situé presque au bout du boulevard Saad Zaghloul, nous habitions alors à Alexandrie, offrait toutes les variétés de café qu'il était possible de vouloir. Contrairement au "Brazilian Coffee Store", au début du même boulevard, où on ne trouvait que du café brésilien et où on pouvait en boire une tasse au comptoir, ce magasin était rempli d'énormes sacs de grosse jute, pansus et ventrus, écrasés les uns contre les autres, appuyés lourdement sur le sol, comme se reposant après leur long voyage. Plusieurs, ouverts, le col roulé, offraient au regard leur contenu. On pouvait lire sur les sacs, en énormes lettres rouges ou vertes : Yémen, Arabie, Brésil, Colombie, Java, Kenya, noms exotiques qui me faisaient rêver. Ils renseignaient sur la provenance de ces perles coriaces ainsi que, pour le connaisseur du moins, sur le velouté ou le corsé du breuvage qu'on en pouvait tirer.

Le propriétaire grec du magasin s'affairait derrière le comptoir sur lequel s'alignaient des bocalux remplis de grains torréfiés ou de café moulu. Il accueillait les clients, les conseillait, veillait à ce qu'ils soient bien servis. A l'arrière, il y avait une grande pièce avec une sorte de four imposant où se faisait la torréfaction des grains. Il s'en échappait un parfum prenant qui embaumait tout le magasin et allait jusque dans la rue flatter le nez des passants.

Pour Papa, un bon café dépendait d'un dosage savant dont lui seul décidait. Il n'achetait jamais du café déjà torréfié ni moulu. Il arrivait au magasin et le rituel commençait. Il montrait un sac et disait à un des commis: "Separacalo" (S'il te plaît) donne-moi tant de grammes de celui-ci et puis, tant de grammes de celui-là. Il choisissait trois ou quatre variétés, surveillait la pesée pour s'assurer que la proportion était rigoureusement respectée, payait, remerciait, échangeait quelques mots avec le patron, et nous rentrions à la maison avec son achat. Il triait soigneusement les grains puis montait à notre buanderie, grande pièce située sur la terrasse ensoleillée qui s'étendait sur tout le dessus de l'immeuble.

Là, il allumait un réchaud dont il réglait soigneusement la flamme avant de le glisser sous un ingénieux appareil de support en zinc galvanisé. Il l'avait fait exécuter, en même temps qu'un tambour muni d'une manivelle, par un habile ferblantier égyptien. Il versait tous les grains à l'intérieur du tambour le refermait, puis le posait sur des pattes de soutien, au dessus de la flamme. Il actionnait alors la manivelle en un mouvement rotatif continu et à une vitesse constante. Le tambour se chauffait en tournant, les grains à l'intérieur glissaient puis retombaient avec un son joyeux. Alors que verts (crus), ils ne dégagent pas d'odeur, à la chaleur ils libèrent l'arôme caractéristique du café, qui s'en échappe, subtil tout d'abord, puis de plus en plus prononcé. Dès qu'il reconnaissait à l'odorat le point idéal de torréfaction, Papa retirait le tambour, en poussait le couvercle sur sa glissière à l'aide d'une longue pince et jugeait de la couleur des grains. Il décidait alors de donner encore quelques tours de manivelle ou d'éteindre le feu. Il vidait immédiatement le tambour, étalant les grains sur un grand plateau pour qu'ils refroidissent rapidement.

"Sens bien cette odeur" me disait-il en humant l'air comme s'il s'agissait du plus précieux parfum. Quelques tours de trop et le café aura un goût âcre de brûlé ; quelques tours de moins et il n'aura pas l'arôme recherché".

Mes parents avaient apporté de Turquie un moulin à café en beau cuivre jaune, composé de deux cylindres qui s'emboîtaient l'un sur l'autre. Celui du dessus avait un couvercle traversé par une tige à manivelle qui actionnait un appareil à broyer. Dans un grincement laborieux, les grains dont on remplissait le cylindre du haut tombaient en poudre dans celui du bas. C'était une opération fatigante, je le savais, car je la faisais quelquefois pour aider Maman, même si je ne buvais jamais de café. Mais on ne disposait pas encore de petits moulins électriques ménagers et jamais Papa n'aurait acheté de la mouture prête.

Le rituel continuait pour la préparation du café. Maman, ou Papa, versait dans une cafetière spéciale à long manche du café moulu, la remplissait aux trois-quarts d'eau froide et la posait sur un petit réchaud à alcool, en cuivre comme la cafetière et comme le moulin. Polis, brillants comme de l'or, ils mettaient des taches de soleil dans la cuisine. La flamme bleue, dansante, du réchaud caressait seul le fond du récipient. Sous le doux effet de la chaleur, une mousse mordorée se formait bientôt à la surface de l'eau. Elle demeurait vigilante et retirait la cafetière du feu juste au point d'ébullition, sous peine de voir tout déborder. Elle tapotait doucement la cafetière sur le marbre de la table et la remettait à deux reprises sur la flamme. Des tasses traditionnelles de café turc attendaient sur leurs soucoupes. Maman servait d'abord dans chaque tasse un peu de la mousse blonde qui montait à la surface au fur et à mesure qu'elle y ajoutait doucement le liquide odorant.

Mes parents s'installaient alors au salon, ou devant la table de l'entrée, ou même par beau temps, à la fraîcheur du balcon. Maman avait transformé celui-ci en un jardin suspendu où elle cultivait même des roses. Papa prenait son livre, Maman l'ouvrage qui accompagnait tous ses moments de détente. Je ne me souviens pas avoir jamais vu Maman les mains inactives, ni Papa au repos, sans un livre. Ils savouraient alors leur café en silence ou bavardaient tranquillement.

Qu'es-tu devenu petit moulin qui grinçais vaillamment malgré ton âge ? Es-tu relégué au fond d'un placard, oublié parmi d'autres objets qui ont fait leur temps, comme toi ? Il n'y a plus de place pour vous dans nos cuisines ; vous y avez été remplacés par des appareils électriques, tellement plus sophistiqués et efficaces. J'aurais aimé pourtant t'avoir aujourd'hui, témoin modeste d'une époque révolue, et sans doute, de temps en temps, tu aurais remplacé mon moulin électrique, pour le souvenir, pour la nostalgie.

Sarah Arditti Ascher

Soir d'été

La journée a été accablante de chaleur mais vers le soir il se lève une petite brise légère. Quelqu'un à la maison dit : Béni soit le Nom, les portes du paradis se sont entrouvertes.

Les femmes posent leur ouvrage pour laver le patio à grande eau que le parterre brûlant transforme en vapeur. On a placé sur des nattes des lits bas recouverts de draps blancs. On s'installe. C'est l'heure sacrée de la pause du thé qui réunit parents et voisins. Les hommes se sont rafraîchis et ont troqué leurs vêtements contre des faradjas, des tuniques blanches. Mon père, grand seigneur, s'active à la préparation du thé. Auparavant il débite en morceaux à l'aide d'un pilon, le cône de sucre et donne aux enfants la poudre qui s'est déposée autour. Ma mère apporte sur un plateau de cuivre étincelant, une coupe où des boutons de fleur d'oranger se mêlent à plusieurs sortes de menthes.

Un oncle arrive que je trouve fascinant. Fin diseur, spirituel, d'une mémoire prodigieuse, il raconte anecdotes et histoires drôles. Il prend tour à tour l'attitude compassée, l'air coléreux, gai ou fantasque du personnage qu'il anime. Les mains volent et accompagnent les paroles qui se bousculent, convaincantes. Pendant que Père distribue les verres de thé odorant, mon oncle nous encourage à raconter des souvenirs, des faits récents ou même, comme lui, des anecdotes. Chacun y va de son récit dans une ambiance de détente et de délassement. J'ai six ans, l'esprit alerte, j'écoute et j'enregistre.

Un visiteur inattendu arrive, tout le monde se lève en signe de respect. C'est mon autre oncle, Grand Rabbin, enseignant, avocat à ses heures, recherché pour prononcer des oraisons funèbres. Grands et petits, nous lui embrassons la main qu'il pose ensuite sur nos têtes pour nous bénir. Sa forte personnalité séduit tous ceux qui l'approchent. Imposant, bien que de taille moyenne, il émane de lui un charme rayonnant. Nous écoutons avec respect et attention ses paroles émaillées d'humour. Ses grands yeux semblent regarder au loin comme si son esprit est occupé ailleurs mais, ramenant son regard vers nous, il répond à nos questions avec justesse. Nous attendons. Son expérience est vaste. Empreints de sagesse, chacun de ses récits nous donne à réfléchir. Ce soir, il raconte. Un couple élégant, aisé, marié depuis dix ans, n'avait pas d'enfant. Chaque année, mari et femme venaient le voir, voulant divorcer. Chaque fois, il leur conseillait la patience, arrivait à les convaincre d'attendre. Un jour, la femme vient enfin lui annoncer leur bonheur. Elle attendait le bébé tant désiré. Hazak oubaroukh ! Force et bénédiction à toi, notre Rabbin éclairé et sage !

La nuit tombe d'un coup après un court crépuscule. Il est temps d'allumer. C'est l'heure du souper. On doit se lever. Mère, douce et affectueuse, surtout envers ce frère unique et prestigieux, dit : "Ce moment qu'on vient de vivre, c'est déjà du passé. Le retrouvera-t-on encore aussi serein et chargé d'autant d'amour et d'émotion ? "

J'ai grandi dans cette atmosphère familiale paisible qui m'a laissé tant d'heureux souvenirs. Aujourd'hui grand-mère, j'apprécie ces moments de mon enfance que je garde avec tendresse et reconnaissance dans mon cœur.

Fiby Bensoussan

L'Aïeule

Au temps de mon aïeule, les Juifs vivaient repliés sur eux-mêmes, jamais assurés de leur sécurité. Hommes et femmes exceptionnels, ils avaient l'esprit large et tolérant, une foi que rien n'ébranlait, un courage à toute épreuve. Malgré le climat d'ignorance et de superstition qui prévalait à l'époque, ils choisissaient de ne pas se plaindre. Le visage paisible, ils accomplissaient leur devoir et attendaient la mort sans appréhension.

Telle était mon aïeule que j'ai connue à travers les récits qu'en faisaient ma mère et mes tantes qui, avant que l'oubli n'efface leurs souvenirs, évoquaient affectueusement la vie de dévouement de leur grand-mère. Comme bien des femmes de sa génération, l'aïeule Mira semblait venue au monde pour le devoir et le sacrifice. Toute jeune, elle avait éprouvé le besoin de venir en aide à ses semblables. Mariée, elle avait mis au monde sept enfants et, tout en les élevant, elle trouvait le temps d'assister les accouchées de la famille ou celles des familles voisines. Elle savait reconforter les malades, écoutait les doléances des femmes chargées d'enfants et souvent démunies, parlait de paix dans les foyers instables. Elle avait une forte personnalité et maniait l'autorité avec discernement. Sa seule présence imposait le respect.

Son époux mourut après une courte maladie. Ses enfants déjà mariés, elle se retrouva seule. Elle retroussa ses manches et pratiqua le bénévolat à un haut niveau. Elle avait aménagé, dans un placard, tout un nécessaire de premiers soins : des flacons de gouttes pour les yeux, - la sécheresse de l'air, la chaleur et le manque d'hygiène irritaient les yeux - des pansements faits d'une toile fine appelée hayati, des tisanes contre les coliques et les indigestions, des graines de lin pour les cataplasmes, de la barbe de maïs pour calmer les troubles de la vessie, bref, tout un arsenal de remèdes naturels dont on se transmettait la liste de mère en fille. Mais ses remèdes les plus efficaces étaient une grande compassion et une patience infinie pour les malades, grands et petits. Sa réputation dépassait l'enceinte du Mellah. Parfois arrivaient de la médina des voisins arabes. Elle les soignait sans jamais accepter argent ou cadeaux.

La dévotion de l'aïeule était telle qu'elle unissait dans un même élan son amour de D et celui des êtres humains. Elle disait qu'on ne pouvait aimer et respecter D sans aimer et respecter toutes ses créatures, quelles qu'elles fussent. Tôt levée le matin, elle commençait sa journée en priant avec des mots à elle. J'ai appris cette prière de ma mère qui l'avait apprise de mon aïeule, dans la seule langue qu'elle connaissait à l'époque, l'arabe. Les mains derrière le dos elle priait, se balançant d'avant en arrière d'un mouvement cadencé. Elle suppliait D et lui disait qu'Il était l'Éternel, l'Unique, le Roi du monde, Celui de qui on attend pitié et miséricorde. Quand on demandait à l'aïeule de se reposer, elle répondait qu'elle ne pouvait se présenter à son Créateur les mains vides alors qu'Il lui avait fait don d'un esprit sain dans un corps sain. Elle a gardé jusqu'à sa mort, une grande sérénité venue du sentiment du devoir accompli dans la paix du cœur.

Que je les trouve admirables, ces femmes vertueuses, si sages et dévouées!

Ma sœur Heftsy

Le 22 novembre 1942 est resté gravé à jamais dans ma mémoire car il a marqué un tournant douloureux dans ma vie et celle de mes frères et sœurs. Nous avons perdu notre mère ce jour-là. Elle était âgée de 42 ans. Pour comble de malheur, nous perdions notre père deux mois plus tard. Une épidémie de typhus s'était déclarée à Fès et dans d'autres villes du Maroc, fauchant petits et grands. Les antibiotiques, dont la pénicilline, ne devaient faire leur apparition chez nous qu'une année plus tard. Nous étions huit enfants, dont le plus jeune n'avait que quatre ans, subitement devenus orphelins.

Ma sœur aînée, Heftsiba Elkeslassy, était déjà mariée et mère de trois enfants. Elle a décidé sans hésiter de s'occuper de nous. Dans son esprit, il n'y avait pas d'autre solution. Voilà qu'elle se retrouvait, à 26 ans, avec la charge de dix enfants ! Mes frères et mes neveux étaient bien heureux d'être réunis et, petit à petit, une nouvelle vie familiale s'organisait, comme il se devait. Malgré notre chagrin, l'absence de nos parents devenait moins pénible à supporter. Je n'ai aucun doute quant aux difficultés que ces responsabilités présentaient pour ma sœur, même si elle n'en montrait rien.

Elle avait beaucoup de patience et le don du dialogue. Après une de nos incartades, elle faisait semblant d'être en colère, mais elle ne réussissait pas vraiment à nous en convaincre. Cela nous la rendait encore plus attachante. Nous étions plus de garçons que de filles. Parfois, quand elle s'absentait de la maison, une petite bagarre éclatait, mais ce n'était jamais bien méchant. Quant à mon beau-frère Shaul, il nous prodiguait l'affection et le respect d'un père, sans faire de différence entre nous et ses propres enfants.

Je dois, malgré la modestie de ma sœur, mentionner sa grande beauté de brune aux yeux verts. J'estime qu'elle était parmi les plus belles femmes de Fès et certainement une des plus élégantes. Elle avait de plus une démarche noble. Quand elle passait dans la rue, personne ne restait indifférent.

Il y a eu au cours des ans de nombreuses célébrations : bar-mitsvas, fiançailles, mariages, naissances. C'est ma sœur Heftsy qui se chargeait de tout organiser. Elle était sollicitée de partout. Malgré ses énormes responsabilités familiales, elle trouvait le temps de faire partie d'innombrables sociétés de bienfaisance et de comités touchant les affaires de la communauté. Je peux dire qu'à l'époque, les organisations juives n'avaient rien à envier à celles d'aujourd'hui.

Les années passaient. Mes deux sœurs et moi-même étions mariées. Sa charge devenue moins lourde, elle décida d'immigrer en Israël, ce qu'elle fit comme bien d'autres, en 1954. Son mari devait la rejoindre après avoir liquidé ses affaires. Il avait acheté une maison en Israël. Il avait fait confiance à des gens qui venaient au Maroc vendre des résidences toutes prêtes à être habitées, auxquelles il ne manquait que l'essuie-pieds. Arrivés là-bas, quelle déception ! Il n'y avait ni eau, ni électricité et il manquait même les vitres aux fenêtres. Bien sûr, beaucoup, déçus, voulaient s'en retourner. Mais ma sœur réussissait à les faire patienter. Elle disait qu'il fallait souffrir pour mériter d'habiter en Israël.

Les débuts de son installation furent très difficiles car son mari ne put la rejoindre que deux années plus tard. Elle s'est donc retrouvée avec, en plus de la charge de ses enfants et de mes frères, celle de ses beaux-parents.

Au mochav, ma sœur était organisatrice, porte-parole, activiste. Avec les autres familles installées à proximité, le mochav Yad Rambam fut fondé. Quelques années plus tard, rendant visite à ma sœur j'ai été émerveillée. Une magnifique rangée de douze palmiers géants bordait sa maison. Tout était verdoyant et fleuri. Chacun possédait un grand terrain et l'exploitait comme il voulait, gagnant sa vie grâce à la culture ou l'élevage.

Dès le début, elle fit construire un mikvé. C'est elle qui tenait à y accompagner les femmes. Puis ce fut le tour d'un four à pain. Ensuite, elle et Shaul ont mis sur pied le projet de construction d'une synagogue. Tout se passa comme il fallait, et c'est même mon tout jeune frère Méïr qui écrivit à la main les prières, sur le parchemin d'un superbe Séfer Torah. Elle m'a longtemps parlé de ce séfer, que mon frère a mis sept ans à écrire, comme s'il s'agissait d'une pièce de musée. Méïr est aujourd'hui rabbin en Israël et il écrit des téfillim (phylactères) de temps en temps. C'est un vénérable grand-père.

Devenue plus âgée, ma sœur continuait à faire du bénévolat comme elle l'avait fait au Maroc. Elle visitait les malades, réconfortait les familles endeuillées et, comme notre grand-mère qui s'occupait de la hevra kadisha à Fès, Heftsy devint la responsable de cette tâche au mochav. Elle commençait à être connue à travers le pays, recevait chez elle députés et ministres. Feuilletant un jour son livre d'or, j'ai été surprise de découvrir le nombre de personnalités qui étaient venues dans sa belle demeure du mochav.

Un jour, elle devait aller à Haïfa. En se dirigeant vers l'autobus, elle voit une jeune femme qui pleurait à chaudes larmes. On venait de lui voler son argent. Ma sœur ouvre son propre sac et lui remet une somme. Quelques jours plus tard, elle reçoit l'argent accompagné d'une lettre de remerciements de la jeune femme. C'était une arabe palestinienne qui avait raconté à tout son voisinage comment une Juive avait eu pitié d'elle. J'ai encore la lettre de cette jeune femme, écrite dans un hébreu impeccable.

En 1976, au cours d'une cérémonie officielle, Hefsty reçut le prix de Mère de l'année. Il lui fut remis à côté de la tombe de Rachel par Golda Meïr. Cette même année fut cependant une année doublement mémorable pour elle car, lors de son premier voyage hors d'Israël le 27 juin 1976, elle s'est retrouvée à bord de l'avion d'Air France qui fut détourné à Entebbe, en Ouganda, par des terroristes armés. Elle a raconté les terribles jours qui suivirent, ses longues discussions avec ses compagnons d'infortune, ses confrontations avec les terroristes, ainsi que le choc du sauvetage extraordinaire des otages par un bataillon d'élite de l'armée israélienne dans un ouvrage intitulé : Sauvée de l'enfer. Elle s'y est consacrée dès son retour d'Entebbe.

Quelques jours après, je me trouvais chez elle en Israël, à la réception qu'elle donnait pour ses compagnons d'infortune. La maison et le jardin étaient pleins de monde. Il y avait de nombreuses personnalités politiques, des journalistes, des amis, des membres de la famille. Je me tenais à côté de Shlomo Goren - l'aumônier de l'armée - et de son épouse. Je me suis dit que peu de femmes avaient eu une vie aussi remplie que celle de ma sœur Heftsy.

Elle est décédée en septembre 1998, alors que je revenais d'un séjour en Israël. Rien ne m'avait laissé prévoir que je la voyais pour la dernière fois. Elle a eu des

obsèques dignes d'un chef d'état. Elle avait demandé que l'on inscrive sur sa pierre tombale les noms de nos parents et de nos grands-parents. Elle a demandé aussi que l'on pose sur sa tombe, pendant la cérémonie, son beau caftan vert, rappel de son pays natal. Il n'y avait pas une seule personne dans la foule, paraît-il, qui ne rendît un témoignage de ce que ma sœur avait accompli autour d'elle, durant sa vie.

Elle me manque tellement. Je suis si triste depuis son départ, j'ai l'impression d'être devenue orpheline une seconde fois. Pour moi, ma sœur était le rempart qui nous avait toujours protégés du mal. Elle a été pour nous un si bel exemple. Tout ce qu'elle accomplissait, elle le faisait avec humilité, voire dans l'anonymat le plus total. Elle reste dans ma mémoire telle que l'ai connue, alliant une intelligence vive à une immense générosité. J'ai la chance d'avoir conservé une merveilleuse correspondance accumulée durant plus de vingt années. Chacune des ses lettres finissait par une citation biblique, par une prière ou par un sage conseil. Elle m'a tant appris ! A tous points de vue, ma sœur Heftsy était unique. Elle a suivi un parcours qu'il est donné à bien peu de connaître.

On dit, quand on perd un être cher, que sa présence physique disparaît mais que son souvenir demeure. Pour nous qui l'avons connue et aimée, ce souvenir nous accompagnera durant toute notre vie et nous aidera à surmonter l'immense chagrin de sa perte. Quant à moi, je ne vais jamais, je ne pourrai jamais l'oublier. Que sa néchama, son âme, soit à la place qu'elle mérite, dans le domaine des Justes.

Messody Cohen

La Bérakha est sur notre maison

Du plus loin que je me souvienne ma grand-mère vivait chez nous. Elle avait atteint un âge très avancé, elle devait avoir plus de cent ans. Elle n'était plus capable de marcher, était devenue aveugle, mais avait gardé toute sa mémoire et sa clarté d'esprit. Nous l'aimions beaucoup. Pour éviter qu'elle ne tombe, on avait placé son matelas par terre, auprès du lit de mon frère Aaron. Quand il se couchait elle lui disait : "Dors mon fils, sois béni". Si elle avait besoin d'aide pendant la nuit, elle le réveillait, il lui donnait de l'eau ou il allait chercher Maman.

C'était une conteuse extraordinaire. Elle nous narrait des histoires par épisodes. Elle arrêta à un moment palpitant et nous laissait impatients de connaître la suite qu'elle continuait le lendemain. C'est tout ce qu'elle pouvait encore faire après une vie de dévouement pour les siens. Elle passait la journée assise sur son matelas. Maman lui donnait à manger, veillait à tous ses besoins.

Un grand balcon longeait toutes les pièces au-dessus du rez-de-chaussée. Les chaudes soirées d'été, nous ouvrons toutes grandes les portes vitrées du salon, nous prenions des matelas et nous dormions à l'air frais. Une nuit, mon frère a ouvert les yeux et a vu ma grand-mère se détacher dans la nuit claire, debout, agrippée à la balustrade du balcon. Il a eu une exclamation de surprise qui nous a tous réveillés. Nous l'avons entourée et Maman lui a demandé : "Comment t'es-tu levée toute seule ? Comment es-tu arrivée ici, toi qui n'as pas marché depuis des années ? "

Elle a répondu : "Laisse-moi, ma fille, les portes du ciel étaient ouvertes".

"Ima, maman, est-ce que tu as prié pour nous ?"

"Oui, pour qu'Il vous garde toujours sous Sa protection."

Maman a dit "la Bérakha - la bénédiction du Seigneur - est sur notre maison."

Nous avons aidé ma grand-mère à se remettre au lit. Elle n'a jamais plus marché.

Nous avons été très impressionnés par cet incident qui est devenu un de nos plus chers souvenirs. J'espère que les portes du ciel se sont ouvertes quand son heure est venue de nous quitter.

Fortune Papagouras

Ma grand-mère Messody

La vie de ma grand-mère illustre bien la place importante que les femmes de cœur avaient dans la société de son temps et le rôle primordial qu'elles y tenaient. J'ai voulu, ici, lui rendre un affectueux hommage, ainsi qu'à toutes celles, ma sœur Heftsy en a fait partie, à qui la société juive sépharade du Maroc qui a été celle de mes jeunes années, doit tant.

Ma grand-mère Messody Gozlan habitait Fès, où elle est née. Je suis la première petite-fille, parmi mes nombreuses cousines, à porter son prénom. Je suis la cinquième de ma famille, après trois sœurs et un frère. Je me souviens de la place qu'elle tenait dans la famille, de son affection, de son sens du devoir. Je me la rappelle dans ses moindres gestes, la revois exprimer l'approbation ou le mécontentement d'un seul regard. Je pense à sa propreté méticuleuse qui faisait que tout luisait autour d'elle. Je veux espérer que nous avons tous, petits et grands, hérité de son savoir-faire.

Elle faisait partie de la Hébra Kadisha et s'occupait de la toilette mortuaire des personnes décédées. Il n'y avait pas à l'époque de salons funéraires. Tout se faisait au domicile du défunt. Il n'y avait pas de téléphone non plus, pourtant tous les bénévoles étaient présents au jour et à l'heure nécessaire. Les réunions se tenaient chez elle qui assignait sa tâche à chacun. Sa maison était une sorte d'agence de service social, car il n'y avait pour les démunis ni aide organisée, ni C.L.S.C ni assurance chômage ! Parfois, les bénévoles se cotisaient entre eux mais les moyens n'étaient pas toujours suffisants. Souvent, mon père apportait sa contribution ; mes oncles le faisaient aussi. Il fallait voir à tout car les situations urgentes ne manquaient pas. Tantôt c'était un veuf pour qui il fallait chercher une compagne. Il fallait nettoyer sa maison, trouver des habits propres pour lui et pour elle, préparer la cérémonie du mariage. Ou bien c'était un malade à visiter ; ou un couple en instance de divorce qu'il fallait conseiller ; ou encore un chalom qu'on allait faire, c'est-à-dire une tentative de régler un conflit, de résoudre un problème dans un foyer.

Ma grand-mère s'occupait de ces affaires à toute heure du jour ou de la nuit. Je la vois encore rentrant chez elle après une "mission impossible". Elle habitait un troisième étage. Nous étions deux ou trois petits-enfants à lui tenir la main, non seulement pour l'aider à monter les hautes marches de l'escalier, mais parce que nous aimions être à ses côtés. Il nous arrivait parfois, mes cousines et moi, de passer chez elle en sortant de l'école pour boire son thé parfumé. Elle nous le servait accompagné de son délicieux pain coupé en petits bâtonnets et de friandises qu'elle nous réservait toujours. Il fallait qu'on se lave les mains et que l'on mange proprement.

Je me rappelle les fêtes, les grands mariages de mes tantes. Toute la famille aidait à la préparation des nombreuses pâtisseries et friandises. La spécialité pour les mariages, c'était le massapane et le palébé. Pour les fêtes de Hanoukah, c'était le beignet et la moufleta. Les premiers étaient mes préférés. Tout était d'une saveur exquise et d'une présentation si soignée ! Ma grand-mère avait l'œil à tout. Les préparatifs prenaient des jours et on essayait de s'assurer que les enfants ne toucheraient à rien avant la réception. Mais mes cousins et moi trouvions toujours les bonnes cachettes. Ah les bons gâteaux !

Quelle joie que de nous retrouver tous chez notre grand-mère ! C'était notre paradis sur terre. Elle était toujours profondément heureuse de nous recevoir. Ses

soirées étaient plus fastueuses les unes que les autres. Sa maison était le lieu où se côtoyaient les humbles et les puissants et cette alchimie était sa joie. Combien ses mitsvot (actions pieuses) étaient nombreuses, quotidiennes, toutes réalisées dans une grande humilité et avec une discrétion absolue.

Je ne peux passer sous silence la belle maison que nous avait laissée notre grand-père, à Fès, avec ses fontaines d'où une eau limpide coulait jour et nuit. Nous avions un mikvé (bain rituel) où plusieurs venaient faire des immersions à l'occasion du chabbat. Un jour, ma grande sœur a entendu le rabbin de la ville dire à sa sortie de chez nous : "Aujourd'hui j'ai pris le bain dans un bassin de cristal", tellement le marbre et les cuivres des fontaines, resplendissaient. Une autre fois, j'ai entendu mon père raconter comment grand-père faisait fondre de l'or et en appliquait une couche sur les sculptures des murs et sur les fontaines. Malheureusement, ceux qui ont visité cette maison il y a quelques années m'ont dit que tout cela n'est plus.

Chaque vendredi, ma grand-mère venait chez mon père pour qu'il lui explique le sens de la paracha (lecture hebdomadaire de la Torah) de la semaine. Puis, chaque samedi, c'est elle qui l'expliquait à ses amies. Elle avait une mémoire prodigieuse. Dommage, je n'en ai pas hérité ! Mon père lisait le passage à haute voix et elle le répétait sans une faute après lui. Elle était très pieuse. Elle nous disait que ce monde n'est qu'un passage. Elle récitait toutes ses prières par cœur trois fois par jour, sans jamais y manquer. Elle allait à la synagogue tous les chabbats et les jours de fête. La 'azara, la salle des femmes, devait être toujours propre. Ce sont elles qui en faisaient l'entretien.

Ma grand-mère était une très belle femme aux yeux bleu clair. Je me souviens d'elle vêtue d'une jupe large et d'une veste brodée de fil d'or et portant la coiffure traditionnelle des grands-mères de l'époque. Au musée de Jérusalem sont exposés, don de mes oncles, son costume de fête avec la large ceinture brodée d'or, ainsi que sa grande coiffure, le choileff. Au musée de la Diaspora à Tel Aviv, j'ai vu un film sur la ville de Fès, et là aussi, elle apparaît dans sa belle maison.

Elle n'a jamais été malade de sa vie. Elle est morte paisiblement, sans souffrir, lucide jusqu'au dernier moment. Le jour de son décès, tous les commerces du Mellah de Fès ont fermé l'après-midi pour permettre à ceux qui la connaissaient de l'accompagner à sa dernière demeure.

Les années ont passé. Aujourd'hui grand-mère à mon tour, c'est toujours avec une grande joie que j'accueille mes enfants et mes petits-enfants. Bientôt je serai, si Dieu veut, arrière grand-mère. J'essaie de ressembler à cette grande dame de qui j'ai tout appris et qui a beaucoup marqué mon enfance.

J'espère que ces quelques souvenirs que je livre communiquent la saveur d'une époque et surtout la générosité d'une femme de cœur qui, tout en élevant une nombreuse famille, a beaucoup aidé sa communauté. Je ne l'oublierai pas.

Dieu ait son âme et que de là-haut elle veille sur nous et nous protège,
Amen.

Messody Cohen

Le secret du coffre-fort

Nous habitons dans un immeuble de trois étages un bel et grand appartement de coin très ensoleillé qui avait deux grands balcons. Maman en avait fait des jardins suspendus où elle cultivait toutes sortes de bulbes ainsi que de magnifiques roses. La floraison, échelonnée d'après les saisons, faisait de ces balcons un enchantement parfumé.

Au premier étage de l'immeuble, dans un appartement identique au nôtre, habitait une vieille dame, veuve d'un médecin. Nous l'avions un petit peu adoptée. Nous l'aidions en lui rendant de menus services et en lui tenant compagnie. Maman lui faisait bouillir son lait et le lui apportait tout chaud chaque matin. Papa lui rendait visite en rentrant du travail, et moi j'allais bavarder avec elle quand je rentrais de l'école ou je lui faisais quelques courses. Elle avait gardé la ligne de téléphone que son défunt mari avait installée pour l'exercice de sa profession. Elle vivait seule, c'était son lien principal de communication avec l'extérieur. Obtenir une ligne à Alexandrie ou au Caire était très difficile, voire impossible – je crois qu'il en est encore de même aujourd'hui. Quand on l'avait, on la gardait.

Bien à son insu, elle faisait beaucoup parler d'elle. Pas vraiment d'elle, mais d'une des pièces de son "mobilier" qui, de l'avis de tous ceux qui l'avaient vue, devait cacher une fortune. Madame V faisait montre d'une circonspection qui ne faisait que confirmer cette conjecture et qu'attiser la curiosité du voisinage. Elle fermait sa porte à double tour, la barricadait avec des chaînes solides et des barres épaisses et ne l'ouvrait que si on lui montrait patte blanche.

Pendant la guerre, au début des années quarante, nous vivions sous la menace des bombardements. Nous devons être prêts, surtout les nuits de pleine lune, à nous lever et à nous réfugier dans les abris au premier hurlement des sirènes. Nous nous arrêtons en passant devant la porte de notre vieille voisine, pensant qu'elle serait plus en sécurité dans l'abri. Nous ne réussissons pas à la convaincre de nous accompagner. gée de plus de quatre-vingts ans, elle n'aurait jamais pu marcher assez vite car nous devons presque courir. J'avais donc décidé de rester avec elle, malgré la réticence de mes parents pour qui l'inquiétude à mon sujet s'ajoutait à celle des bombardements.

De l'avis des voisins, elle avait peur, quand l'immeuble restait vide, que son appartement ne fût cambriolé. Nous répondions qu'il était encore plus à craindre qu'elle ne soit agressée pendant notre absence à tous. Rien n'y faisait. Ils baissaient la voix et disaient : " Le trésor, vous savez !" en nous regardant d'un air entendu et en me voyant rentrer chez elle avec une pointe de jalousie.

Sa porte ouvrait pour moi un monde serein, silencieux, éclairé d'une lumière doucement tamisée par de légers rideaux. Quand j'entrais, je laissais à ma droite une pièce vide de meubles où plusieurs rangées de tapis persans, peut-être turcs, enroulés bien serrés, s'appuyaient lourdement les uns sur les autres. Elles couvraient une grande partie du plancher : Elles empestaient la naphthaline dont les effluves s'échappaient dans l'entrée les jours de grande chaleur par la porte à peine entrouverte. Une ou deux fois l'an, en présence de la vieille dame qui dirigeait les opérations, le neveu du docteur, son seul héritier direct, et la femme de celui-ci, prenaient soin de dérouler chaque tapis, d'y remettre de nouvelles boules de naphthaline et de rebâtir le précieux édifice. C'était une lourde tâche qu'il n'était pas question de confier à des étrangers pour ne pas éveiller des

convoitises. J'étais entrée dans cette pièce à la suite de mon père - il avait toute sa confiance - un jour qu'elle le consultait sur la valeur d'un magnifique tapis.

Je la suivais dans la deuxième pièce où, lourdement calé sur le plancher, trônait un énorme coffre-fort. Elle seule en connaissait le "sésame ouvre-toi". Sa forme massive attirait le regard et rendait la petite vieille encore plus menue. Que pouvait-il bien cacher ? "Des lingots d'or", disait l'un ; "des bijoux", disait l'autre ; "des liasses de billets et de titres", disait une troisième. Je ne me posais pas la question, la réponse m'importait peu. Deux chaises placées de part et d'autre de ce monstre imposant, un canapé confortable, une radio sur une table, un fauteuil, complétaient l'ameublement. Les autres chambres de l'appartement restaient fermées, secrètes.

Seule la grande pièce salon salle à manger ouvrait ses portes à l'occasion. Meubles de salon et meubles traditionnels en acajou massif s'y disputaient le moindre espace. De grands portraits jaunis aux murs, des photos sur les meubles, témoignaient d'un passé lointain. Les visages figés étaient tous de la famille de son mari défunt. Seul son visage, auréolé d'un magnifique diadème, tous deux ternis par le temps, restait jeune dans une photo qui la montrait aux côtés de son vieil époux. Quand elle entra dans la pièce, les regards distants ignoraient cette femme qui portait encore les traces de sa beauté passée. On disait, qu'adolescente venue d'un village de Grèce, elle travaillait chez le docteur quand, devenu veuf, il l'avait épousée. Était-ce un mensonge dicté par la jalousie ? Je le croyais. Quoiqu'il en soit, elle parlait de son époux avec une affection respectueuse et je le parais du costume du Prince charmant car elle me racontait de belles histoires !

Jugez-en : Alors qu'il rentrait, une nuit, après une visite à un malade, un bandit de grand chemin avait surgi soudain devant la calèche du médecin. Effrayé, le cheval s'était cabré. Atteint par un sabot à la poitrine, le malfaiteur s'était écroulé, presque sous les roues. N'écoutant que son devoir, le docteur était descendu de son siège et avait soigné le malheureux. Reconnaisant, celui-ci avait donné le mot à ceux de sa bande. À compter de ce jour, le médecin put circuler à toute heure, par les routes les plus noires.

Quant aux buffets, au contraire de la vitrine qui montrait avec fierté sa belle porcelaine, ils cachaient jalousement leur contenu. Une seule fois, peut-être sous l'effet de choc après un raid aérien, elle avait ouvert un tiroir devant moi. Il était plein à craquer de boîtes d'allumettes, trésor sans doute à l'image du contenu des autres tiroirs.

Le salon avait un grand balcon sur toute sa largeur. Elle y mettait une bassine qu'elle remplissait d'eau carafe après carafe. Quand je me préparais à la quitter après ma visite, elle me priait de transvaser dans des brocs l'eau qui avait chauffé au soleil. Je les lui laissais à la porte de son bain. Elle craignait de chauffer de l'eau sur un réchaud et de la transporter et comme elle n'avait pas l'eau chaude courante... Pourtant elle était toujours impeccable et, coquette, délicatement fardée et parfumée.

Elle faisait une petite cuisine toute simple - elle envoyait le portier lui acheter fruits et légumes - elle recevait des petits plats de chez son neveu, Maman lui donnait à "goûter" de ce qu'elle préparait pour nous et ses jours passaient, sereins.

Elle ne jetait rien. Grande fumeuse, elle affectionnait d'élégantes cigarettes turques à la bague dorée dont elle conservait les mégots. Elle en remplissait des petits sacs de papier brun. Un grand nombre d'enfants en ramassaient dans les rues, pour les vendre au poids à une fabrique de cigarettes où ils étaient "recyclés". Un petit ramasseur de mégots, toujours le même, venait les chercher. Les lui vendait-elle ?

Elle m'avait proposé un jour des aiguilles à coudre en acier de marque anglaise, devenues introuvables sur le marché de l'époque, dont un autre de ses tiroirs devait être plein. "Si tu en trouves ne les achète pas. Tu me diras ce qu'on demande pour un paquet de douze aiguilles. Je t'en vendrai au même prix".

Oui, elle ne brillait pas par la générosité. Se servait-elle de nous ? Sans doute. Mais elle était d'une compagnie agréable, racontait de belles histoires, avait le visage toujours souriant et ne médissait de personne. Son accueil témoignait du plaisir sincère de nous voir. Elle savait que nos visites étaient désintéressées. Une fois par semaine l'héritier en titre venait la chercher au volant de sa belle voiture. Il était propriétaire d'une magnifique villa au quartier grec, un des plus beaux quartiers résidentiels de la ville. Elle y passait la journée, entourée d'attentions.

En dehors de nous, du neveu de son époux et de la maman de mon amie - notre voisine de palier, grecque elle aussi - elle recevait de temps en temps ainsi qu'à la veille des fêtes, des membres du clergé orthodoxe. La toque noire, rigide, traditionnelle et le chignon bien tiré entre les deux oreilles, la barbe grise ou blanche et l'ample soutane noire flottante, ils arrivaient, passaient une bonne heure chez elle et s'en allaient. Leurs visites ne passaient pas inaperçues. Les suppositions des curieux allaient bon train. Promettaient-ils à la vieille dévote qui ne manquait jamais la messe du dimanche, une place au paradis en échange d'une place sur son testament ?

Elle attendait nos visites avec impatience. Elle allumait une cigarette dès qu'elle avait de la compagnie. À moi elle racontait toutes sortes de souvenirs. Avec Papa elle discutait nouvelles quotidiennes, politique ou théologie. La Bible était leur sujet de prédilection. Maman quant à elle, s'occupait de sa santé et de son bien-être. Tout cela en grec que mes parents parlaient comme une langue maternelle et que j'avais appris couramment avec ma voisine et amie, Marica.

Quand je me suis mariée, je suis allée habiter au Caire. C'est là que j'ai appris le décès de la vieille dame. Après les funérailles, neveu et nièce n'ont rien eu de plus pressé à faire que d'ouvrir le coffre. Que pensez-vous qu'ils aient trouvé ? Qui avait raison ? Ceux qui disaient bijoux ? Ceux qui disaient argent ? Titres ?

Eh bien, personne ! À part les papiers personnels et les dossiers habituels, le coffre était vide. Pas le moindre objet de valeur, pas le moindre diadème ou autre bijou, pas une seule pièce d'or ! Rien. Ils se sont dit que la fine mouche avait dû cacher le magot dans un coin secret de l'appartement. C'était certain !

Avec l'aide d'une autre Grecque qui avait remplacé notre voisine de palier, ils ont passé l'appartement au peigne fin. Rien dans les matelas éventrés, rien derrière les cadres, rien nulle part, pas la moindre pièce d'or, pas un seul bijou, pas même une seule livre sterling. Ils ont fouillé chaque meuble, sondé les murs, n'ont pas négligé un centimètre carré dans l'appartement. Rien ! Le magot s'était volatilisé. La mort dans l'âme ils ont dû se contenter d'allumettes et d'aiguilles, de l'or des mégots, j'oubliais, et des très beaux tapis à la naphtaline dont ils avaient si bien pris soin. C'était tout de même un beau

prix de consolation! Les prêtres ont dû rire dans leur barbe car la vieille dame avait sans doute payé royalement pour que des messes fussent célébrées pour le repos de son âme.

Et le trésor ? Qu'était-il devenu ? Où avaient fini ses bijoux ? Et son argent ? L'avait-elle donné à L'Église ? En avait-elle eu autant que certains l'avaient pensé ? Y avait-elle fait croire pour que son neveu soit à ses petits soins? Aurait-elle ri de tous ?

Au lecteur de tirer la morale de cette histoire car personne n'a jamais eu la réponse à ces questions. La vieille dame a emporté son secret avec elle. Ceux qui espéraient trouver un trésor ont été bien attrapés. Les autres ont gardé le souvenir d'une vieille dame qui a partagé avec eux des souvenirs précieux de sa longue vie.

Sarah Arditti Ascher

España España

C'était en 1936, pendant la guerre civile en Espagne. Nous habitons à Alcazar, aujourd'hui Alcazarquivir, dans un quartier résidentiel, non loin d'une base militaire.

Je me souviens du grand boulevard qu'on appelait El Paseo où tout le monde venait se promener. Nous aimions, mes camarades et moi, âgées de 7 ans à peine, aller souvent dans cette place entourée de haut-parleurs, pour écouter l'hymne espagnol. Dès que résonnaient les premières notes, tous les promeneurs devaient s'immobiliser, bras droit levé, main ouverte, jusqu'à la fin de l'hymne, puis crier à tue-tête : "España Una, España Grande, España Libre, Arriba España" Cela nous amusait de chanter et de crier avec la foule, même si nous ne comprenions pas le pourquoi de ce rite. Nous n'étions que des gamines et ne connaissions pas la signification de ces gestes ni de ces paroles.

J'ai un jour demandé à ma sœur aînée, âgée de douze ans, de se joindre à nous. Nous avions à peine fini de crier "Arriba España", qu'un militaire qui nous guettait s'approcha de nous. Prenant de force la main de ma sœur, il a arraché les bracelets en or qu'elle portait. (elle en portait sept) avant de nous lancer des coups de pied en crachant par terre et en criant : "Vous n'êtes pas des Espagnoles mais des Juives, fichez le camp d'ici." Terrorisées, nous nous sommes enfuies de la place en pleurant. Nous avons couru tout en larmes raconter cet incident à ma mère qui est devenue livide et tremblante d'apprendre que le militaire s'était permis de nous voler et de nous battre. Elle savait tout ce que les militaires espagnols faisaient, allant dans les quartiers juifs, battant les hommes pour enlever leur argent, violant femmes et enfants, pillant tout ce qui était bon à prendre". Quand mon père est arrivé le soir elle l'a mis au courant de ce qui s'était passé. Il nous a défendu de sortir seules de la maison. Nous devons parler à voix basse, ne pas attirer l'attention.

Mon père, qui avait beaucoup de biens, avait déjà commencé à liquider ses affaires. Il décida de hâter les préparatifs de notre départ. Dans notre quartier, un berger arabe, Saliman, venait tous les matins avec sa chèvre nous vendre du lait, ainsi qu'à nos voisins. Nous l'appelions Saly. Dès que nous entendions les clochettes, nous lui apportions la grande bassine pour qu'il puisse traire le lait de la petite chèvre que nous buvions tout chaud. Après l'incident sur la place, mon père a fait entrer Saly avec sa chèvre dans la cour de notre maison et a discuté longuement avec lui. Le lendemain matin, le berger lui a apporté trois gros paquets. Mon père nous a tous réunis dans le salon. La gorge serrée, il nous a parlé très bas pendant que Maman luttait pour retenir ses larmes. Nous nous rendions compte que la situation était très grave et nous l'écoutions sans un mot. Il nous a dit:

"Mes chers enfants, je dois vous quitter pour trouver un moyen de vous sortir de la zone espagnole. Je pars chercher refuge en zone française et je vous enverrai chercher dès que je le pourrai. Je vous recommande d'obéir en toutes choses à votre mère et d'être très prudents. Surtout, ne parlez à personne de ce qui se passe dans cette maison."

Maman a fait cuire trois gros pains après avoir caché à l'intérieur des petites bourses en tissu bourrées de billets. C'était un moyen de sortir de l'argent en le cachant dans la nourriture pour le chemin. À minuit, mon père et nos deux voisins vêtus à la manière arabe de la djellaba, (robe longue), chaussés de cherbils (sandales) et coiffés de tarbouches (coiffure traditionnelle en feutre rouge) que Saly avait apporté dans ses trois

paquets, quittaient la maison dans le plus grand secret, accompagnés par le jeune Arabe. Ils ont pris le chemin des montagnes, Saly nous l'a appris à son retour, marchant la nuit, se cachant le jour. Après quatre nuits de marche, ils arrivèrent à Souk-el-Arba, à la frontière française. Là, mon père devait se débrouiller pour que nous puissions le rejoindre dès que possible. On fait des projets, mais bien souvent, hélas, ils ne se réalisent pas comme on l'espérait, surtout en temps de guerre.

La guerre civile en Espagne battait son plein. Les militaires se croyaient tout permis. Sur les ordres du Général Franco on fusillait des gens par milliers. Nous attendions des nouvelles de mon père qui n'arrivaient pas. Nous ne sortions que pour aller voir Rachel et ses dix enfants, Marthe et ses douze enfants, pour savoir si elles avaient des nouvelles. Rien. Nous nous regardions, les larmes aux yeux. Nous vivions dans la peur. Cela dura un an et demi. Pendant ce temps, Maman ne se laissait pas abattre et préparait petit à petit le départ qu'elle espérait. Nous avions des meubles importés de France, de la vaisselle de Limoges, beaucoup d'argenterie, des bibelots précieux. Cela faisait mal de penser qu'il allait falloir tout abandonner.

Tous les matins, Saly venait avec sa chèvre et repartait avec quelques objets de valeur soigneusement enveloppés. Il les vendait et nous apportait l'argent qu'il avait changé auparavant en francs français.

Deux mois avant la Hilloula, le Grand Rabbin, qui se rendait chez tous les Juifs de la ville, est venu nous dire de nous préparer pour le voyage. Il avait obtenu du gouverneur de notre province l'autorisation pour les Juifs de faire le pèlerinage. Ils auraient des laissez-passer. Il s'est entretenu longuement avec ma mère qui s'est mise au travail dès le lendemain. Elle a commencé par acheter plusieurs sacs de farine, puis elle a acheté des mètres et des mètres de grosse toile pour faire un gros sac de voyage pour chacun de nous ainsi que des petites pochettes pour ses nombreux bijoux. Elle a acheté ensuite je ne sais combien de tubes de dentifrice. Elle les a coupés du bas et vidés aux trois-quarts. Ensuite elle a roulé des francs bien serrés, quatre billets par quatre. Elle a mis un rouleau dans chaque tube avant de le refermer comme si le tube avait servi. Elle a fait ainsi un tas de préparatifs. Nous la regardions faire et nous l'aidions comme nous pouvions. Malgré notre jeune âge, nous étions conscients du danger qui nous menaçait et de l'importance de garder le plus grand secret sur ce qu'elle faisait.

Trois jours avant notre départ, elle a pétri une quantité énorme de pâte pour en faire de grosses miches. Après un début de cuisson dans le grand four que nous avions dans la cour, elle a caché à l'intérieur de chacune des petits sacs contenant ses bijoux puis les a tressées et y a planté des œufs avant de terminer leur cuisson. Cette coutume des " hallas " du samedi n'a pas changé jusqu'à ce jour, sauf qu'on n'y met pas des bijoux !

Deux jours avant le départ, le Grand Rabbin, accompagné d'un cordonnier qui tenait une valise et avait un rouleau de caoutchouc sous le bras, est venu de nouveau chez nous. Installé sur une petite chaise pliante devant le tas de nos souliers, Isaac, le cordonnier, en prenait un et découpait une cache dans la demi-semelle extérieure. Maman y mettait des francs pliés en quatre. Le cordonnier clouait ensuite par-dessus, avec des dizaines de petits clous, une nouvelle semelle coupée dans son rouleau. Toutes nos chaussures, neuves ou pas, furent ainsi dotées d'une cachette. Ensuite, après avoir caché les gros pains à l'intérieur des sacs de voyage, elle a rempli ceux-ci. Elle les a ensuite fermés, le bord cousu à l'aiguille en points serrés.

Le jour tant attendu du départ arriva enfin. Le Rabbin nous avait apporté les laissez-passer, quelques jours plus tôt. Au petit matin, nous avons fermé toutes les fenêtres et les avons fixées avec de grosses barres. Nous avons mis les sacs dans la cour et tous sont sortis, sauf moi. J'ai barricadé aussi de l'intérieur la porte d'entrée avant de me glisser au dehors, (à neuf ans j'étais toute menue et souple comme un chat) entre les barreaux d'une petite fenêtre.

Pour cette Hilloula, je crois que toute la ville s'était vidée. Il fallait voir le nombre de familles, chacune avec une ribambelle d'enfants, qui partaient, abandonnant tout. Car on avait eu beau barricader les maisons, on savait bien qu'on ne reviendrait pas. Le grand Rabbin était à la gare pour nous reconforter et nous guider, pour nous bénir.

" Les biens terrestres ne sont rien à côté de la vie. Sauvez-vous " disait-il ". Dieu a donné, Dieu a repris. Il redonnera. Ayez confiance en lui, partez sans regret. "

La gare était pleine de militaires espagnols qui veillaient à ce que chacun n'emporte qu'un seul sac. Nous avons attendu pendant des heures. Quand le train est enfin arrivé, une vieille ferraille toute branlante de laquelle dépendait notre liberté et notre vie, les familles s'y sont entassées l'une après l'autre. On était debout dans les couloirs, serrés à étouffer les uns contre les autres. Cela sentait mauvais, les enfants criaient, pleuraient, c'était affreux. Le départ eut lieu à minuit. Le train roulait avec une lenteur désespérante. On avait presque envie de descendre le pousser. Il s'est enfin arrêté à Casablanca après douze heures d'un trajet épouvantable, douze heures sans un seul arrêt. Quel soulagement d'arriver enfin !

À la descente du train, beaucoup de familles sont parties. Beaucoup d'autres sont restées dans la salle d'attente, seules dans un pays inconnu. Après un temps qui nous a paru bien long, quatre messieurs de la Communauté juive sont arrivés dans une calèche tirée par deux chevaux. Ils nous ont donné des renseignements avant de nous diriger vers des synagogues. Là, il fallait prendre une décision. Ma mère a tout de suite cherché un logement. Nous n'avions plus à craindre guerre civile, persécutions ou massacres, nous étions en sécurité.

Il fallait à Maman un grand courage pour s'occuper seule de sept enfants. Nous ne parlions que l'espagnol et à Casablanca on parlait le français et l'arabe. Inscrits à l'école, nous avons vite fait d'apprendre le français. Nous étions heureux, libres de chanter, de crier, de jouer avec nos nouveaux camarades dans cette ville blanche où le soleil était plus brillant qu'ailleurs. Mes deux petits frères allaient à Talmud Torah, mes sœurs et moi allions au Lycée Lyautey, école française mixte. Ma sœur aînée n'y a pas été admise, elle avait 14 ans, ne parlait pas le français. Elle ne pouvait pas commencer par les petites classes. Elle est allée apprendre la broderie dans un atelier. Elle est devenue par la suite une brodeuse professionnelle très recherchée.

J'étais très heureuse d'apprendre le français. L'école me plaisait, je me suis fait des camarades. Ma famille et moi n'avions plus à craindre les militaires espagnols. Nous étions plus ou moins installés. Ma mère se débrouillait avec les économies qu'elle avait apportées dans les tubes de dentifrice, dans les semelles des chaussures, dans les pains. De temps en temps, elle vendait un bijou. Malgré tout, elle éprouvait une grande tristesse. Nous n'avions pas de nouvelles de mon père depuis son départ, depuis déjà deux ans. Qu'était-il devenu ?

Un soir, il y a eu un grattement à la porte, comme des doigts qui pianotaient. Nous avons tous eu très peur car, sans mon père, la frayeur nous habitait

toujours. Inquiète, ma mère nous a fait un rempart de son corps et a ouvert la porte d'un coup. Nous sommes restés bouche bée, muets de surprise, sans savoir si nous devons rire ou pleurer. Ma mère s'est presque évanouie. Mon père était devant nous, il pleurait. Nous nous sommes enfin jetés dans ses bras. Il nous embrassait et nous cajolait, muet d'émotion. Quand nous nous sommes calmés il nous a raconté les difficultés qu'il avait eues depuis son départ et nous lui avons raconté les nôtres. Nous sommes restés réveillés très tard ce soir-là. Nous étions autour de mon père, enfin réunis, tranquilles et heureux.

Mais pour combien de temps ? Un an et demi plus tard en 1940, la France a été occupée par les Allemands. La loi d'Hitler est arrivée au Maroc par l'intermédiaire du Maréchal Pétain. Un jour le directeur a visité les classes une à une et en a fait sortir tous les élèves de religion juive, nous compris. Il nous a fait attendre dans la cour. Il y avait aussi beaucoup de professeurs. Il nous a rassemblés deux par deux, a ouvert toute grande la porte de l'école et nous a dit de sortir d'une voix pleine de regret et d'émotion : "Mes enfants, vous êtes Juifs. D'après la loi du Maréchal Pétain, vous n'avez plus le droit de rester dans une école française. Les professeurs juifs ont aussi été renvoyés."

Malgré tout ce que nous avons vécu par la suite, c'est avec une grande émotion que je pense à ces années dramatiques de mon enfance, à la force et au courage de ma mère, à sa confiance inébranlable dans le retour de mon père, au jour qui nous a vus enfin réunis. Comme des centaines de milliers de personnes en Europe et ailleurs de par le monde, nous avons vécu d'autres déplacements par la suite, Juifs errants malgré nous. Maintenant chez nous, au Canada, je garde l'espoir que nous n'aurons plus à nous arracher à notre terre d'accueil, terre qui a vu naître nos enfants.

Lucie Esudry

Les plantes de ma mère

Jeune célibataire, mon père était propriétaire d'un magasin d'articles de décoration pour la maison, d'argenterie, de cristaux et de fine porcelaine. C'était en Bulgarie, à Sofia ma ville natale. Un jour, un jeune Bulgare est entré au magasin et a dit à mon père qu'il était fiancé et allait se marier dans un an. Il lui a demandé de mettre de côté tous les objets nécessaires à un nouveau foyer. Il s'engageait à payer en versements mensuels, jusqu'au dernier sou, avant de retirer toute la marchandise.

Mon père, fiancé à ma mère à cette époque, a accepté et a conseillé ce jeune homme dans le choix de beaux objets, semblables à ceux que lui-même destinait à sa future maison. De cette manière a commencé une belle amitié. Chaque mois, le jeune homme apportait son paiement et quand vint le jour de son mariage, mon père et sa fiancée étaient parmi les invités.

Les années s'écoulaient. Les deux couples étaient devenus amis. Ils avaient pris l'habitude de se réunir chaque année pour fêter le nouvel an. La fille des jeunes Bulgares est née avant mon frère et quatre ans plus tard, c'était mon tour de venir au monde. J'ai hérité tout naturellement de cette amitié.

Aujourd'hui encore j'y pense avec un immense plaisir car les souvenirs nous accompagnent partout. Il y en a de joie, de bonheur et d'autres de regret. Certains sont romantiques et tendres, d'autres ont un goût d'angoisse. Certains sont d'espoir, d'autres de profonde tristesse. La beauté d'une amitié sincère, la noblesse d'une parole, le réconfort d'un geste, un son, une mélodie, un parfum, une saveur sont tous précieusement gardés dans nos souvenirs.

Je me transporte à travers les années. C'était la deuxième guerre mondiale. J'avais 10 ans, à Sofia. Je portais l'étoile jaune sur mon manteau et j'avais compris déjà que mon origine m'exposait à des dangers. Au collège français avec mes professeurs, des religieuses catholiques, et à la maison avec mes parents, je me sentais protégée. Mais dehors, je m'efforçais d'avoir du courage. C'était dangereux de circuler dans les rues. Forts de la présence des Allemands, des bandes de jeunes agresseurs attaquaient les étudiants juifs. Mon frère avait déjà été battu à la sortie de l'école. L'armée allemande occupait la Bulgarie et nos jeunes qui atteignaient 18 ans étaient envoyés aux travaux forcés. Nous vivions dans la peur. Tous les jours, des familles juives recevaient un ordre écrit qui leur donnait trois jours pour quitter leurs maisons, sans une seule valise, avec seulement quelques effets personnels. Il fallait se présenter à telle gare de chemin de fer, à telle heure, prendre tel numéro de train, descendre à telle ville. C'était tout. On devait dire adieu à tous et partir. Est-ce qu'on allait revoir un jour, oncles, cousins, amis? Chaque famille devait partir pour une destination différente et surtout ne pas rater le train. On se demandait: "Est-ce vrai que les nôtres sont seulement déplacés ? " Car on n'avait plus de leurs nouvelles. Les Juifs de Grèce, de Yougoslavie et des autres pays occupés étaient déjà dans les camps de concentration et finissaient dans les fours à gaz. Et les nôtres, où étaient-ils envoyés ?

Mon père aussi, un jour, a reçu cet ordre : trois jours pour laisser tout et partir. Et les meubles, les beaux tapis, les objets d'art, les cristaux, l'argenterie, les beaux

services de porcelaine, le linge de table et de maison brodés avec amour ? Et tout ce qui faisait partie de la dot de ma mère? Et les plantes ?

Oui, et les plantes de ma mère ? Elles étaient tout le long des fenêtres du salon et de la salle à manger. Ma mère leur donnait les meilleurs soins ; elles étaient si belles, si délicates. Que deviendraient-elles ? Laisser, abandonner tout, perdre tout, après une vie de labeur et de sacrifice et partir pour aller où ? Je n'avais que dix ans, mais en quelques jours, j'ai appris et compris tant de choses. La guerre, quel désastre ! La guerre se moquait de tout et de tous. Elle arrachait les gens à leur terre, leur foyer, leur famille. La guerre déracinait, ordonnait, elle prenait, détruisait, elle tuait. Ce sont des souvenirs affreux. Oui, nous étions en vie, mais jusqu'à quand ?

Voilà que notre ami bulgare se présente chez nous. Il avait appris que nous allions être envoyés Dieu sait où. Il tend une clé à mon père en lui disant : "Jacques, je sais ce que ton foyer représente pour toi. Je connais la valeur de tout ce que tu possèdes. Je ne peux pas te voir tout abandonner. Je te donne la plus grande chambre de ma maison. Tu vas la remplir avec tous les meubles et objets qui te sont précieux. Tu vas fermer la chambre avec cette clé que tu vas emporter avec toi. Un jour, quand la guerre finira, tu reviendras avec toute ta famille et tu reprendras tout ce qui t'appartient. Mes parents ont ramassé tout ce à quoi ils tenaient le plus et l'ont placé dans cette chambre. Mon père en a fermé la porte à clé, nous avons dit adieu à nos amis et nous sommes partis vers un destin inconnu.

Et les plantes de ma mère ? La veille de notre départ ordonné par les autorités, mon père aida ma mère à bien les arroser. Puis il a pris une pancarte et a écrit : "Ces plantes représentent beaucoup pour nous. Nous espérons que de bonnes personnes vont les aimer et s'occuper d'elles, comme nous l'avons fait jusqu'à présent" Il a laissé la pancarte bien en vue et puis nous nous sommes mis à table pour souper. Mon père et ma mère étaient très tristes. Mon père nous a parlé ainsi :

"Peut-être est-ce la dernière fois que nous sommes réunis autour d'une table. Nous ne savons pas ce qui nous attend. Sachez que je porterai sur moi dans cette pochette des livres anglaises et turques en or. Personne, sauf nous quatre, ne doit le savoir. Vous pourrez disposer de cet argent en cas de nécessité". Mon père et ma mère avaient les yeux pleins de larmes. J'avais dix ans, mais ce soir j'avais soudain vieilli.

Le bon Dieu a fait un miracle. La Bulgarie et le Danemark ont protégé leurs Juifs des nazis. A l'insu des envahisseurs, pour les soustraire au danger des troupes allemandes dans la capitale, Sofia, tous les Juifs étaient déportés par décision des autorités bulgares vers de petites villes lointaines. Personne ne savait que c'était pour les protéger. Ils avaient ainsi une chance de survivre. J'ai appris par la suite que des dizaines de milliers de Juifs bulgares ont été sauvés ainsi. Je resterai toute ma vie reconnaissante au peuple bulgare pour ce geste d'humanité et de noblesse.

Nous avons passé trois années dans la petite ville sans échanger de nouvelles avec personne. C'est une autre histoire à raconter un jour.

À notre retour, après la guerre, nous sommes allés visiter notre maison et revivre nos souvenirs. Notre très bel appartement, vaste et ensoleillé, avait été transformé après notre départ en d'importants bureaux du Gouvernement.

Et les plantes de ma mère ?

Quelle joie ! Elles étaient toujours là, à leur place, devant les larges fenêtres. Elles étaient resplendissantes, Des mains inconnues les avaient soigneusement entretenues.

Nous aussi devons la vie à des âmes généreuses, à des mains secourables. Quel beau souvenir je porte dans mon cœur ! Je tressaille à chaque fois quand je me rappelle cette période de notre vie et un sentiment d'immense gratitude m'envahit. Pendant notre absence, les bombes avaient détruit beaucoup de maisons. Des centaines, des milliers de personnes, innocentes victimes de la guerre, avaient péri sous les décombres et dans les incendies. Grâce à Dieu, nous avons eu la chance de retrouver nos amis. Leur maison était restée intacte. La rencontre avec cette chère famille a été des plus émouvantes. Nous avons longuement parlé des trois années écoulées. Puis avec la clé de la chambre, mon père en a ouvert la porte. Tout était là qui nous attendait. Nous avons pu recommencer une nouvelle vie.

Pour apprécier le bon côté des choses, pour ne pas se plaindre fréquemment, pour savoir affronter les obstacles, on doit avoir la foi et puiser force et courage au fond de son cœur. Si on tombe, c'est pour se relever avec plus de force et de bonne volonté, pour continuer et savoir que Dieu est toujours là. Et les souvenirs... On les porte avec soi partout où l'on va. Ils sont comme des bijoux précieux qu'on regarde, qu'on admire, qu'on range soigneusement. Ils sont nos points de référence, notre lien avec le passé, la tradition. Ils nous montrent le chemin que nos parents ont parcouru et ont tracé pour nous par leur bel exemple comme nous traçons la voie à nos enfants, notre lien avec le futur. Nos souvenirs, c'est notre origine, notre passé. Gardons les bons et oublions ceux qui nous font mal.

Iris Peretz

Le naufrage

Au début des années soixante, au Maroc, deux de mes neveux, le fils de ma sœur, et celui de mon frère, faisaient, comme tant d'autres adolescents, partie d'un groupement qui aidait les jeunes qui voulaient quitter le Maroc pour aller vivre en Israël. L'un des deux y était déjà depuis l'âge de douze ans. Après quelques années de séjour, il a commencé à revenir au pays, sans que ses parents le sachent, pour organiser des départs clandestins. Ces départs étaient risqués, non seulement à cause du danger d'être découverts et arrêtés, mais aussi parce que les groupes devaient voyager de nuit sur de vieux bateaux qui n'offraient pas grande sécurité.

Au cours des ans, mon neveu a contribué à l'organisation de plusieurs de ces départs, entrant dans le pays vêtu à la marocaine, et ne faisant connaître sa présence à personne, pas même à sa propre mère. Il allait regarder du coin de la rue les membres de sa famille entrer et sortir de la maison familiale, mais ne se permettait pas le moindre signe de reconnaissance pour ne pas leur nuire. Tout le monde le croyait mort, sauf sa mère, très affectée par le silence de son fils. Elle espérait qu'il était toujours installé en Israël et qu'il reviendrait un jour. Tant qu'elle ne verrait pas son corps, elle était déterminée à le croire vivant.

Douze années ont passé. Au cours d'une soirée, alors qu'elle dansait avec un jeune homme qu'on venait de lui présenter, une de mes jeunes nièces avait été troublée par la certitude qu'un des jeunes gens présents ne lui était pas étranger. Fouillant dans sa mémoire, elle avait même cru le reconnaître malgré tous les changements apportés par le temps. Elle fit tant et si bien que, sous le sceau du secret, il lui dévoila son identité véritable. C'était bien lui, son cousin que l'on croyait disparu. Elle lui fit promettre d'aller voir sa mère. Il exprima sa crainte de compromettre toute la famille en allant dans la maison de ses parents. Sa cousine lui offrit de les inviter tous pour le chabbat. "Je les préparerai, ta mère surtout, pour amortir un peu le choc de te voir vivant après tant d'années de silence, et tu viendras pour qu'elle te serre dans ses bras". Je vous laisse à imaginer la scène de cette rencontre entre mon neveu et sa mère, ma sœur, ainsi qu'avec le reste de la famille.

Le jour où il s'est fiancé, il décida d'arrêter ses activités clandestines. Il n'allait toujours pas voir sa mère, sa famille, pour ne pas les mettre en danger. Il vivait sous une fausse identité et craignait d'être découvert. Un autre membre du groupe a pris sa place. Une semaine avant son mariage, son remplaçant vint le trouver. Par un cas de force majeure, il ne pouvait pas accompagner les quarante-deux jeunes gens qui attendaient leur départ. Il était trop tard pour changer de plan. Mon neveu seul pouvait le remplacer et ne pouvait donc refuser. Sans avertir fiancée ni famille - peut-être espérait-il être de retour à temps - il a embarqué avec le groupe. Le départ eu lieu le 10 janvier 1961, de nuit, par une mer agitée, sur un vieux rafiote, le Pisces, devenu tristement célèbre. Le capitaine espagnol craignant le pire, fit mettre à l'eau l'unique embarcation de sauvetage et s'enfuit avec les deux seuls membres de l'équipage. Il abandonna tous les passagers à leur sort. Il n'y eut que trois passagers qui furent recueillis à l'aube par un chalutier espagnol. Son capitaine donna l'ordre de se diriger sans tarder sur les lieux du naufrage. Il était malheureusement trop tard. On retrouva quarante-et-un corps à la dérive dans le détroit de Gibraltar, tous portant des gilets de sauvetage. Les naufragés étaient

morts de froid. Cette tragédie aurait pu être évitée si le capitaine du Pisces avait donné l'alarme dès son arrivée au port ! Les corps furent recueillis et enterrés au cimetière d'Alhucemas, au bord de la mer.

Toute la communauté juive a été endeuillée par cet acte criminel qui a coûté la vie à tant de jeunes dont la seule faute fut de vouloir aller vivre dans le pays de leurs ancêtres. On peut voir à l'entrée du Rabbinate sépharade à Montréal une plaque commémorative qui relate ce triste événement.

À la même époque, mon autre neveu avait été fait prisonnier des Arabes avec un groupe de jeunes qui placardaient des tracts. Lui aussi aidait des Juifs à partir pour la Palestine. Tous les jours je faisais soixante kilomètres de route de Fès à Meknès. Mon mari travaillait dans une entreprise et me laissait disposer d'une voiture et d'un chauffeur. Je remplissais un panier : nourriture, vêtements, objets de toilette pour les porter à mon neveu. Comme on m'empêchait de le voir, je donnais de l'argent aux Arabes pour qu'ils le lui remettent. Ce n'est qu'au bout de quinze jours qu'il a pu me faire savoir que le panier lui arrivait presque vide. Mon mari m'a dit d'arrêter. Il a fallu que des personnalités haut placées interviennent auprès du roi pour que ces jeunes soient relâchés. Aujourd'hui, ils sont presque tous en Israël.

Récemment, les ossements des victimes du naufrage, ont été retirés de leur fosse commune. Au cours d'une cérémonie émouvante, ils ont été ensevelis au pied d'un monument érigé à Ashdod, en Israël, en commémoration de la mort tragique de ces innocentes victimes de l'intolérance des hommes.

Fortune Papagouras

Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Tristes souvenirs de ma jeunesse

Pendant l'occupation nazie de Bucarest, les conditions de vie en Roumanie, comme dans tous les pays occupés, étaient devenues très difficiles, surtout pour les Juifs, écrasés sous le joug de l'antisémitisme hitlérien.

Ils n'avaient plus le droit de fréquenter les écoles et les universités. Ils étaient parqués dans des camps de travail où, du matin au soir, on leur faisait faire des travaux durs et dégradants pour leur miner le moral. Mon mari n'a pas échappé à ce sort, mon frère non plus, de même que tous nos jeunes. Après chaque inspection, sous prétexte que le travail n'était pas bien fait, on les battait cruellement. Moi aussi j'ai dû pelleter toute la journée, comme les autres, des montagnes de déchets. Je devais me rendre au camp dès le matin et je rentrais chez moi le soir, exténuée par un travail dur et démoralisant.

Mon frère n'avait que quinze ans quand il y a été placé. Épuisé par les mauvais traitements, il a contracté le typhus exanthématique. Son état est devenu si grave, qu'il est entré dans le coma. On nous a dit de l'emmener à la maison. Nous avons eu recours à des médecins, nous l'avons entouré de soins et d'affection, nous avons énormément lutté pour le sauver. Il a heureusement survécu.

Beaucoup de jeunes quittaient clandestinement leur pays natal pour échapper à cette tyrannie. Ils allaient en Palestine. Mon mari, alors jeune homme, avait décidé d'en faire autant. Il devait être passager sur un petit bateau, le Struma. Il fréquentait comme moi à cette époque, un conservatoire de musique privé où j'étudiais le chant. Nous nous y sommes connus. Il a renoncé à partir pour ne pas me quitter. Cela a été un grand bonheur pour nous car le bateau a malheureusement coulé avec ses passagers. Un seul a pu gagner à la nage les côtes de la Turquie. Le deuil a frappé beaucoup de familles. Pour mes beaux-parents, c'est grâce à moi que leur fils a eu la vie sauve. Cela m'a valu leur bénédiction. Je me suis mariée en 43, une année avant l'Armistice.

Le 23 août 1944 a marqué la fin de la guerre. Les nazis ont dû quitter le pays. L'enseignement a été de nouveau ouvert à tous. J'ai pu entrer au conservatoire d'état pour poursuivre une carrière de chanteuse classique professionnelle et mon mari s'est orienté vers des études supérieures d'économie.

Nous avons cru qu'avec la fin de la guerre la population retrouverait une vie normale. Mais les Russes sont venus et tout a recommencé. Ils ont instauré le régime communiste qui a fait vivre à tous les Roumains, sans distinction de religion ou d'origine ethnique, le pire des cauchemars. La vie était très difficile. Les années qui passaient sous le régime communiste ont détruit l'économie. Ce beau et riche pays qu'était la Roumanie avant la guerre est devenu l'un des plus pauvres pays d'Europe. La vie y était très dure pour toute la population.

Nous avons eu un fils, il a grandi, s'est marié, et a eu un enfant. Cet enfant a grandi et s'est marié à son tour. Nous ne voulions pas pour lui d'une vie sans liberté de pensée comme celle qui était devenue la nôtre. Nous avons tous décidé avec beaucoup de regret de quitter notre pays natal pour aller dans un pays où nos enfants pourraient connaître la liberté de pensée et avoir un avenir meilleur. Le Canada affichait la liste des

professions ouvertes à des immigrants. Parmi celles-ci : programmeur. Mon fils l'était. Il est venu avec sa femme, leur fils et leur bru. Il n'a eu aucune difficulté à trouver du travail. Il nous a parrainés et nous les avons rejoints.

Nous sommes des plus reconnaissants envers le Canada. Il nous a libéré du joug de l'oppression en nous ouvrant ses portes. Il nous a donné, ainsi qu'à nos enfants, la possibilité de vivre dans un climat de liberté.

Fernande Weissbluth

Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Une soirée de Séder mémorable

Aucun des moments de notre vie passée ne s'efface pour toujours de notre souvenir. Ils nichent tous dans les profonds replis de notre mémoire, invisibles mais présents, pour surgir à un moment opportun, même après de longues années. Il en a été ainsi du souvenir de ce lointain soir de Séder que la présence de mon frère a ramené à la surface.

C'était le printemps de 1946. Toutes les plantes de ma mère fleurissaient au soleil, sur nos balcons. Comme de coutume, les préparatifs pour la fête étaient allés bon train. Les murs de la maison avaient reçu une nouvelle couche de peinture, la cuisine avait été nettoyée de fond en comble. Les beaux parquets en chêne avaient été sablés, passés au brou de noix et enduits d'encaustique. Notre bonne nous avait quittés avant le grand nettoyage ; nous n'avions pas encore pu la remplacer. Notre vieille et fidèle Om Baheya, qui nous faisait la lessive depuis des années avait, dévouée à Maman à qui elle ne refusait rien, frotté le parquet des chambres à la force de ses poignets. Ma sœur et moi avions glissé sur des chiffons de laine "à la force de nos pieds." Le cardeur était venu refaire tous nos matelas remplis de cet incomparable coton égyptien, léger comme le plus léger des duvets. Les planchers luisaient, les meubles avaient été remis en place, les draps blancs comme neige sentaient bon l'air frais et le soleil, tout le linge était lavé et repassé, plié et rangé. Les ustensiles, en épais cuivre martelé, venaient d'être étamés et brillaient comme de l'argent. Il était temps d'allumer, dans notre chambre sur la terrasse, le tandour, le four à charbon apporté de Turquie, réservé exclusivement pour la cuisson des fameuses minas de Maman.

Je l'avais accompagnée au grand souk du Midan qui à lui seul occupait tout un quartier. Elle avait fait les achats destinés à la confection des plats traditionnels de Pessah. Comme chaque année, nous étions revenues en calèche de cette expédition, avec assez de provisions pour nourrir un régiment.

Après les nombreuses courses, après le grand, très grand ménage, le tour de la cuisine était venu. Il avait fallu laver, éplucher, couper légumes et fruits, hacher la viande au hachoir à manivelle, râper des kilos de fromage à la main, trier, tremper, cuire, rôtir. Il avait fallu torrifier le café, griller les fruits secs. Les petits robots culinaires ménagers n'existaient pas encore. Tout ce que l'on mangeait à Pessah était préparé à la maison, à la main et devait être strictement caché. La quantité et la diversité des mets, des desserts, des confitures et des gâteaux, demandaient d'innombrables heures de travail. Maman faisait preuve d'un vrai talent de restauratrice et de pâtissière, pour notre délice à tous et pour celui de tous ceux qui goûtaient à sa cuisine. Les parfums qui embaumaient ce soir la maison nous promettaient le festin traditionnel. Liliane, ma sœur, jeune adolescente qui nous faisait sourire en appelant mon époux Monsieur Élie, avait mis la table avec un soin particulier. Nous attendions.

C'était la première fois, en ce soir du Séder du 6 avril 1946, que mon frère aîné n'allait pas célébrer Pessah avec nous. Deux mois auparavant, Ralph avait vu son plus cher désir réalisé. Il était parti pour l'Amérique où nous espérions tous le rejoindre, une fois la circulation maritime redevenue normale. Son départ avait été retardé de plusieurs années par la guerre. Il avait enfin embarqué dans le premier Liberty Ship qui rapatriait les troupes alliées. Il faisait partie d'un groupe de sept civils sur le bateau, au milieu de centaines de soldats. Quant à mon jeune frère, nous l'attendions pour nous

mettre à table. Il se trouvait depuis une semaine au domaine agricole où il allait habituellement faire des stages d'entraînement à la vie de haloutz, de pionnier. Du moins, c'est ce qu'il nous avait dit. Il aurait dû être rentré depuis longtemps déjà. Ce retard était inhabituel. Maman s'affairait à la cuisine pour cacher son inquiétude. Le mécontentement sur le visage de mon père cédait la place à la préoccupation. Il allait et venait, les yeux sur le balancier qui semblait scander les secondes implacablement. Nous avons attendu le plus longtemps possible mais il avait bien fallu passer à table.

Nous avons commencé la lecture de la Haggada. Du coin de l'œil nous regardions la porte, ouverte suivant la coutume, espérant voir le retardataire arriver d'un moment à l'autre. Enfin, des pas ! À notre grande déception, c'était un ami de mon frère. Tout va bien, nous dit-il en entrant, ne vous inquiétez pas de me voir. Sans nous donner le temps de placer un mot, il tend une lettre à mon père qui commence à la parcourir : "Quand vous lirez ces mots, je serai déjà sain et sauf en Palestine..."

Beaucoup de jeunes partaient à cette époque pour la Palestine, d'Égypte et de bien d'autres pays à travers le monde. Nous savions que mon frère se préparait à en faire autant, mais rien n'avait laissé présager que le moment du départ arriverait si tôt. Nous restons un moment muets de surprise. Sous le choc, les yeux de mon père se brouillent, il ne peut pas continuer. Il se lève précipitamment, va dans sa chambre avec Maman qui est aussi ébranlée que lui.

Chaque fois que je me souviens de ce moment, je revois l'expression du visage de mon père et je suis profondément touchée par sa détresse. C'était la première fois que ses deux fils étaient absents pour le Séder, à cette table. Heureusement, mon époux et moi étions revenus du Caire où nous avions résidé quelques mois. Assailli de questions, le jeune messenger nous dit que, la semaine précédente mon jeune frère avait appris qu'il allait, avec trois camarades, faire l'essai d'un nouveau plan de départ pour la Palestine. Ils devaient tous quatre attendre des instructions qui leur parviendraient dans un hôtel arabe, place Mohamed Aly. On leur avait enjoint de garder le secret, sous peine de mettre en danger tout le projet, voire même des dizaines de vies. Ils avaient tous dit à leurs parents qu'ils allaient faire le stage habituel à la ferme. Je ne me souviens pas s'il était encore là quand mes parents sont revenus et que nous avons repris la Haggada, si brusquement interrompue. Le souvenir le plus vif que j'ai conservé de cette soirée de Séder, c'est l'image de mon père lisant la lettre, les yeux brouillés par les larmes.

De longues années ont passé avant que nous n'apprenions les circonstances de ce départ. C'était la première fois, en septembre 98, que, réunis chez nous - mon frère et ma belle-sœur Rica étaient venus en vacances - nous rappelions comment chacun des membres de la famille avait vécu son exode. Car nous avons tous quitté, un jour, ce pays ensoleillé, cette terre d'adoption où, jusqu'à la guerre de 48, nous avions connu accueil et tolérance. Pendant cette visite, de souvenir en souvenir, nous en sommes venus à parler de ce lointain Séder de 1946, et de la manière dont nous avons appris que Moïse était sorti d'Égypte. Mon frère nous a raconté, à son tour, comment il avait vécu ce départ, départ symbolique car il avait eu lieu pendant la commémoration de l'Exode. Je lui laisse la parole.

Sarah Arditti Ascher

Moïse et sa sortie d'Égypte

Je savais qu'après le choc de la surprise, vous comprendriez que, comme mes camarades, et bien que me sentant coupable de partir sans vous en parler, j'étais tenu au plus grand secret. La Pâque juive était la raison officielle de notre départ, nous ne pouvions pas le remettre, malgré notre désir de la célébrer avec vous. Nous allions passer pour des soldats en permission – soldats de la brigade juive dans l'armée britannique - qui partaient en Palestine pour célébrer la fête en famille.

Le jour fixé pour notre départ, levés avant l'aube, nous quittons l'hôtel en calèche, mes trois camarades et moi, pour la gare du Caire. Nous prenons le train pour la capitale à 6h30 du matin. Arrivés à destination, nous descendons. Quelqu'un nous attendait, portant un signe de reconnaissance. Il prend l'autobus pour la banlieue d'Héliopolis. Nous en faisons autant sans lui dire un mot. À l'arrivée, nous le suivons, à une certaine distance l'un de l'autre. J'entends soudain appeler : Ralph ! On m'a pris pour lui car je lui ressemble. Quel hasard capricieux ! Je ne réponds pas. Heureusement, on n'insiste pas. Je me mets à courir dès que j'atteins le coin de la rue.

Notre guide entre dans une maison. L'un après l'autre, nous en faisons autant. Le quartier est tranquille. Malgré l'appel de tout à l'heure, nous n'avons pas attiré l'attention. Sous une apparence calme, j'éprouve une certaine tension. Je me rends compte que nous sommes à la merci du moindre imprévu. Nous troquons nos vêtements civils contre des uniformes anglais de soldats de la brigade juive palestinienne. Nous recevons même des armes, un fusil et un numéro matricule. Nous avons apporté des photos qui serviront à établir de nouvelles cartes d'identité. Nous les retrouverons à notre arrivée à destination si tout se passe bien. L'enjeu est d'importance, il faut que tout aille bien. Nous quittons la maison sans notre guide local. Un command car anglais nous attendait dehors, il nous conduit à El Kantara, poste frontière entre l'Égypte et la Palestine. Nous entrons dans la cantine militaire pour attendre l'arrivée du train pour Jaffa. Nous le prenons.

À l'arrêt de Gaza, nous sortons faire quelques pas et j'ai la surprise de voir un camarade de classe, Grec, lui aussi en uniforme de militaire anglais. Je n'ai pas le temps de me retourner, il m'a reconnu et il est venu vers moi. Je lui ai tout de suite demandé ce qu'il faisait là pour ne pas lui donner le temps de me poser la même question. J'ai tranquilisé d'un geste mon guide. Le moindre grain de sable pourrait bloquer l'engrenage, il a raison d'être inquiet, je le suis aussi. J'apprends que mon ami s'est porté volontaire dans l'armée britannique; après le service, il aura droit à être naturalisé anglais. Il a dû croire que j'en avais fait autant. Après un court échange, je remonte dans le wagon avec mes camarades. C'est la deuxième alerte dans une même journée, j'espère qu'il n'y en aura pas une troisième.

Des Anglais viennent effectuer un contrôle. Nos papiers sont en règle, mais nous ne pouvons empêcher un petit pincement d'inquiétude. Les Anglais empêchaient à cette époque l'entrée des Juifs en Palestine. Pour éviter le risque d'une deuxième inspection, nous descendons à l'arrêt qui précède le nôtre et nous prenons un taxi pour le moshav où nous sommes attendus. C'est avec un grand soulagement que nous échangeons nos uniformes pour des vêtements kaki, chemises et pantalons en toile, et que nous recevons nos nouveaux papiers d'identité.

C'est la fin de l'après-midi. Nous voyageons depuis l'aube. Nous avons un but, nous sommes jeunes, nous ne pensons ni à la fatigue ni à la chaleur. Tranquilles maintenant quant au succès de notre tentative, nous avons hâte d'arriver. Nous allons dans une organisation Bet 'olim où nous passons le chabbat. C'est notre premier Pessah en Palestine. Je pense au Séder que j'ai manqué et je me demande comment il s'est passé.

Le lendemain, nous prenons un autobus, puis un autre, regardant de tous nos yeux ce pays qui va devenir le nôtre. Je suis frappé par les innombrables buissons de figues de Barbarie. Nous avons un gros travail à faire pour que cette terre redevienne celle du lait et du miel. Nous faisons cinq longues heures de route pour arriver à destination. Nous y sommes enfin ! Nous avons réussi ! Je me sens soulagé d'un poids énorme. Je pense à mes parents et à mes sœurs que j'ai quittés sans même un au revoir et j'espère que, le premier choc passé, ils comprendront.

Notre première tâche allait être, le lendemain, de décharger des lits de la Sokhnout (l'Agence juive) destinés à ceux qui allaient nous suivre. Nous avons fait le voyage d'essai. Nous avons tracé un des chemins destinés à ceux qui viendraient comme nous, rebâtir le pays. Notre vie de pionniers nous attendait avec ses défis. Nous étions prêts à les affronter.

Moshé Arditti

Départ en bateau

Ouvrez ! Ouvrez !

Il faisait nuit noire. Nous dormions profondément quand de forts coups à la porte nous ont réveillés en sursaut. Nous n'avons même pas eu besoin de nous demander qui cela pouvait être. Nous ne le savions que trop. Notre tour était venu. Prenant à peine le temps d'enfiler un peignoir, nous avons vite ouvert avant que le bruit ne réveille les enfants.

En octobre de l'année 1956, Gamal Abdel Nasser, alors président d'Égypte, avait nationalisé le canal de Suez. Il avait aussi bloqué le golfe d'Eilat, provoquant par cette mesure la deuxième guerre israélo-arabe. Un climat d'insécurité en avait résulté au sein des milieux européens et de la communauté juive, alors très importante au pays. Les ressortissants français et anglais, touchés par les sérieux remous socio-économiques provoqués par ces mesures, avaient commencé à quitter le pays. Des expulsions avaient commencé, ayant pour cible ceux qui étaient soupçonnés d'activités sionistes ou de communication avec le nouvel État d'Israël. Mon mari et moi-même avons été parmi ceux-ci.

Ouvrez ! Ouvrez !

Nous avons ouvert pour nous trouver en face de deux policiers accompagnés d'un homme en civil. Mon mari eut la surprise de le reconnaître. C'était le frère de Nasser et le président de la compagnie où César travaillait. Sans donner la raison de cette arrestation, il m'a dit : "Prépare-lui quelques vêtements, il va tarder à revenir". Nous avons protesté énergiquement, mais en vain. Quelle était la raison de cette mesure ? Où l'emmènerait-on ? Quand reviendrait-il ? Aucune réponse. Affolée, j'avais à peine eu le temps de mettre quelques effets dans un sac avant de voir partir mon mari, menottes aux poignets, comme un vulgaire criminel. Nous n'avons même pas pu savoir vers quelle prison il allait être dirigé.

Ce n'est que plus tard que nous avons appris le motif de son arrestation. La communication avec Israël étant interdite, ceux qui y avaient de la famille faisaient faire un détour à leur correspondance. Nous faisons passer la nôtre par la Turquie, faisant bien attention à ce que nous écrivions car la censure était sévère. Dans une lettre qui nous avait été adressée, il y avait ces mots : nous avons reçu la robe de mariée, ce qui fut interprété comme: Nous avons reçu l'argent. Or, la sortie de devises était strictement interdite. Il n'en avait pas fallu plus pour faire de nous des indésirables.

Ce fut le début d'un cauchemar qui allait durer cinq longs mois. Pendant huit semaines, personne n'avait réussi à savoir ce qu'étaient devenus les prisonniers. Mon mari était loin d'avoir été le seul à avoir été arrêté dans ces conditions. Qu'étaient devenus les prisonniers ? Les familles s'étaient engagés dans la course aux renseignements auprès du Rabbinate, de la Croix Rouge, des autorités locales, sans qu'elles puissent hélas, recueillir le moindre indice. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans l'appui de ma mère et de mes sœurs qui faisaient beaucoup d'efforts pour que je ne perde pas courage. Nous nous faisons toutes sortes d'idées et vivions dans une très grande inquiétude. Un jour enfin, nous avons appris que César était détenu au Caire, à l'école de la communauté juive transformée en prison et que nous avions le droit d'aller le voir pour lui porter des objets de première nécessité. Nous avons été heureuses de savoir qu'il était avec d'autres Juifs arrêtés pour des raisons politiques et non dans une cellule avec des

prisonniers de droit commun. Comme je n'avais jamais mis les pieds au Caire, ma sœur a offert de m'accompagner. Je lui en ai été très reconnaissante car il fallait voyager de nuit pour être à la prison dès le matin. Le train s'arrêtait à chaque petite ville et village sur son parcours. Il était plein de Saïdiens en gellabah et de fellahim qui y montaient ou en descendaient à chaque arrêt. Il n'y avait pas d'autre solution. Il fallait faire le voyage en leur compagnie toutes les fins de semaine.

L'arrestation de mon mari m'avait laissée seule avec nos deux enfants, un bébé d'un an et une fillette de trois ans. J'ai pris la petite une seule fois pour que son père la voie. Il n'a même pas pu l'embrasser car il ne pouvait que nous parler de l'autre côté d'un grillage. En outre, le voyage était trop fatigant pour une si jeune enfant.

Nous espérions sa libération prochaine, car nous avons catégoriquement nié que les quelques mots qui avaient alerté la censure voulaient cacher une sortie de devises – opération devenue illégale - quand soudain un beau jour, un avis d'expulsion est arrivé. Il m'était destiné. Je devais quitter le pays. Il ne me laissait aucun recours, la date de mon départ y était fixée. Pas un mot au sujet de mon époux ! La mort dans l'âme, j'ai dû me résigner à me soumettre à cet ordre et commencer à tout liquider pour me préparer à partir. Connaissant notre situation, les acheteurs offraient des prix dérisoires. Un jour je vendais quelques objets, le lendemain j'attendais, espérant que tout s'arrangerait, que tout n'était qu'un mauvais rêve ! Mais les jours passaient et mon avis d'expulsion ne fut pas révoqué. N'étant pas Égyptienne, bien que ma famille fut installée en Égypte depuis quatre générations, je n'avais pas droit à un passeport. Grâce à l'intervention de la JIAS qui avait organisé un service d'accueil dans plusieurs villes d'Europe pour recevoir et aider les personnes déplacées, j'ai pu obtenir du consulat de France une feuille de route, valable pour un aller sans retour.

Le jour du départ approchait. J'étais désespérée. Allais-je devoir quitter le pays sans mon mari ? Toutes mes démarches étaient restées vaines. Ce n'est que la veille, alors que j'allais perdre tout espoir, que je fus avisée de son transfert à Alexandrie, à Kom El Dik, qui, de caserne militaire anglaise, était devenue prison pour les étrangers. J'allais devoir embarquer seule avec mes enfants et passer la nuit sur le bateau. César allait y être conduit sous escorte.

Le lendemain, l'heure du départ approchait et toujours pas de mari en vue. J'attendais sur le pont, au comble de l'anxiété. Allais-je devoir partir seule avec mes enfants ? Qu'allions nous devenir ? Et lui, que lui arriverait-il ?

On se préparait à lever l'ancre. Les yeux pleins de larmes, je faisais un dernier geste d'adieu à ma mère et à mes sœurs qui se trouvaient sur le quai, au milieu de la foule. Devais-je me résigner à partir seule ? Enfin, alors que tout espoir semblait perdu, je vis arriver mon époux, menottes aux poignets et flanqué de deux policiers. On n'attendait qu'eux. La passerelle fut retirée et le bateau commença à s'éloigner du quai. Ce n'est que lorsque nous eûmes atteint la sortie du port, que les policiers enlevèrent les menottes à leur prisonnier et descendirent dans le bateau pilote pour s'en retourner. J'ai enfin pu mettre les enfants dans les bras de leur père.

Le temps a fait son œuvre et nous ne pensons plus à ce départ avec autant d'amertume. Nous avons eu la chance d'être accueillis dans ce beau Canada et sommes heureux de penser que nos enfants ne connaîtront pas, comme tous ceux qui l'ont vécue, la triste expérience d'être chassé de son pays natal.

Renée Shama

L'appartement

Je suis allée en vacances aux îles Canaries où ma tante habitait. J'ai trouvé cet endroit merveilleux et j'ai décidé de m'y installer. J'ai acheté un appartement dans un quartier résidentiel, au 12ème étage d'un bel immeuble, avec une vue extraordinaire sur la mer. Le soir, j'aimais m'asseoir au balcon pour admirer le jeu des couleurs des enseignes lumineuses. C'était très beau, c'était même féérique. Il faisait bon vivre dans un pays où régnait toujours la même température, vingt à vingt-deux degrés centigrades, été comme hiver. On allait à la plage de janvier à juillet.

Pour m'occuper, j'ai acheté un petit commerce, genre dépanneur, à 25 kilomètres de Las Palmas, à proximité d'une plage très fréquentée par les touristes. J'ai engagé deux Espagnols pour la vente et moi, je tenais la caisse. La première année le commerce marchait très bien. J'étais tranquille et heureuse. La deuxième année, les problèmes ont commencé. Les ventes ont diminué et un des vendeurs m'a quittée. Je ne pouvais engager que des Espagnols. Or, on avait appris que j'étais Juive, et personne ne voulait travailler chez moi. L'autre vendeur a commencé à me causer des problèmes. Il s'absentait souvent, me laissant seule dans un commerce où il fallait avoir des yeux partout. J'ai dû vendre.

Un couple d'Allemands a acheté le magasin. Mes enfants me manquaient. Ils étaient en Israël, dans l'armée. Je suis allée les voir. Je leur ai parlé de mes problèmes. Je leur ai proposé de venir à Las Palmas. Ils ont refusé, même pour y passer des vacances. Ils m'ont dit : "Quitter Israël pour un pays raciste, jamais".

Je suis retournée chez moi décidée à tout liquider, ne voulant pas rester éloignée de mes enfants. La solitude me pesait. Je me suis adressée à un agent immobilier. En voyant mon bel appartement, il dit : "Madame, il sera vendu dans une semaine." Dix jours plus tard, il arrive, accompagné d'un jeune couple avec leur petite fille âgée de dix ans. Ils visitent la cuisine, les trois chambres à coucher, le salon et sont enchantés. Mais en entrant dans ma chambre à coucher, la dame voit une mézouza. Elle pousse un cri d'effroi, me plaque avec force contre le mur, prend sa fille par la main et crie à son mari avec horreur : "Viens, viens, partons, c'est la maison d'une Juive". L'agent, d'abord interdit, les suit en claquant la porte derrière lui. Je reste la bouche ouverte, comme paralysée. Il m'a fallu du temps pour me reprendre. J'enlève les mézouzot de toute la maison et les mets dans mon sac de voyage.

Quelques semaines plus tard, j'accorde à un notaire une option de vente pour six mois et j'ai le tort, je l'ai constaté plus tard à mes dépens, de lui raconter cet incident. Je lui remets les clefs de l'appartement et je retourne en France. Il m'écrit lettre sur lettre me disant la difficulté de vendre à cause de la mauvaise situation. Je sais que ce n'est pas vrai. Il insiste pour que je baisse de beaucoup le prix que j'avais fixé. Je n'ai répondu à aucune de ses lettres.

J'ai laissé passer le délai convenu avant de revenir à Las Palmas. Je suis allée chez moi, mais j'avais beau faire, mes propres clefs n'ouvraient plus ma porte. L'agent immobilier avait changé la serrure espérant peut-être que je ne reviendrais plus. Ne pas pouvoir rentrer chez moi me rendait malheureuse. Ne pouvant forcer la porte, je m'adresse à un homme de loi, le notaire avec qui j'avais eu affaire pour la vente de mon

commerce. Nous sommes allés ensemble chez l'agent et après maintes et maintes discussions, voire des menaces de poursuites judiciaires, il est venu nous ouvrir l'appartement.

J'ai failli m'évanouir. Mon notaire a dû me soutenir. Je pleurais de voir ce que l'ignoble personnage avait fait de mon appartement. Dans chaque chambre, il y avait plusieurs lits pliants, des serviettes traînaient partout. Les deux salles de bains étaient immondes. Les portes des balcons étaient fermées, les rideaux tirés. Où étaient mes belles tentures, mon beau salon, ma belle porcelaine, mes beaux bibelots ? J'étais au désespoir. Il y a eu quasiment la guerre entre les deux hommes. L'agent a dit avoir cru que quelque chose m'était arrivé. Alors, il a disposé de l'appartement à sa guise. Après une longue discussion, de peur de perdre sa situation et sa réputation, il a offert de me payer la moitié de ses bénéfices. J'ai refusé catégoriquement. J'ai tout simplement demandé qu'il remette mon appartement dans l'état où il était quand je lui en ai confié les clefs, avec mes propres affaires, sans rien changer. J'ai laissé le dossier entre les mains de mon notaire.

Je n'ai heureusement pas regretté de lui avoir fait confiance. Il a donné un mois à l'agent pour qu'il s'exécute, et je suis repartie pour la France. Trois mois plus tard, mon notaire m'appelle et me demande de venir signer le contrat de vente, car me dit-il, il avait de bons clients. Je n'osais pas croire que c'était vrai. Je m'empresse de retourner à Las Palmas. À mon arrivée dans son étude, il me reçoit avec un sourire satisfait.

"J'ai vendu votre appartement madame, au prix que vous avez demandé. Voici les nouveaux propriétaires". Il me présente un jeune couple et me dit : "J'ai acheté votre appartement pour ma fille qui se marie avec ce jeune Juif". Ma joie était indescriptible. Les larmes aux yeux, je serre le jeune homme dans mes bras en lui souhaitant Mazal Tov. Je cours à l'appartement, je constate avec soulagement qu'il avait été entièrement remis en état. J'ouvre mon sac et en sors les mézouzot. Je vais de suite les clouer à la place où elles étaient auparavant.

J'ai remercié D de m'avoir permis ce geste, heureuse d'avoir pu vendre mon appartement à un Juif. J'ai enfin pu quitter Las Palmas le cœur en paix.

Lucie Esudry

Le mensonge

J'avais 23 ans quand, après avoir terminé mon service à l'armée, je suis allé poursuivre mes études à l'Université de Jérusalem. J'y ai obtenu mon diplôme en gestion d'entreprises et j'ai trouvé un poste de directeur dans un hôtel à Tel Aviv.

J'ai tout de suite été attiré par la jeune réceptionniste. Elle était grande, élancée, très jolie, avait de grands yeux bleus et de longs cheveux blonds. J'appris qu'elle habitait dans un kibboutz, qu'elle parlait outre l'hébreu, l'allemand et l'anglais. J'en tombai follement amoureux et n'eus pas de peine, car elle partagea bientôt mes sentiments, à la convaincre de quitter le kibboutz pour venir habiter avec moi. Au bout de trois ans, j'ai voulu réaliser mon rêve, fonder une famille avec elle. Mais il fallait, me dit-elle, attaché comme il l'était aux vieilles traditions, que son père m'accorde officiellement sa main. Pour cela, nous devons aller chez ses parents à Bonn, en Allemagne. Nous avons pris deux semaines de congé et sommes partis.

Ses parents furent très heureux de revoir leur fille et nous fûmes conduits dans le salon. Là, je reçus le choc de ma vie, pour un peu j'aurais fait demi-tour et me serais enfui. Mais je me sentais comme paralysé, incapable de dire un seul mot. Le père, en apparence très affable, me regardait du coin de l'œil. Il m'offrit un cognac. Je le pris, comme hypnotisé, sans même m'en rendre compte. Je regardais avec horreur le mur qui me faisait face. Il était recouvert de croix gammées, de portraits d'officiers S.S. au milieu desquels je reconnaissais le père d'Olga, ainsi que de nombreux portraits du monstre, de Hitler. Olga, très gênée, n'osait pas me regarder. Je ne sais comment j'ai pu me maîtriser. J'ai pensé sur le moment que ses parents devaient me prendre pour un grand timide, mais je me suis rendu compte plus tard qu'ils savaient bien ce que je ressentirais devant ces témoignages de leur nazisme. Leur message était clair, c'était un défi.

Je reçus un autre choc en entrant dans la chambre à coucher. À la tête du lit, il y avait un crucifix. Comment se faisait-il que cette fille, vivant dans un kibboutz, fût non seulement catholique, mais fille de S.S. ? Comment se faisait-il que je n'aie jamais rien soupçonné ? Elle m'avait menti sans se trahir une seule fois pendant plus de trois ans. Comment pouvait-elle prétendre m'aimer ? Son silence rendait son mensonge monstrueux.

Je passai la nuit sur un sofa car cette femme que j'aimais tant m'était soudain devenue intouchable. Nous partîmes dès le matin pour Munich, d'où nous avons pris l'avion pour Israël. Je ne fis aucun reproche à Olga, ne lui dis pas un mot. Je craignais de ne pouvoir contrôler ma colère. J'étais ulcéré. Elle m'avait honteusement trompé.

Vois-tu, me dit-elle tristement, on nous parlait beaucoup des Juifs, à l'école, en Allemagne. On nous disait toutes sortes de choses odieuses sur leur compte et en plus qu'ils avaient des queues comme les singes. Je n'étais pas à l'aise. Je doutais. J'avais des discussions avec père qui était un vrai nazi car il voulait me convaincre de la vérité de ces horreurs. Je n'ai pas voulu le croire. J'ai décidé d'aller vivre en Israël pour me rendre compte par moi-même, pour connaître les Juifs, pour comprendre pourquoi les

Allemands avaient agi de façon si inhumaine envers eux. Je suis partie contre la volonté de mes parents, ils ne me l'ont pas pardonné. Je n'aurais pas pu vivre en Israël si j'avais révélé que j'étais fille de S.S. Alors j'ai menti. Je t'ai menti aussi, je m'en voulais, mais j'espérais que parce que tu m'aimais, je n'allais pas devoir payer pour les fautes de mon père.

Je ne pouvais pas lui pardonner. C'était impossible. J'avais planté ma part des six millions d'arbres, à la mémoire des six millions de Juifs anéantis. J'avais perdu mes grands-parents et d'autres membres de ma famille dans des camps de concentration en Pologne. Je ne pouvais pas oublier, les trahir, les renier. J'ai démissionné, j'ai quitté ma compagne et je suis allé à Paris. Elle a réussi à me retrouver après six mois. Alors, malgré le déchirement de la séparation, car je l'aimais toujours, j'ai voulu mettre le plus d'espace entre elle et moi. J'ai essayé tout d'abord d'aller en Australie mais j'ai fini par venir au Canada.

J'ai encore mal quand je pense à elle, mais j'ai eu le bonheur de rencontrer ici une jeune fille avec qui j'ai voulu refaire ma vie. Je lui ai tout de suite posé la question : "Es-tu juive ?" Nous avons fondé une famille, avons deux enfants en qui nous avons mis tout notre amour. J'espère qu'avec le temps, le souvenir d'Olga s'estompera comme celui d'un cauchemar et que la peine que je ressens encore quand je pense à son mensonge, s'effacera sans laisser de trace.

Jean Paul Esudry

Émeutes à Fès

Les émeutes qui ont eu lieu à Fès en 1912 alors que Maman y habitait, lui ont laissé le souvenir d'un grand danger auquel elle a eu la chance d'échapper. Le bruit a couru un jour que des hordes d'Arabes allaient rentrer au Mellah, le quartier juif de la ville. Maman avait un tout jeune enfant et venait de mettre au monde un bébé. Tout le monde savait que les émeutes donneraient lieu au pillage, au viol, à des enlèvements et à des meurtres.

Où aller ? Il y avait beaucoup de familles nombreuses, comment faire avec les enfants ? Le roi avait donné l'autorisation de chercher abri au palais. Ma grand-mère a enveloppé le bébé comme si c'était un paquet de chiffons. Elle a sali le visage de ma mère qui était très belle et elles se sont couvert la tête. Chacune a pris un enfant et elles se sont dirigées vers le palais. Elles n'ont pas pu contacter mon père qui lui, travaillait hors du Mellah. Bien qu'en sécurité au palais, elles y ont passé les quatre jours d'émeutes, sans nouvelles de lui et dans la plus grande angoisse.

Des hordes de bandits arabes sont entrés au Mellah, tuant et violant, mettant tout à sac. Malheureusement la plus grande partie des habitants y était restée. Ils ont subi des atrocités pendant quatre jours avant que les Français ne viennent chasser les émeutiers et protéger la population. Parmi les malheureuses qui ont été violées, celles qui étaient mariées à des Cohen durent divorcer et quitter leur maison. Leur sort à toutes a été tragique et certaines y perdirent la vie.

Au cinquième jour, le danger passé, ma mère et ma grand-mère ont pu regagner leur domicile. Elles n'avaient eu aucune nouvelle de mon père. Il était négociant en articles et ustensiles en cuivre pour la cuisine et faisait le commerce du cuivre avec les Arabes. Il travaillait à la Médina, au quartier arabe. Qu'était-il devenu ? Il n'avait pas donné signe de vie, il était sûrement mort. Elles étaient en train de le pleurer quand, à leur grande joie, mon père s'en vint sain et sauf.

Des commerçants arabes avec qui il travaillait l'avaient enfermé dans une petite chambre sous leur maison. Ils lui ont donné à manger des œufs durs, en raison de la cacheroite, du pain et des olives noires. Personne ne devait savoir qu'ils le cachaient. Il savait que le roi avait offert l'asile de son palais aux habitants du Mellah. Il avait convenu avec sa mère d'y emmener sa femme et ses enfants au premier signe de danger.

Heureusement, leur vie a repris son cours et le Mellah s'est remis petit à petit de ce cauchemar qui avait marqué bien des familles.

Fortune Papagouras

Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Nuit de black-out

C'était au début des années quarante, à Alexandrie, pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Les examens du bac approchaient et nous avions décidé, mon amie Rachel Douek et moi de travailler ensemble pendant une ou deux heures. Elle habitait Ibrahimieh, à cinq minutes du lycée. Son frère me raccompagnerait chez moi, elle me l'avait promis. Maman l'avait exigé car il n'était pas question que je rentre seule dans le noir, la ville étant plongée dans le black-out à la tombée du jour.

Nous nous étions attardées à résoudre une équation barbare et la nuit était tombée. Son frère ne rentrait pas, je ne pouvais pas en avvertir Maman en téléphonant à notre vieille voisine, mon amie n'ayant pas de téléphone, il fallait que je rentre. Il ne faisait pas bon pour une adolescente se trouver seule, le soir, en pleine période de guerre car, en plus des raids aériens, il y avait le danger de mauvaises rencontres. Je me hâtai vers la station avec appréhension, sans rencontrer âme qui vive. Je ne sais ce qui m'inquiétait le plus, le silence des maisons invisibles derrière leurs murs ou l'absence du moindre passant. Montant enfin dans le tramway, j'évitai le regard d'un grand diable d'australien affalé sur une banquette et allai m'asseoir aussi près que possible du conducteur. Je m'empressai de descendre au terminus, à la gare de Ramleh. J'habitais à cinq minutes de là, je n'avais qu'à me presser. Tout irait bien. D'ailleurs, il y avait foule dans les rues, une foule affairée, tranquille.

Il faisait nuit noire. Je distinguais à peine le visage de ceux qui me croisaient et qui devenaient en s'éloignant des silhouettes sombres. Je me pressais vers le Boulevard Saad Zaghloul quand mes sens furent soudain en alerte. Derrière moi, au même rythme que celui des miens, je distinguai un bruit de pas. Il se détachait à mes oreilles du bruit des piétons et fut pour moi un signal d'alarme. Je pensai au militaire du tramway. C'est un hasard, me dis-je, pas de panique.

Je m'engageai sur le boulevard, dépassai l'hôtel Cécil et arrivai au coin devant le Brazilian Coffee Store. M'arrêtant avant de traverser, je tournai légèrement la tête. Du coin de l'œil je vis une silhouette obscure se détacher immobile dans le flot noir mouvant. Je me remis à marcher. De lourdes bottes recommencèrent à battre le sol derrière moi. Aucun doute, j'étais suivie. J'approchais de la pâtisserie Délices. En face de celle-ci débouchait la petite rue tranquille où j'habitais. Que devais-je faire ? Entrer dans la pâtisserie ? Le soldat le prendrait pour une invitation. Mais n'était-ce pas pire de rentrer dans une petite rue sombre ? Devais-je continuer sur le boulevard ? Pour aller où ? Il fallait que je rentre quitte à me mettre à courir. Regardant du coin de l'œil avant de traverser je vis la silhouette sombre arrêtée. La mort dans l'âme j'avançai entre les voitures qui roulaient, les feux teintés de bleu. Peut-être ne me suivrait-il pas après tout. Parmi les bruits de la rue, pas de cadence de pas. Voilà ! J'avais tout imaginé. Il avait poursuivi son chemin.

Je m'engageai dans la petite rue qui menait chez moi, toute sombre dans la nuit, sans me retourner, marchant vite. Est-ce que le portier était comme d'habitude devant notre porte ? Est-ce qu'il m'entendrait si je l'appelais ? Je résistais à l'envie de courir ne voulant pas donner signe de peur. D'ailleurs il n'y avait plus le moindre bruit.

J'avais déjà atteint le milieu de la rue et allais pousser un soupir de soulagement quand, obéissant à je ne sais quel instinct, je me retournai d'un coup. Horreur ! Je me crus perdue. Derrière moi, prête à se lancer, une grande bête à l'haleine empestée, son élan brisé par mon geste soudain, restait figée, genoux pliés, bras tendus prêts à me saisir. Nous restâmes quelques secondes face à face, immobiles, l'adolescente toute droite, toute frêle dévisageant le gaillard accroupi, menaçant, prêt à saisir sa proie. Je m'entendis lui dire d'une voix haute et ferme :

"Go away or I'll scream so loud that I'll alert the whole neighbourhood".

"File ou je vais crier si fort que je vais ameuter tout le quartier".

Décontenancé, il me fixait, stupéfié. Mes yeux rivés sur les siens, je soutins son regard sans broncher, mon cartable tel un bouclier dérisoire dans mes mains crispées. Enfin, après un temps qui me parut infini, l'Australien, car c'était lui, se releva lentement. Il était si grand de taille que je dus accompagner son mouvement de la tête pour continuer à le fixer dans les yeux. Il recula devant moi et, comme dans un rêve, je le vis tourner le dos et s'enfuir, martelant le sol de ses lourdes bottes. Je n'osais pas croire que j'étais sauvée. David avait vaincu Goliath !

Le portier prenait le frais avec ses amis à la porte de l'immeuble. Il avait reconnu ma voix et s'avançait, inquiet.

"Qu'est-ce qu'il y a Mademoiselle ?

Rien, Saïd. Tout va bien".

J'entrai dans l'immeuble en courant, tremblant de tous mes membres. Je sortais du plus affreux des cauchemars. J'avais eu peur, horriblement peur.

Comment avais-je osé tenir tête à ce colosse ? Quand j'eus repris mon calme, je me dis que c'était mon attitude et non ma connaissance de l'anglais qui m'avait sauvée. En me retournant et en le confrontant, j'avais démasqué ce lâche qui attaquait dans la nuit. Je lui avais fait perdre son statut d'agresseur anonyme, secret. Mon instinct m'avait heureusement guidée, ma vie continuait devant moi avec tous ses espoirs.

Il arrive que des situations se présentent desquelles tout le cours de notre existence peut dépendre. Il n'y a pas alors une seconde à perdre et il faut agir sans même réfléchir. Que l'on dise un mot plutôt qu'un autre, que l'on fasse un geste inopportun, et l'on est perdu. Le choix que l'on fait est-il dû au hasard ? Est-il instinctif ? Est-il réfléchi ? Quelle garantie y a-t-il que ce sera le bon ? Une présence invisible et bienfaitrice s'était-elle manifestée à un moment privilégié à mes côtés ? J'en remerciai D. de tout mon cœur, souhaitant qu'il protège toujours les innocents, les enfants.

Quoiqu'il en soit, je ne dis pas à Maman que j'étais rentrée seule. Elle s'était inquiétée quand même de mon retard et je n'eus aucune peine à lui promettre, qu'à l'avenir, je ne m'attarderais plus à la sortie du lycée. Je ne lui racontai jamais le danger auquel je venais d'échapper.

Sarah Arditti Ascher

Le Couscous miracle

Quand nous habitons à Casablanca, le frère aîné de mon mari venait tous les soirs nous mettre au courant des nouvelles du jour, car nous n'avions pas de radio et la télévision n'existait pas. Il nous lisait aussi des livres en hébreu, lisait ou racontait des histoires - des mille et une nuits ainsi que d'autres - pour nous distraire. Un soir, il nous a fait rire aux larmes. Il nous a raconté qu'avant de se marier, il allait voir sa fiancée tous les soirs. Elle habitait au premier étage d'une maison, dont les propriétaires, des Arabes, habitaient le rez-de-chaussée. Il devait passer par l'entrée de leur maison pour monter à l'étage.

Le jour de leur fête des morts, ils devaient préparer la maison pour la visite du prophète. Ils ont dit à la jeune fille que son fiancé ne pourrait pas entrer chez eux. Ils ont fait le grand ménage, ont passé toutes les dalles à la chaux, même celles de la toilette, une toilette à la turque comme il y en avait alors dans les maisons au Maroc. Une fois tout bien propre, ils ont brûlé de l'encens dans toutes les pièces. Ils ont ensuite préparé du couscous avec toutes sortes de viandes et de légumes et l'ont servi avec soin dans un grand plateau. De tous les endroits de la maison où ils auraient pu le placer, ils ont choisi de le mettre devant l'entrée de la toilette. Ensuite ils sont partis prier à la mosquée laissant la porte de la maison ouverte, invitant le Messie à rentrer.

Mon beau-frère est venu, comme d'habitude, voir sa fiancée. Elle l'attendait à la fenêtre : " Ne monte surtout pas", lui dit-elle, " tu ne peux pas entrer chez les voisins, ce soir". Elle lui en dit la raison. Déçu, il commença à s'éloigner. Or, il eut besoin de satisfaire un besoin naturel. Comme il avait un long chemin à faire, il se dit : ma foi, il n'y a personne chez les Arabes, leur porte est ouverte, je vais rentrer chez eux, ils ne s'apercevront de rien. Aussitôt dit, aussitôt fait. Devant la toilette il eut la surprise de voir son chemin barré par un plateau. Le couscous était bien beau à voir, mais ce n'était pas pour le regarder qu'il avait passé outre à la consigne. Son besoin était pressant. Il voulut écarter le malencontreux obstacle. Désastre ! Dans sa hâte il renversa une partie du contenu. Il ramassa ce qu'il put, arrangea de son mieux de ses mains couscous et légumes, se dépêcha de rentrer dans la pièce faire ses besoins. Ensuite, il referma la porte, remit le plateau en place devant elle, et partit à toute vitesse, laissant bien malgré lui des traces de son passage.

Quand les propriétaires – des gens simples - rentrèrent, ils crièrent au miracle : "El Nabi est venu, il est entré dans notre maison, il a mangé !". L'idée ne leur est pas venue que les dégâts étaient l'œuvre d'un intrus. Ils se mirent à lancer des youyous qui firent accourir tous les voisins. Ils annoncèrent l'événement à grands cris, battirent du tambour, allèrent prier à la mosquée. Tout le quartier fut en émoi à cause de cet événement extraordinaire.

Le lendemain, mon beau-frère retourna chez la jeune femme. Elle le mit au courant des événements de la nuit. Pris d'un fou rire : "le Nabi d'hier soir, c'était moi" lui dit-il, racontant ce qui était arrivé. Elle ne put s'empêcher d'en rire aussi. Ils décidèrent de n'en parler à personne. Heureusement, car il nous arrive à tous de vouloir croire à un miracle, tous deux ont gardé le secret. Les propriétaires ont pu ainsi garder leur illusion.

Mon beau-frère était un conteur né. Sa mimique et ses gestes nous ont fait rire aux larmes quand il nous a raconté cette histoire. Nous en rions encore chaque fois nous y pensons.

Flory Ibguy

Visite à Settat

Je te raconte aujourd'hui un incident que le hasard m'a réservé à Settat, ma ville natale, lors de mon voyage au Maroc. Ma mémoire capricieuse ne m'a pas permis de le faire dans ma dernière lettre.

Je tenais mordicus à refaire une visite dans cette petite ville et j'avais à cœur de revoir les rues qui menaient à mon école ainsi que la maison que j'habitais alors. Arrivé devant elle, j'ai longuement contemplé ses vieux murs sur lesquels je lisais tant de souvenirs de mes quinze ans. Flânant sur les boulevards par un matin radieux, je vis un attroupement devant le cinéma Rialto où, tu t'en souviens, nous allions voir des films, tous les deux.

J'ouvre ici une parenthèse pour te dire qu'à une certaine époque je perdais mes cheveux ; le docteur Liney, que tu connais bien, m'avait prescrit, après examen du cuir chevelu, un onguent à appliquer sur mon crâne rasé.

Bien qu'attiré par la curiosité, je m'approchai à pas lents. Un hurluberlu gesticulait et criait à la cantonade qu'on venait de lui voler son portefeuille. Le malheureux en question se lamentait de plus belle en affirmant que, alors qu'il se baissait pour reprendre son sac de victuailles posé par terre, un homme au crâne dégarni se tenait auprès de lui. Jetant un regard circulaire sur la foule, il fonça tout d'un coup sur moi. Sans être arrogant ni méchant, il me supplia de lui rendre son argent. Fort étonné, je protestai avec véhémence :

" Je ne suis pas ton voleur bien que je n'aie pas de cheveux. Ma tête est rasée pour cause de soins médicaux."

Rien n'y fit. Le nombre des badauds augmentait et l'un d'eux suggéra d'appeler la police. Un agent arriva, dispersa la foule et nous fit signe de le suivre au commissariat. Après avoir écouté l'agent, le commissaire commença à questionner le malheureux dépouillé de son bien, puis moi, l'accusé, et nous posa un diktat : étaler la vérité toute nue séance tenante ou une amende pour le menteur ou même une peine de prison.

Je ne changeai pas ma déclaration. Mais le pauvre diable hésita et finit par reconnaître qu'une erreur de personne était possible. Il retira son accusation et se tourna vers moi pour s'excuser. Au moment de lui serrer la main, je me réveillai !

Lévy Cohen

Humour, quand tu me tiens!

Il pleuvait. Je me pressais sous mon parapluie, un coup de téléphone au moment de sortir, m'ayant retardée. La recommandation de mon médecin, toujours présente à mes oreilles, " surtout ne tombez pas! " m'empêchait de marcher plus vite. Il fallait faire attention : l'eau ruisselait de partout. La santé avant tout, me dis-je en ralentissant le pas.

Heureusement pour moi, car à ce moment précis, je sentis quelque chose de doux qui descendait le long de mes hanches, glissait et glissait. Je n'eus qu'une pensée : la paire de bas que je venais d'étreindre n'étant peut-être pas à ma taille, fuyait de mon corps! Mon Dieu! Que faire et surtout comment me tirer de cet embarras au milieu du trottoir ? Le visage caché derrière mon parapluie, je tournai le regard à droite et à gauche craignant un témoin de ma mésaventure ! Peu de passants circulaient à cette heure. Alors, j'osai baisser les yeux et regardai, impuissante hélas, mon jupon dont l'élastique avait sauté sans me prévenir, glissant joyeusement sur mes jambes, déjà presque à terre. D'un geste de prestidigitateur, je pliai les genoux, toujours protégée des regards curieux par mon précieux parapluie et, rapide comme l'éclair, je sortis un pied après l'autre de cet amas de soie. Je me relevai et comme une voleuse, m'empressai de fourrer le corps du délit dans ma sacoche, et le tour fut joué.

Je repris ma démarche d'un pas vif et après avoir constaté l'attitude indifférente des rares passants, ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Ils n'avaient rien vu ! Tant pis pour eux ! Quant à moi, j'avais gagné un après-midi de bonne humeur que je n'oublie pas.

Clémence Bendelac Lévy

Nunca te detengas

J'ai trouvé très profond ce mot de Michel Legrand, compositeur et pianiste renommé, à qui on doit d'innombrables œuvres de musique classique et contemporaine ainsi que le thème et la trame sonore de nombreux films : " On ne meurt que quand son œuvre est terminée, moi, je n'ai rien fait encore ".

Je l'ai entendu donner cette réponse il y a quelques années, au cours d'une entrevue télévisée, alors qu'on lui demandait s'il était satisfait de ce qu'il avait accompli. Il exprimait en quelques mots la philosophie qui est la sienne depuis le début de sa carrière : ne pas se contenter des réalisations passées, même parmi les plus prestigieuses et continuer à avancer sur le chemin de la découverte.

Je n'ai pas oublié cette philosophie de la vie que j'ai retrouvée dans un poème du psychologue et psychiatre argentin, le Dr Eduardo Mindlin, qui lui aussi dit : "Detras de cada logro hay un otro desafio ". Après chaque but que l'on atteint, il y a un autre défi à relever.

Ces hommes ont pourtant un bagage impressionnant de réalisations à leur actif, d'expérience et de succès. Ils pourraient prendre une retraite méritée, se reposer sur leurs lauriers. Or, non seulement ils poursuivent leur œuvre, mais ils veulent continuer à créer, découvrir, aller de l'avant, et surtout, en restant mentalement actifs, demeurer utiles à leurs semblables.

La maladie, l'âge, peuvent bloquer des circuits de communication qui ralentissent le cheminement de la pensée. Il faut alors, comme devant une route bloquée, faire un détour, s'engager dans une autre voie et poursuivre sa route. Il ne faut pas laisser le cerveau s'atrophier, ni justifier le détachement, l'inertie, l'indifférence, par le nombre des années. Il faut demeurer actif, physiquement et mentalement malgré le passage de celles-ci. Chacun a des habiletés qui ne demandent qu'à être développées, des dons qui attendent d'être découverts.

Yehoudi Menuhin, grand homme, grand humaniste, violoniste de génie n'est plus. Son décès le onze mars 1999 laisse un vide que le monde musical aura beaucoup de mal à combler. Soliste dès l'âge de sept ans, il a charmé plusieurs générations par la virtuosité de son archet et la sensibilité de son jeu. Albert Einstein a dit après avoir entendu jouer cet artiste incomparable : " Je sais maintenant que Dieu existe ". Yehudi Menuhim a dit un jour : " Si une montagne vous barre la route, n'essayez pas de l'escalader, cherchez un moyen de la contourner ". N'attaquez pas de front une tâche qui paraît insurmontable, trouvez une stratégie de détour.

"Avance à la course, au trot, en marchant, à l'aide d'une canne s'il le faut " dit le Dr Mindlin, (combien avancent même en fauteuil roulant), mais "nunca te detengas", ne végète jamais. Continue ton parcours, poursuis un but. N'abandonne jamais. Lutte par tous les moyens contre les effets de l'âge.

Ne nous laissons pas rebuter par une tâche qui s'annonce difficile. "Si vous trouvez une leçon trop facile," disais-je à mes élèves, "c'est qu'elle ne vous apprend rien ou pas assez. La facilité engendre l'ennui. Par contre, un problème qui présente une difficulté à résoudre, stimule votre cerveau, vos ressources mentales, développe votre intelligence. Cherchez-en la solution, une étape à la fois. Relevez le défi."

Il faut aller de l'avant, à tout âge, faire de ses aspirations des réalités.
Soyons comme la rivière qu'aucun obstacle n'arrête et non comme l'eau stagnante qui étouffe la vie.

Sarah Arditti Ascher

Les mannequins se suivent et ne se ressemblent pas

Avez-vous déjà assisté à un défilé de mannequins professionnels ? À la télévision sans doute, ou dans un grand magasin quand paraissent les nouvelles collections, ou peut-être encore au cours d'une présentation chez un couturier ? Je ne sais ce que vous en pensez. Quand à moi, quand je vois ces jeunes femmes, minces comme des roseaux, s'avancer vers nous en plaçant un pied devant l'autre et en se déhanchant, délibérément, de cette démarche si particulière qui est la leur quand elles paradedent, je ne sais si je dois les admirer ou sourire. Fières de leur beauté, elles ont le regard assuré. Leurs visages aux joues creuses, aux lèvres agressives resplendissent de jeunesse.

Ma fille a une théorie suivant laquelle les couturiers, surtout ceux de sexe masculin, jouent à la poupée. Ils voient la " Femme " non comme une créature de chair et d'os, mais comme une Barbie-doll à la longue silhouette éternellement jeune. Ils la parent de toilettes recherchées, voire extravagantes, qu'il est difficile sinon impossible de porter, et qui ne sont certainement pas destinées au commun des " mortelles ". Je lui donne bien raison. Pris à leur jeu, ces messieurs la veulent tellement mince, je dois dire maigre et même squelettique, qu'il est rare que le drapé le plus savant souligne le galbe d'un sein, la rondeur d'une hanche. Provoquants et capricieux, tantôt ils prolongent un décolleté jusqu'à la taille, tantôt ils révèlent une jambe jusqu'à la cuisse. Pour celles aux formes plus généreuses, plus naturelles, les rondelettes comme les appelait un jour une vendeuse dans une boutique, ces toilettes, tout agréables qu'elles soient à regarder, restent du domaine du spectacle. On les admire ou pas, et on soupire ou pas.

Je connais des mannequins d'un tout autre genre qui, s'ils ne ressemblent pas du tout à ces créatures irréelles, n'en ont pas moins du charme. Il y a deux ans, le Centre Communautaire Juif avait été invité à prendre part au congrès des 50 ans et Plus. La responsable du Bel Âge, avait proposé un défilé, au cours duquel les membres, hommes et femmes, présenteraient un aspect de la mode traditionnelle et de la culture sépharades. Les dames offriraient, par la même occasion, des spécialités de leur cuisine classique.

Sur le plan gastronomique c'était à qui voulait démontrer ses talents de chef. Mais quant à paraître sur scène, si l'attitude des messieurs a été hésitante, celle des dames approchées a été d'incrédulité et même de franche indignation. Elles, parader sur une estrade devant un public étranger ! Comment pouvait-on le leur demander ? Elles ne se voyaient pas du tout, et avec raison, comme les jeunes femmes dont je vous parle plus haut.

Je ne sais quels arguments de persuasion ont vaincu leur réticence, mais le défilé a eu lieu, pour le grand plaisir des spectateurs et pour le plus grand bonheur des mannequins.

En proie dans les coulisses à un trac bien justifié. Ces dames et ces messieurs ne tardaient pas à se sentir à l'aise sous les regards des spectateurs charmés. Un grand sourire apparaissait sur leurs lèvres et ils dansaient sous les applaudissements chaleureux d'une salle enthousiaste qui admirait tout autant les castans que ceux et celles qui les portaient. Ce succès initial a été suivi de plusieurs autres. C'est ainsi que, de

défilé en défilé, le Bel Âge a été invité à Ottawa pour prendre part à la clôture des manifestations de Séfarad 92. On demandait, vous le devinez, une parade de caftans.

Orchestré comme toujours par la responsable, dans le souci du moindre détail, avec le concours du Comité et de nombreux bénévoles, cet événement allait fournir au Bel Âge l'occasion de se surpasser. Trois générations allaient monter sur scène, grands-parents, parents, adolescents et même une toute jeune enfant. La Keswa El Kbera, vêtement traditionnel de la mariée sépharade dont l'origine remonte à l'Espagne d'avant l'inquisition, les caftans en riche velours ou soie tout brodés d'or, charmeraient autant les spectateurs que les gandouras à perles et à paillettes portant la griffe d'un couturier à la mode.

Au Centre Communautaire d'Ottawa une grande salle mise à la disposition de notre groupe avait été transformée en loge d'artistes. Une coiffeuse, une esthéticienne, une habilleuse, toutes bénévoles venues avec nous de Montréal, travaillaient avec le sourire. Dans une animation générale, avec une organisation et un ordre parfaits, ces dames revêtaient leurs beaux caftans, venaient faire mettre la dernière main à leur coiffure, le dernier voile de poudre sur leur visage. L'atmosphère de joie et de gaieté contagieuses m'a presque fait accepter les instances d'une d'elles qui voulait que j'enfile aussi un caftan pour monter sur scène. Ce qui m'a retenue, c'est que je ne danse pas la " ouahda ou nos ", la danse orientale.

Enfin tout était en place. Les musiciens jouaient et le défilé commençait. Annoncés un à un au public charmé, les mannequins avançaient souriants, heureux, la taille souple, le pied léger. Le caftan était leur tenue vestimentaire traditionnelle. Ils la portaient avec fierté, et dansaient au rythme entraînant de la musique, jeunes de cette jeunesse qui n'a pas d'âge. Ils méritaient les applaudissements que le public, enchanté, leur prodiguait.

Dames et messieurs du Bel Âge, vous avez prouvé que si, comme le dit Corneille, La valeur n'attend point le nombre des années, pour vous, La valeur ne les compte pas.

Sarah Arditti Ascher

Chalom Salam

Mon voyage au Maroc a été, l'été dernier, une expérience inoubliable. J'ai retrouvé le Maroc que mes parents m'avaient conté et je l'ai revu à travers leurs yeux. La lumière, les couleurs, les odeurs, l'animation des rues, l'attitude des gens, leur accueil chaleureux, tout m'était familier.

Je foulais le sol du pays qui m'avait vu naître trente-sept ans après l'avoir quitté et pas un instant je ne m'y suis sentie étrangère. Mes parents avaient maintenu le contact à travers leurs souvenirs qui, peu à peu, étaient devenus les miens. Partout où j'allais, je fouillais dans ma mémoire pour trouver des points de repère, mais ce que je croyais reconnaître était ce qu'ils m'avaient conté, décrit. J'avais pourtant un souvenir très précis et j'ai parcouru les rues de Rabat avec détermination. Il fallait que je la retrouve, cette porte noire devant laquelle j'étais photographiée, enfant, tenant la main de mon père. Au fil des ans, il m'arrivait de la voir dans mes rêves. Elle était énorme. Elle me troublait. Que cachait-elle ? Je n'aurais cessé qu'elle ne me dévoile son secret.

Et soudain, elle était là, devant moi, toute noire, toute simple. Ce n'était qu'une banale petite porte, la porte d'une toute petite banque ! Je me suis sentie étrangement libérée.

J'ai aussi retrouvé notre maison, mais j'ai choisi de ne pas y entrer. J'ai préféré qu'elle garde le mystère qu'elle avait acquis avec le temps, qu'elle reste pour moi du domaine du souvenir. Il me semblait que nos parents étaient à nos côtés, dirigeaient nos pas. Nous pensions à eux, aux traditions qu'ils nous avaient transmises. Elles préservaient notre identité, nous accompagnaient partout. J'étais sous l'emprise d'une émotion que je ne pouvais plus contenir, que mon mari ressentait aussi.

Alors que j'avais quitté Rabat à l'âge de six ans, mon mari avait vécu à Fès jusqu'à vingt ans. Il retrouvait tout ce qu'il avait laissé, jusqu'au même marchand ambulancier poussant sa charrette devant la porte de sa maison, tout surpris de reconnaître dans ce visiteur l'adolescent qu'il avait vu grandir jadis. Et quelle émotion que de nous recueillir devant la tombe de sa maman, de visiter celles de nos ancêtres !

Pour nous, comme pour tous ceux de notre groupe, ce pèlerinage s'est fait sous le signe d'une émotion intense. Nous avons vécu une expérience incomparable, celle de fouler le sol de notre pays natal. Nous avons aussi connu l'euphorie du succès sur scène. Pendant quelques jours, nous avons été des " Stars ", nous avons présenté une pièce de théâtre, nous avons chanté avec notre chorale sous les acclamations d'un public chaleureux et enthousiaste.

Avant notre départ, les communautés juive et marocaine nous ont mis à l'honneur et nous ont offert une réception grandiose. Retour aux sources, feux de la rampe, ce voyage nous a comblés. Pour moi, il a aussi été un voyage de découverte et j'en suis revenue avec un sentiment de paix. Je me promets de retourner visiter ce pays que je connaissais sans le savoir et qui ne m'a pas déçue.

Ruth Bensimhon - Propos recueillis par Sarah Arditti Ascher

Voir Naples et mourir Revoir Tanger et revivre

Que dirais-tu d'une petite virée à Tanger ? ", me dit ma merveilleuse et fidèle amie, en m'accueillant à l'aéroport de Madrid où elle m'avait invitée à venir me refaire le " moral ".

À Tanger, dis-je, éberluée par une proposition aussi inattendue ! À Tanger ? Quand ? Comment ? Par avion ?

Pas de souci ! Tu sais, je connais un très bon chauffeur qui nous emmènera à Algésiras dans son taxi. De là, nous traverserons le détroit jusqu'à Tanger ! Je me laissai facilement convaincre et trois jours plus tard, nous partîmes, accompagnées d'une jeune amie qui n'en était pas à son premier voyage au Maroc et qui aplanit pour nous les problèmes de bagages, transport, hôtel...

Arriver à Algésiras, découvrir au loin les côtes de l'Afrique et peu à peu distinguer le port, les édifices, les minarets de Tanger, sa plage accueillante, tout cela m'enthousiasma. Et le ciel et la mer, particulièrement bleus ce jour-là, m'enveloppèrent dans cette clarté spécifique de ma ville natale. " Tanger, son site, son climat " Une carte postale vivante, glissante. Quel atterrissage ! Je ne me sentais plus dans ma peau. Devais-je me pincer pour m'assurer, que je me trouvais bien devant " la Perle du Déroit ", Tanger la bien nommée ? Je humai l'air vivifiant de chez nous. " Je marche sur la terre qui m'a vue naître " dis-je en descendant du traversier, frère de celui qui, dans le temps, (ne comptons surtout pas les années !) arrivait aussi à 17 heures précises. Nous attendions son accostage pour nous prélasser sur le sable doré et si fin de cette plage unique ! Mais Farrajito, ancien chauffeur de la famille, fidèle ami, nous attendait, poli et chaleureux. Il nous déposa à l'Hôtel Minzah dont j'avais suivi la construction en 1930, et qui est, avec son style marocain, toujours aussi apprécié des touristes connaisseurs.

Notre première visite fut pour l'ancien cimetière, actuellement fermé à la population et dont les portes finirent par s'ouvrir après maintes interventions. Quelle ne fut pas ma déception et ma peine de ne pouvoir approcher ni de la tombe de mon regretté père, ni de celle du vénéré Tzadik de Tanger, Rebbi Mordekhai Bengio, mon arrière grand-père. La végétation environnante, qui a pris possession des tombes, empêche en effet les pèlerins d'en approcher. Les bras m'en tombèrent. Je me suis retrouvée dehors, avec mes compagnes, les doigts serrés sur les petits cailloux qui auraient dû témoigner de notre visite.

Farrajito, attentif à nos désirs, nous fit faire le tour du Marshan, quartier de Tanger qui connut ses heures de gloire avec ses parcs, ses villas de maîtres et son stade. Le numéro 21 des Maisons Ghanam, témoin de mes dernières années de vie tangéroise, me fit littéralement sursauter. Pourtant, un sentiment de discrétion ou de timidité m'empêcha de sonner à la porte de ce qui fut, pendant tant d'années, notre logement. Je me rattrapai en faisant faire le " tour du propriétaire " à mes compagnes, les invitant à traverser avec moi, le terrain, aujourd'hui laissé à l'abandon, que j'avais connu planté de magnifiques fraisiers aux fruits parfumés que l'on chapardait dès la tombée du jour. J'avais oublié l'existence du bord de la falaise, et celle des tombeaux des Phéniciens, ces navigateurs venus au VIII^e siècle avant l'ère courante et qui avaient creusé leur dernière demeure à même la roche, devant le littoral, face à l'Espagne. Rien n'a bougé depuis.

Nous avons poursuivi par l'inoubliable tour à la " Haffita ", café maure que tout Tangérois, amoureux de beaux spectacles, continue de fréquenter et où on déguste le plus parfumé des thés marocains. Par temps clair, la vue imprenable de la côte espagnole, émerveille le regard du visiteur et enlève tout doute sur l'existence du Créateur.

Je me suis arrachée à ces lieux pleins de merveilleux souvenirs, ces dames désirant faire des emplettes dans les boutiques débordant d'articles d'artisanat. Je les accompagnais, à l'affût des parfums et des odeurs qui taquinaient ma mémoire et me faisaient passer par toutes sortes d'émotions, sans oublier celles soulevées par mes retrouvailles avec le Petit et le Grand Sokko. Là, à défaut de fruits et de légumes, les Rifaines coiffées de leur grand chapeau de paille, exposent sur des nattes : pains de blé, bonbons, chocolats et d'autres petites marchandises d'origine étrangère!

Ne passons surtout pas sous silence, la matinée passée aux Grottes d'Hercule (jonction de l'Atlantique avec la Méditerranée), plage préférée des gens de partout et d'ailleurs, aux habitations touristiques dignes d'envie.

" L'eau y est glacée ", ont rapporté mes courageuses compagnes, m'interrompant dans ma méditation ensoleillée. Quel spectacle et quelle belle conclusion à ce beau voyage !

Le lendemain, au moment du départ, Farrajito, touché par mon émotion, fier de mes attaches avec notre Tanger commun, m'offrit de retourner visiter le Marshan. Je ne pus m'empêcher de penser : Allah Ouw Akbar !

Clémence Bendelac Lévy

Kokhav Yaïr

Nous étions à Binyamina, en Israël. Un de nos parents est venu nous chercher pour passer une journée chez lui à Kokhav Yaïr. David, qui a été diplomate en Israël est un érudit qui nous apprend que cette petite ville fondée en 1979, compte déjà 7500 habitants. Les premiers fondateurs furent des militaires, puis vinrent les membres du mouvement Bné Akiva et enfin ceux des communs des mortels qui durent payer fort la moindre parcelle de terrain.

Nous sommes surpris et charmés de trouver une ville enfouie sous les arbres et les fleurs. On ne voit ni fils électriques, ni antennes de télévision. Ils passent sous terre. L'ancien doud chemech (chauffe-eau solaire) est remplacé par un système plus moderne, une plaque sur le toit qui chauffe l'eau des maisons. Des bougainvilliers de toutes couleurs bordent les maisons. Il y a un seul super-sol (centre d'achats) où chaque marchand a l'exclusivité de sa spécialité. Les habitants vont travailler à Pétaï Tikva, à Natanya ou à Tel Aviv car il n'y a à Binyamina ni usine ni autres commerces. La ville domine les villages arabes de Tira, Kakilya et Taibé qui comptent plus de 30 000 habitants.

Enfin, nous sommes à la maison. Sima, qui a le grade de colonel dans l'armée, a préparé sur la véranda boissons fraîches et amuse-gueule. Son air souriant et serein nous met tout de suite à l'aise. La journée s'annonce torride et tout le monde court plonger dans la piscine. Je reste seule et prends le livre d'Élie Wiesel. Célébration talmudique. L'auteur est un passionné du Talmud et un conteur fabuleux. Avec lui, les légendes et les miracles deviennent réels. Des portraits de gaonim (savants et génies), de tsadiqim (justes), de visionnaires et de rêveurs, me passionnent.

Après la destruction du Premier Temple, me voilà plongée dans l'atmosphère de terreur du temps des Romains qui interdisent l'étude de la Torah et brûlent des exemplaires du Talmud. Ce livre, qui a exigé des centaines d'années de recherche, ce chef-d'œuvre unique qui couvre toutes les activités et tous les aspects de l'être humain, leur fait peur. Ils savent que c'est grâce au Talmud qu'a survécu, malgré des siècles d'oppression, le peuple en exil et qu'il a conservé ses racines.

Mais les baigneurs reviennent de la piscine, mouillés et affamés et me voilà de nouveau au présent. Bien qu'on ait décidé de ne pas parler de politique, les questions sur l'avenir du pays reviennent sur le tapis. Le déjeuner s'étire jusqu'à trois heures. Les enfants dorment déjà. C'est la sieste pour tous.

Le soir, un radieux coucher de soleil baigne la ville d'une lumière dorée. Une brise légère caresse les arbres. Dans les maisons, on se prépare pour la soirée. Après le dîner, les uns vont au gymnase, au club, à la piscine, les autres jouent sur les vérandas ou sur les balcons au bridge, aux échecs, aux cartes. Les jeux se prolongent jusqu'à la nuit. Fatigués, nous rentrons nous coucher et dormons d'un profond sommeil à peine troublé par le chant d'un grillon.

On se lève aussitôt que le soleil a chassé les dernières ombres de la nuit. Au loin, un homme, son talith (châle de prière) sous le bras, se hâte vers la synagogue pour la prière de Chahrit ; un autre fait du jogging autour de sa propriété. Un chat blanc, ventre en l'air fait sa toilette. Une odeur suave de café se répand jusqu'au jardin. C'est

Sima qui prépare le petit déjeuner à l'israélienne. Puis, c'est le retour à Binyamina en pleine canicule. Partout des chantiers : on construit des immeubles, des maisons, des centres d'achats des plus modernes. En moi monte une prière pour la protection de ce pays qui fait partie de notre être où que nous soyons.

Fiby Bensoussan

Amitié Judéo-Chrétienne

La Ville de Montréal offre, l'été, dans ses grands jardins et ses parcs si bien entretenus, des coins superbes de verdure où nous pouvons nous remplir les poumons de cet oxygène indispensable à notre bien-être. Quelques stations de métro, un tour en autobus jusqu'à la belle plage Notre-Dame et nous voilà déambulant entre les plates-bandes fleuries de cet immense Parc des Îles. Belle journée en perspective !

Nous dépassons le Pavillon du Québec et, attirés par le murmure de trois jets d'eau jouant inlassablement au milieu d'un bassin, nous allons à la découverte. Entre deux sapins savamment taillés, un portique en pierre attire notre regard. Nous approchons et nous lisons sur les pages ouvertes d'un livre en marbre qu'un piédestal offre aux visiteurs curieux, des informations fort intéressantes. Presque toutes les pierres du jardin ont été apportées d'Israël. Le portique qui se dresse à l'entrée du jardin est une réplique des portes des cités anciennes. Les colonnes qui flanquent la tour, la dalle qu'elle supporte, celles qui pavent le sol datent du temps d'Hérode. La tour d'observation, la Shomera, est une réplique de celles, typiques, qui se dressent encore aujourd'hui dans la campagne autour de Jérusalem et qui assuraient la sécurité de la cité. La mosaïque que l'on admire sous nos pas a été prélevée dans une très ancienne synagogue.

Nous apprenons aussi que la conception de ce jardin est une idée originale du directeur du Jardin Botanique de l'Université de Jérusalem, Meyer Chaouat, qui a eu la collaboration des architectes Eim Karem et Shlomo Aaronson pour sa réalisation. Nous parcourons le jardin et je ne peux m'empêcher de m'agenouiller devant un buisson, cherchant à découvrir les " plantes à connotation religieuse " dont il est fait mention sur le livre de pierre. Je cherche et fouille, mais je ne vois que les mignonnes " gueules-de-loup " (les scrofulariacées de mon lointain herbier scolaire). Soudain, je trouve derrière les plants de ces petites fleurs, la fiche explicative rédigée en... hébreu ! Quelle émotion ! Le chercheur a découvert dans le sable de son tamis, parmi les cailloux, une pépite d'or.

Si vous passez dans le coin, ne manquez pas de vous y arrêter. Des pierres de Jérusalem dans le Parc des Îles, à Montréal ? Il faut le voir pour le croire.

Clémence Bendelac Lévy

L'été indien

L'été a fait place à l'automne qui tire déjà à sa fin. C'est, dit-on ici, l'été indien. Ce dimanche, nous prenons tôt le matin la route vers Ste-Agathe-des-Monts pour admirer les arbres et la nature.

La route est déjà sillonnée de voitures, de motocyclettes. On dirait que tout Montréal s'est donné rendez-vous vers le même paysage. De droite à gauche, nous n'avons pas assez d'yeux pour voir. La nature, d'un pinceau magique, a coloré d'or et de vermeil les feuilles des arbres, le moindre buisson. C'est une palette de couleurs éblouissantes.

Les nuances du vert vont du vif au vert le plus tendre, la gamme des rouges va du rubis à l'orange et à tous les tons du jaune et du brun. Parfois le même arbre s'habille de toutes ces couleurs sous le bleu d'un ciel sans nuages. Après deux heures de route le long des vallées, nous nous arrêtons pour déjeuner. De la balustrade de la salle du restaurant, notre vue plonge sur le lac qui drape ses eaux en cercles harmonieux. Nous entendons les trilles joyeux des oiseaux. Le soleil déjà haut, colore le ciel de rose et de lilas, se mire dans le lac. Nous sommes enivrés par l'odeur saine et suave des forêts de conifères qui me fait penser à celle non moins suave des forêts d'eucalyptus de mon pays natal.

Nous savons que, dans quelques jours, les arbres auront perdu leurs feuilles. Les montagnes majestueuses ne vont pas tarder à être recouvertes de neige, pour la grande joie des skieurs. Nous dirons adieu à un automne doux et paisible sous ses couleurs de rêve, pour accueillir l'hiver avec sa palette toute blanche.

En attendant, nous sommes heureux de profiter de cette journée, une des dernières de ce bel automne.

Fiby Bensoussan

Les lettres

Dans le jardin, ce soir,
Le crépuscule est à moi,
À moi toute seule, doux et serein
Rêveuse, j'essaye de capter les lettres
Et de les mettre en harmonie
Mais les lettres s'envolent et me narguent
Je les mets au bout de mes doigts
Mais elles s'envolent et folâtrent
Sorties de mon cœur, elles s'alignent
Enfin, et ma main court et écrit
L'amour, la paix et la vie.

Fiby Bensoussan

Tes cheveux volaient, volaient

Et tu riais, tu riais...
Et tes cheveux volaient, volaient,
Et de tes yeux qui brillaient
Des feux follets,
Coquins, scintillaient.

Décoiffés, sans trace de raie,
Sentant quand même le bon pain frais,
Les doux reflets de tes cheveux soyeux,
Jouaient avec l'éclair de ton regard joyeux.

Ta fraîche joue contre la mienne
Quêtait une caresse;
Mais tes cheveux se mêlaient.
Entre nos deux visages, ils se collaient
Jaloux de ma tendresse.
Pourtant, en échange d'une promesse,
Tu emportais, voleuse, ma caresse
Pendant que tes cheveux volaient, volaient...

À ma fille Sarah, 15 ans

Clémence Bendelac Lévy

Mon Citronnier

Un ami nous l'a apporté
Comme un fragile bébé.
Il était chaudement enveloppé
De feuilles de papier,
Devant la porte nous l'avons planté
Et les enfants ravis, ont longtemps chanté.

Au bout d'un an et deux étés,
Apparurent quelques fleurs qui embaumaient
Le petit jardin et aussi le potager.

" Comment pousse ton petit citronnier ? "
Demandaient même les étrangers.
" Nous aurons bientôt des fruits parfumés
Qu'avec vous, nous aimerions partager ! "
Aux quatre saisons nous fûmes gâtés,
Et ce, pendant plusieurs années.

Un jour cependant, nous avons tout quitté :
Pays, ville, maison, jardin et citronnier.
Mais toujours tes fruits à d'autres sont comparés
Les tiens étaient plus juteux, plus dorés.
Leur goût sur mes lèvres est resté,
Délicatement acidulé,
Il est resté, témoignage de fidélité,
Image inoubliée,
De mon cher citronnier.

Clémence Bendelac Lévy

Marrakech, ma ville natale

Marrakech fardée d'ocre et de rouge
Étale ses splendeurs sous un ciel d'azur.
L'aurore dans l'air pur du matin,
Brode de perles de rosée
Les feuilles et les pétales de satin
Des fleurs aux couleurs éclatantes.
L'eau vive qui descend de l'Atlas
Pénètre une terre généreuse et fait
Pousser une riche végétation.
Où est-il cet ami de mon enfance,
Le mimosa aux mille boules d'or
Qui embaumait la route de la Rémila?
Des femmes voilées portent avec grâce
Couffins et ballots sur leur tête et se hâtent
Vers la place Djem Elfna, où une vie intense
Colorée et bruyante, séduit grands et petits.
Quand la nuit tombe, les étoiles
Scintillent dans un ciel de velours
La lune diffuse sa lumière laiteuse,
Guidant le voyageur attardé sur sa route.
Dans les maisons, première mémoire de l'enfance,
Les familles, même les plus pauvres,
Vivent unies par l'affection et l'amour
Dans Marrakech, fardée d'ocre et de rouge.

Fiby Bensoussan

Tests

Tu m'as dit : " va d'abord faire tous tes tests "...
Je t'ai obéi sans conteste
Et me suis enfermée au J.G.Hospital
Où je suis devenue un objet de fin cristal.
Mieux traitée qu'à la Villa d'Este
J'y ai été logée, nourrie, soignée et... tout le reste
Dans le grand pavillon de l'Est
Mais impossible de faire même une petite sieste
Car à peine le temps de prendre une veste
Et me voilà conduite par un guide aussi leste
Que la voiturette qui m'emmène du Sud à l'Ouest
En passant par les frais couloirs du Nord Est.
Partout même cordiale réception, partout les mêmes gestes :
" Nous allons vous faire passer des tests "
Que d'ordre, que de conscience
Mis au profit de la science!
Si j'oublie ici de remercier quelqu'un, la peste
Soit de moi qui ai perdu la teste
À force de tests et de pré tests!

Moralité : Si un jour au J.G.Hospital vous deviez passer des tests
À l'avance ne vous en préoccupez pas, cela ne vaut pas un zeste.

Clémence Bendelac Lévy

Moulay Yacoub

Le bruit, la poussière, la chaleur,
De ces lieux sacrés ont éloigné la muse.
Rien n'émeut le cerveau alourdi et las.
À ce régime l'intelligence même s'use !

Pourtant je ne partirai pas
Sans louer comme chaque fois
Moulay Yacoub, ô saint plus grand que roi !

Que la muse reste chez elle !
C'est toi, grand parmi les grands
Qui choisis cette citadelle
Pour nous, pauvres émigrants
Las de la douleur de la terre.

C'est à toi, que nous apportons nos misères
Car seul, tu sais les réduire en poussière
En nous redonnant santé et joie de vivre !

Que ton nom, Moulay Yacoub ne soit pas sur tous les livres ?
Que m'importe ! Qu'il soit sur les bouches
Et que tes merveilleuses eaux,
Guérissent ceux qui les touchent !

Clémence Bendelac Lévy

Peux venir chez toi?

Maïta, je peux venir dans la maison de toi ?
Me dit-elle, de son air suppliant de mendiant.
Que feras-tu à cette heure-ci chez moi ?
Je vais dormir avec Papi et toi
Et aussi jouer avec tes choses,
Retrouver mes cartes postales, les rouges et les roses,
Compter dans ma boîte, une à une mes perles,
Coller sur le carton les plumes noires du merle
Qui s'est posé un jour sur ton balcon
Quand ce n'était plus la saison,
Courir comme une folle dans votre couloir
Même aux heures tardives du soir,
Manger près de vous, mais sur la plus jolie table,
Cadeau inimaginable
De vous deux qui si doucement m'aimez
Et dans vos bras m'enfermez.
Tout mélanger dans la boîte à couture
Dont le couvercle n'est pas sûr,
Puis séparer les bobines des aiguilles qui piquent,
Avant que maman affolée, ne rapplique
Et aussi toucher et écouter les grands disques.
Dis, Maïta, je peux venir dans la maison de toi ?

Clémence Bendelac Lévy

Poème en " ADE "

Pour la énième fois dans la dernière décade,
Le Centre communautaire juif offrit au public montréalais, une enfilade
D'extraordinaires activités – soit dit sans fanfaronnade.

Le vernissage au Saidye Bronfman connut une véritable bousculade,
Pourtant, du monde manquait par cette nuit de sibérienne tornade,
Sans compter ceux qui, impassibles, se doraient aux Barbades,
Et les autres absents qui étaient sérieusement malades.

Le président, souriant mais le cœur battant la grande chamade,
Trouva de jolis mots et dans une belle allocution – que dis- je, une tirade,
Présenta au public, la culture de ce peuple juif admiré de l'envahisseur Almohade,
Du royaume chrétien, d'Andalousie, de Cordoue et de la belle Grenade.

Puis on servit de délicieux petits gâteaux, café, thé, mais point d'orangeade
Pour entrer au théâtre, on avançait, mes amis, par saccades.
C'était la pièce tant attendue, en judéo-arabe, superbe régalade,
Où se mêlait, à la nostalgique philosophie de l'émigrant en promenade,
Un menu marocain de vendredi soir et sa traditionnelle dorade.
Le " Messie n'était pas là ce soir ", s'étant, on le devine, attardé à la baignade.
Le lendemain, encore théâtre : " Amie anglaise ", breakfast et marmelade,

Et du farfelu Pinhas Solal, dit Mange-clous, maintes œillades.

Entre la visite de deux érudits conférenciers venus exprès des États-Unis, sûrement pas
pour la balade.

On présenta, en une seule soirée, quatre films et un panel, ô cinématographique cascade!
Puis, vendredi soir commença le Chabaton. Au menu : prières et délicieuses petites
salades,
Chabbat fut observé dignement et nos amis présents eurent droit à une gigantesque
daffi...nade.

Après la havdalah, la soirée inoubliable de piyoutim et d'espagnoles ballades,
Ravit au plus haut point les invités, insatiables nomades
Qui revinrent encore le lendemain, écouter les plus belles sérénades
De la chorale Kinor et du Cantor, clôturant la merveilleuse Quinzaine sépharade.

Les professionnels du Centre communautaire juif et sa bénévoles brigade
Ne méritent-ils pas la plus chaleureuse des accolades ?

Clémence Bendelac Lévy

La femme de l'Âge d'Or

La femme de l'Âge d'Or,
A changé son sort
De femme fragile et effacée
S'est faite plus forte et affirmée
Adieu tabous et mièvreries,
Et l'art de broder aux petits points
Noyés douloureux souvenirs et chagrins
Elle assume sa vie,
Faites de larmes, ou de rires.
Elle affirme son bon sens.
Finis l'innocence et l'inconscience
De se cacher dans l'enfance.
Subtile et patiente,
Elle mérite une couronne
De roses de l'indépendance
Car de tout son cœur
Elle façonne et embellit son avenir.

Fiby Bensoussan